TOME XXVI. N° 9. PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e) 1er AOUT 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Lucien Leuwen [1]

(Fragments inédits)

Le nouveau fragment de Lucien Leuwen *dont nous publions aujourd'hui le texte complet appartient à la seconde partie du roman. A la suite d'une machination ourdie par le docteur Du Poirier, Lucien s'est cru trahi par Mme de Chasteller et a quitté Nancy comme un fou. A Paris, son père le fait secrétaire intime du comte de Vaize, ministre de l'Intérieur. En même temps, pour arrêter la réputation de saint-simonisme que ses ennemis pourraient faire courir sur son compte, M. Leuwen demande à son fils d'afficher une grande passion pour Mme Grandet. Lucien obéit à contre-cœur : il n'a pas cessé d'aimer Mme de Chasteller et n'éprouve aucun goût pour l'âme sèche et vaniteuse de Mme Grandet; mais il compte sur la vertu de la dame pour que sa cour reste sans conséquence.*

Le mauvais accueil que M. de Vaize fait à Lucien au retour d'une mission électorale qu'il lui avait confiée, détermine M. Leuwen à prendre position contre le ministère. Il vient d'être élu député, et comme représentant de la Haute Banque autant que comme homme d'esprit, il a conquis une des premières places à la Chambre; il dispose d'un nombre de voix suffisant pour mettre le gouvernement en échec. Au point où nous prenons le récit, la chute du ministère de Vaize est imminente et M. Leuwen apparaît à tous les yeux comme l'arbitre de la situation. Il en est plus embarrassé que ravi : par qui remplacer le comte de Vaize?

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er décembre 1925.

Il ne peut pas prendre lui-même le pouvoir, il ne veut pas l'abandonner à d'autres. Il reste qu'il l'exerce par personne interposée. C'est le but de la négociation délicate que l'on va lire.

Comme le lecteur en jugera (1), cet épisode a été particulièrement mutilé par Jean de Mitty, au point que le rôle et le caractère de Mme Grandet sont à peu près inintelligibles dans son édition. Dans la pensée de Stendhal, ces scènes étaient des scènes de comédie. On est peu accoutumé à trouver cette ambition dans ses romans, mais les indications marginales ne permettent pas le doute : Stendhal a voulu faire rire par le contraste d'une situation scabreuse et d'un langage décent. Ce n'était pas la première fois qu'il se proposait ce dessein : un peu plus de deux ans auparavant, en 1832, comme il écrivait Une position sociale, *roman abandonné après les premières pages, publiées en 1913 par M. Henry Debraye, il notait en marge : « Primo, absolument, pour délasser du sérieux, un* personnage comique. »

Les pages que l'on va lire sont beaucoup plus loin d'une rédaction définitive que le fragment que nous avons précédemment publié : Stendhal ne les considérait que comme une ébauche qu'il se réservait de « polir » plus tard. Il ne visait dans cette première rédaction qu'à « couvrir la toile », à fixer le « raisonnable » et le « VRAI » du dialogue. En les relisant au moment de l'impression, il y eût ajouté transitions et nuances, pris le soin de présenter ses personnages. En particulier, la division en chapitres pour la commodité de la lecture, est de nous : il est certain que Stendhal l'eût ajoutée à son texte, mais il craignait, en prenant ce soin trop tôt, que les additions et les remaniements dont il était coutumier ne l'obligeassent à une disposition toute nouvelle.

Nous avons joint au texte quelques-unes des notes jetées par Stendhal en marge de son manuscrit.

H. R.

CHAPITRE LXXI

Si nous écrivions les *Mémoires de Walpole* ou tout autre livre de ce genre, également au-dessus de notre génie, nous continuerions à donner l'histoire anecdotique des sept demi-coquins (2), dont deux ou trois adroits, et un ou deux beaux parleurs, remplacés par le même nombre de fripons. Un pauvre honnête homme, qui au ministère de l'Intérieur se fût occupé avec *bonne foi* de choses utiles, eût

(1) Comme dans les extraits que nous avons donnés dans le numéro du 1er décembre, nous avons mis entre crochets les phrases déjà publiées par Mitty, ou dont il a publié l'équivalent. Il eût été fastidieux, et d'ailleurs inutile, de signaler le détail des divergences de texte où Jean de Mitty fut conduit par ses suppressions arbitraires ou pour améliorer le style de Stendhal.

(2) Lecture douteuse.

passé pour un sot, toute la Chambre l'eût bafoué. Il fallait faire sa fortune, non pas en volant brutalement tontefois ; avant tout, pour être estimé, il fallait mettre du foin dans ses bottes. Comme ces petites mœurs sont à la veille d'être remplacées par les vertus désintéressées de la République, qui sauront mourir comme Robespierre avec treize livres dix sous dans sa poche, nous avons voulu en *garder note.* Mais ce n'est pas même l'histoire des goûts au moyen desquels cet homme de plaisir (1) écartait l'ennui que nous avons promis au lecteur. Ce n'est que l'histoire de son fils, être fort simple qui malgré lui fut jeté dans des embarras par cette chute du ministère, autant du moins que son caractère triste, sérieux, le lui permit.

Lucien avait un grand remords à propos de son père, il n'avait pas d'amitié pour lui, c'est ce qu'il se reprochait souvent, sinon comme un crime, du moins comme un manquement de cœur. Lucien se disait, quand les affaires dont il était accablé lui permettaient de réfléchir un peu : « Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mon père ! Je suis le motif de presque toutes ses actions, il est vrai qu'il veut conduire ma vie à sa manière. Mais au lieu d'ordonner, il me persuade. Combien ne dois-je pas être attentif sur moi ! »

Il avait une honte intime et profonde à s'avouer, mais enfin, il fallait bien qu'il s'avouât qu'il manquait de tendresse pour son père. C'était un tourment pour lui, et un malheur presque plus âpre que ce qu'il appelait dans ses jours de *noir : avoir été trahi par Mme de Chasteller.*

Le véritable caractère de Lucien ne paraissait point encore. Cela est drôle à vingt-quatre ans. Sous un extérieur qui avait quelque chose de singulier et de parfaitement noble, ce caractère était naturellement gai et insouciant. Tel il avait été pendant deux ans après avoir été chassé de l'École, mais cette gaieté souffrait actuellement une éclipse totale depuis l'aventure de Nancy.

Son esprit admirait la vivacité et les grâces de Mlle Raymonde, mais il ne pensait à elle que lorsqu'il voulait tuer la partie la plus noble de son âme.

Dans cette crise ministérielle, vint se joindre à ce sujet de tristesse le remords cuisant de ne pas avoir d'amitié ou de tendresse pour son père.

(1) M. Leuwen.

Le *chasm* (1) entre ces deux êtres était trop profond. Tout ce qui, à tort ou à raison, paraissait sublime, généreux, tendre à Lucien, toutes les choses desquelles il pensait qu'il était noble de mourir pour elles, ou beau de vivre avec elles, étaient des sujets de bonne plaisanterie pour son père et une duperie à ses yeux. Ils n'étaient peut-être d'accord que sur un seul sentiment : l'amitié intime, consolidée par trente ans d'épreuves. A la vérité, M. Leuwen était d'une politesse exquise et qui allait presque jusqu'au *sublime* et à la reproduction de la réalité, pour les faiblesses de son fils, mais ce fils avait assez de tact pour le deviner, c'était le sublime de l'esprit, de la finesse, de l'art d'être poli, délicat, parfait.

[Tout le monde voyait de plus en plus que M. Leuwen allait représenter la Bourse et les intérêts d'argent dans la crise ministérielle] que tous les yeux voyaient s'élever rapidement à l'horizon et s'avancer. Les disputes entre le général, ministre de la Guerre, et ses collègues devenaient journalières, et l'on peut dire violentes. Mais ce détail se trouvera dans tous les mémoires contemporains et nous écarterait trop de notre sujet. Il nous suffira de dire qu'à la Chambre, M. Leuwen était plus entouré que les ministres actuels. [L'embarras de M. Leuwen croissait de jour en jour. Tandis que tout le monde enviait sa façon d'être, son existence à la Chambre,] dont il était fort content aussi, [il voyait clairement l'impossibilité de la faire durer.] Tandis que les députés instruits, les gros bonnets de la Banque, les diplomates en petit nombre qui connaissent le pays où ils sont, admiraient la facilité et l'air de désoccupation avec lequel M. Leuwen conduisait et ménageait le grand changement de personnes à la tête duquel il s'était placé, cet homme d'esprit était au désespoir de ne point voir de projets.

[— Je retarde tout, disait-il à sa femme et à son fils,] je fais dire au général qu'il pousse à bout les Finances, qu'il pourrait bien amener une enquête sur les quatre ou cinq millions d'appointements qu'il se donne, j'empêche le de Vaize qui est hors de lui de faire des folies, je fais dire à ce gros financier que nous ne dévoilerons que quelques-unes des moindres bourdes de son budget, etc., etc., mais [au milieu de tous ces retards, il ne me vient pas une idée. Qui est-ce qui me fera la charité d'une idée?

(1) En marge : *séparation.*

— Vous ne pouvez pas prendre votre glace et vous avez peur qu'elle ne se fonde, dit Mme Leuwen. Cruelle situation pour un gourmand.

— Et je meurs de peur de regretter ma glace quand elle sera fondue !]

Ces conversations se renouvelaient tous les soirs autour de la petite table où M. Leuwen prenait son lichen. [Toute l'attention de M. Leuwen était appliquée maintenant à retarder la chute du ministère. Ce fut dans ce sens qu'il dirigea ses trois ou quatre dernières conversations avec un grand personnage.

Il ne pouvait pas être ministre, il ne savait qui porter au ministère, et si un ministère était fait sans lui, il perdait sa position.]

CHAPITRE LXXII

[Depuis deux mois, M. Leuwen était extraordinairement ennuyé par M. Grandet,] qui, à bon compte, s'était mis à se souvenir tendrement qu'ils avaient autrefois travaillé ensemble chez M. Perregaux. M. Grandet lui faisait la cour et semblait ne pouvoir vivre sans le père ou le fils.

[— Ce fat-là voudrait être receveur général à Paris ou à Rouen, ou vise-t-il à la Pairie?

— Non, il veut être ministre.

— Ministre, lui, grand Dieu ! répondit M. Leuwen en éclatant de rire. Mais ses chefs de division se moqueraient de lui.

— Mais il a cette importance épaisse qui plaît tant à la Chambre des députés.] Au fond, ces messieurs abhorrent l'esprit. Ce qui leur déplaisait en MM. Guizot et Thiers, qu'était-ce, sinon l'*esprit*? Au fond, ils n'admettent l'esprit que comme mal nécessaire. C'est l'effet de l'éducation de l'Empire et des injures que Napoléon adressa à l'*Idéologie* de M. de Tracy à son retour de Moscou.

— Je croyais que la Chambre ne voudrait pas descendre plus bas que le comte de Vaize. Ce grand homme a [juste le degré de grossièreté et d'esprit cauteleux à la Villèle pour être de plain-pied et à deux de jeu avec l'immense majorité de la Chambre]. Mais ce M. Grandet, tellement plat, tellement grossier ! Le supporteront-ils? La vivacité et la déli-

catesse de l'esprit seraient certainement ....(1), la Chambre de gens de l'Ancien Régime à laquelle M. de Martignac avait affaire eut bien de la peine à lui pardonner un joli petit esprit de vaudeville, qu'eût-ce été, joint à ce défaut, cette délicatesse qui choque tant les marchands épiciers et gens à argent?

— L'excès d'esprit serait un défaut certainement mortel pour un ministre ; s'il doit y avoir excès, l'excès de grossièreté est bien moins dangereux. On peut toujours y remédier.

— Mais ce Grandet ne conçoit pas d'autre vertu que de s'exposer au feu d'un pistolet ou d'une barricade d'insurgés. [Dès que dans une affaire quelconque, un homme ne se rendra pas à un bénéfice d'argent, à une place dans sa famille, ou à quelque croix, il criera à l'hypocrisie. Il dit qu'il n'a jamais vu que trois dupes en France, MM. de La Fayette, Dupont de l'Eure et Dupont de Nemours, qui entendait le langage des oiseaux. S'il avait encore quelque esprit, quelque instruction, quelque vivacité pour ferrailler agréablement dans la conversation, il pourrait faire quelque illusion. Mais le moins clairvoyant aperçoit tout de suite le marchand de gingembre enrichi qui veut se faire duc.

Depuis le grand succès que son second discours à la Chambre avait procuré à M. Leuwen, Lucien remarqua qu'il était un tout autre personnage dans le salon de Mme Grandet.] Il tâchait de profiter de cette nouvelle fortune et parlait de son amour, mais au milieu de toutes les recherches du luxe le plus cher, Lucien n'apercevait que le génie de l'ébéniste ou du tapissier. La délicatesse de ces artisans ne lui faisait voir que plus clairement les traits moins délicats du caractère de Mme Grandet. Il était poursuivi par une image funeste qu'il faisait de vains efforts pour éloigner : la femme d'un marchand mercier qui vient de gagner le gros lot à une de ces loteries de Vienne que les banquiers de Francfort se donnent tant de peine pour faire connaître. Mme Grandet n'était point ce qu'on appelle une sotte et elle s'apercevait fort bien de ce peu de succès.

— Vous prétendez avoir pour moi un sentiment invincible, lui dit-elle un jour avec humeur, et vous n'avez pas même le plaisir à voir les gens qui précède l'amitié.

« Grand Dieu ! quelle vérité funeste ! se dit Lucien. Est-ce

(1) Mot illisible.

qu'elle va avoir de l'esprit à mes dépens? » Il se hâta de répondre :

— Je suis d'un caractère timide, enclin à la mélancolie, et ce malheur est aggravé par celui d'aimer profondément une femme parfaite et qui ne sent rien pour moi.

Jamais il n'avait eu plus grand tort de faire de telles plaintes. C'était désormais Mme Grandet qui faisait, pour ainsi dire, la cour à Lucien. Celui-ci semblait profiter de cette position, mais il y avait cela de cruel qu'il semblait s'en prévaloir surtout quand il y avait beaucoup de monde ; s'il trouvait Mme Grandet environnée seulement par ses complaisants habituels, il faisait des efforts incroyables pour ne pas les mépriser. « Ont-ils tort de sentir la vie d'une façon opposée à la mienne? Ils ont la majorité pour eux. » Mais en dépit de ces raisonnements fort justes, peu à peu, il devenait froid, silencieux, sans intérêt pour rien. « Comment parler de la vraie vertu, de la gloire, du beau, devant des sots qui comprennent tout de travers et cherchent à salir par de basses plaisanteries tout ce qui est délicat? »

Quelquefois, à son insu, ce dégoût profond le servait et rachetait les mouvements impétueux qu'il avait encore quelquefois et que la société de Nancy avait fortifiés en lui au lieu de les corriger.

« Voilà bien l'homme de bon ton, se disait Mme Grandet, en le voyant debout devant sa cheminée, tourné vers elle et ne regardant rien. Quelle perfection pour un homme dont le grand-père, peut-être, n'avait pas de carrosse ! Quel dommage qu'il ne porte pas un nom historique ! Les moments vifs qui forment une sorte de tache dans ses manières seraient de l'héroïsme. Quel dommage qu'il n'arrive pas quelqu'un dans le salon pour jouir de la haute perfection de ses manières !.... » Elle ajoutait cependant : « Ma présence devrait le tirer de cet état *normal* de l'homme comme il faut, et il semble que c'est surtout quand il est seul avec moi... et avec ces messieurs (Mme Grandet eût presque dit en se parlant à soi-même : avec ma suite), qu'il étale le plus de désintérêt et de politesse... S'il ne montrait jamais de chaleur pour rien, disait Mme Grandet, je ne me plaindrais pas. »

Il est vrai que Lucien, désolé de s'ennuyer autant dans la société d'une femme qu'il devait adorer, eût été encore plus désolé que cet état de son âme parût, et, comme il supposait

ces gens-là très attentifs aux procédés personnels, il redoublait de politesse et d'attentions agréables à leur égard.

[Pendant ce temps, la position de Lucien, secrétaire intime d'un ministre turlupiné par son père, était devenue fort délicate. Comme par un accord tacite, M. de Vaize et Lucien ne se parlaient presque plus que pour se dire des choses polies. Un garçon de bureau portait les papiers d'un bureau à l'autre. Pour marquer sa confiance à Lucien, le comte de Vaize l'accablait pour ainsi dire des grandes affaires du ministère.

« Croit-il pouvoir me faire crier grâce? » pensait Lucien, et il travailla au moins autant que trois chefs de bureau. Il était souvent à son bureau à sept heures du matin, et, bien des fois, pendant le dîner, faisait faire des copies dans le comptoir de son père, et retournait le soir au ministère pour les faire placer sur la table de Son Excellence.] Au fond, l'Excellence recevait avec toute l'humeur possible ces preuves de ce qu'on appelle dans les bureaux du talent. « Ceci est plus hébétant au fond, disait Lucien à Coffe, que de calculer le chiffre d'un logarithme qu'on veut pousser à quatorze décimales. »

— M. Leuwen et son fils, disait M. de Vaize à sa femme, veulent apparemment me prouver que j'ai mal fait de ne pas lui offrir une préfecture à son retour de Caen. Que peut-il demander? Il a eu son grade et sa croix, comme je le lui avais promis s'il réussissait, et il n'a pas réussi.

[Mme de Vaize faisait appeler Lucien trois ou quatre fois la semaine et lui volait un temps précieux pour ses paperasses.

Mme Grandet trouvait aussi des prétextes fréquents pour le voir dans la journée. Et par amitié et reconnaissance pour son père, Lucien cherchait à profiter de ces occasions pour se donner les apparences d'un amour vrai.] Il supputait qu'il voyait Mme Grandet au moins douze fois la semaine. « Si le public s'occupe de moi, il doit me croire bien épris, et je suis à jamais lavé du soupçon de saint-simonien. » [Pour plaire à Mme Grandet, il marquait parmi les jeunes gens de Paris, qui mettent le plus de soin à leur toilette.]

— Tu as tort de te rajeunir, lui disait son père. Si tu avais trente-six ans, ou, du moins, la mine revêche d'un doctrinaire, je pourrais te donner la position que je voudrais.

CHAPITRE LXXIII

[Tout cet ensemble de choses durait depuis six semaines et Lucien se consolait en voyant que cela ne pouvait guère durer six semaines encore quand un beau jour Mme Gourandet écrivit à M. Leuwen pour lui demander une heure de conversation, le lendemain à dix heures, chez Mme de Thémines.] « On me traite déjà en ministre, ô position favorable ! » dit M. Leuwen.

Le lendemain, [Mme Grandet commença par des protestations infinies.]

Pendant ces circonlocutions bien longues, [M. Leuwen restait grave et impassible.] « Il faut bien être ministre, pensait-il, puisqu'on me demande des audiences. » Enfin, Mme Grandet passa aux louanges de sa propre sincérité... M. Leuwen [comptait les minutes à la pendule de la cheminée]. « Surtout et avant tout, il faut me taire, pas la moindre plaisanterie sur cette jeune femme si fraîche, si jeune et déjà si ambitieuse. Mais que veut-elle? Après tout, cette femme manque de tact, elle devrait s'apercevoir que je m'ennuie... Elle a l'habitude des façons plus nobles, mais moins de véritable esprit qu'une de nos demoiselles de l'Opéra. »

Mais il ne s'ennuya plus quand [Mme Grandet lui demanda tout ouvertement un ministère pour M. Grandet.

— Le Roi aime beaucoup M. Grandet, ajoutait-elle, et sera fort content de le voir arriver aux grandes affaires. Nous avons, de cette bienveillance du Château, des preuves que je vous détaillerai si vous le souhaitez et m'en accordez le loisir.

A ces mots, M. Leuwen prit un air extrêmement froid ; la scène commençait à l'amuser,] il valait la peine de jouer la comédie.

[Mme Grandet alarmée et presque décontenancée, malgré la ténacité de son esprit, qui ne s'effarouchait pas pour peu de chose, se mit à parler de l'amitié de lui, Leuwen, pour elle...

A ces phrases d'amitié qui demandaient un signe d'assentiment, M. Leuwen restait silencieux et presque absorbé.] Mme Grandet vit que sa tentative échouait. « J'aurai

gâté nos affaires », se dit-elle. Cette idée la prépara aux partis extrêmes et augmenta son degré d'esprit. Sa position empirait rapidement, M. Leuwen était bien loin d'être pour elle le même homme qu'au commencement de l'entrevue. D'abord elle fut inquiète, puis effrayée. Cette expression lui allait bien et lui donnait de la physionomie. M. Leuwen fortifia cette peur.

[La chose en vint au point de gravité que Mme Grandet prit le parti de lui demander ce qu'il pouvait avoir contre elle. M. Leuwen qui, depuis trois quarts d'heure, gardait un silence presque morne, avait toutes les peines du monde en ce moment à ne pas éclater de rire.

« Si je ris, pensait-il,] elle voit l'abomination de ce que je vais lui dire et tout l'ennui qui m'assomme depuis une heure est perdu. [Je manque l'occasion d'avoir le vrai *tirant d'eau* de cette vertu célèbre. »]

Enfin, comme par grâce, M. Leuwen, qui était devenu d'une politesse désespérante, commença à laisser entrevoir que bientôt peut-être il daignerait s'expliquer. [Il demanda des pardons infinis sur la communication qu'il avait à dire,] et puis du mot cruel qu'il serait forcé d'employer. Il s'amusa à promener la terreur de Mme Grandet sur les choses les plus terribles. « Après tout, elle n'a pas de caractère, et ce pauvre Lucien aura là une ennuyeuse maîtresse, s'il l'a. Ces beautés célèbres sont admirables pour la décoration, pour l'apparence extérieure, et voilà tout. Il faut la voir dans un salon magnifique, au milieu de vingt diplomates, garnis de leurs crachats, croix, rubans. Je serais curieux de savoir si après tout sa Mme de Chasteller vaut mieux que cela. Pour la beauté physique, si j'ose ainsi parler, la magnificence de la pose, la beauté réelle de ces bras charmants, c'est impossible. D'un autre côté, il est parfaitement exact que, quoique j'aie le plaisir de me moquer d'elle, elle m'ennuie, ou, du moins, je compte les minutes à la pendule. Si elle avait le caractère que sa beauté semble annoncer, elle eût su me couper la parole vingt fois et me mettre au pied du mur. Elle se laisse traiter comme un conscrit qu'on mène battre en duel (1). »

Enfin, après plusieurs minutes de propositions directes

(1) En marge : « Traduire ceci en style plus amusant. Ceci est bien procès-verbal. Mais bon, il faut d'abord chercher le VRAI. — C.-V[a], 7 févr. 1835. »

qui portèrent au plus haut point l'anxiété pénible de Mme Grandet, [M. Leuwen prononça ces mots d'une voix basse et profondément émue :

— Je vous avouerai, madame, que je ne puis vous aimer, car vous serez cause que mon fils mourra de la poitrine.]

« Ma voix m'a bien servi, pensa M. Leuwen, cela est juste de ton et expressif. » Mais M. Leuwen n'était pas fait, après tout, pour être un grand politique, un Talleyrand en ambassadeur auprès de personnages graves. L'ennui lui donnait de l'humeur, et il n'était pas sûr de pouvoir résister à la tentation de se distraire par une sortie plaisante ou insolente.

Après ce grand mot prononcé (1), [M. Leuwen se sentit pris d'un tel besoin d'éclater de rire qu'il s'enfuit.

Mme Grandet, après avoir remis le verrou à la porte, resta immobile près d'une heure sur son fauteuil. Son air était pensif, elle avait les yeux grands ouverts comme la *Phèdre* de M. Guérin au Luxembourg.

Jamais ambitieux, tourmenté par dix ans d'attente, n'a désiré le ministère comme elle le souhaitait en ce moment. « Quel rôle à jouer que celui de Mme Roland (2), au milieu de cette société qui se décompose !] Je ferai toutes les circulaires de mon mari, car il n'a pas de style.

[« Je ne puis arriver à une belle position sans une passion grande et malheureuse, dont l'homme le plus distingué du faubourg Saint-Germain serait la victime.] Ce fanal embrasé m'élèverait bien haut (3). Mais je puis vieillir dans ma position actuelle sans que je voie cet événement devenir un peu probable (4), tandis que les gens de cette sorte, non pas à la vérité de la nuance la plus noble, mais d'une couleur encore fort satisfaisante, fort suffisante, m'environneront dès que M. Grandet sera ministre... Mme de Vaize n'est qu'une

(1) En marge : « *For me.* — Il faut laisser ce demi-jour. La peine de comprendre ôtera l'indécence pour les sots. Autrement, je dirais : « Après avoir fait comprendre en des termes si honnêtes que, si elle voulait courir la chance de voir son mari ministre, il fallait commencer par faire le bonheur de L. M. L. n'y put plus tenir, il s'enfuit. »

En marge de cette note : « Indécence. »

(2) En marge : « Source de comique, mais en finissant, en faisant la peau de la statue d'une telle comédienne : être Mme Roland ! »

(3) Dans l'interligne : « Vers. »

(4) En marge : « Elle se dit de L. : « C'est un être bon, fort amoureux, mais qui a peur de moi. »

petite sotte, et elle en regorge. Les gens sages reviennent toujours au maître du budget. »

Les raisons se présentaient en foule à l'esprit de Mme Grandet pour la confirmer dans le sentiment du bonheur d'être ministre ; or, c'est ce qui n'était point en question. Ce n'étaient pas précisément ces pensées-là qui enflammaient la grande âme de Mme Roland à la veille du ministère de son mari (1). Mais c'est ainsi que notre siècle imite les grands hommes de 93. C'est ainsi que M. de Polignac a eu du caractère, on copie le fait matériel : être ministre, faire un coup d'État, faire une journée, un 4 prairial, un 10 août, un 18 fructidor, mais les motifs d'action, on ne creuse pas si avant.

Mais quand il s'agissait du prix par lequel il fallait acheter tous ces avantages, l'imagination de Mme Grandet la désertait, elle n'y voulait pas penser, son esprit était aride. Elle n'y voulait pas consentir ouvertement, mais bien moins encore s'y refuser. Elle avait besoin d'une discussion oiseuse (2) et longue pour y accoutumer son imagination. Son âme enflammée d'ambition n'avait plus d'attention à donner à cette condition désagréable, mais d'un intérêt secondaire. Elle sentait qu'elle allait en avoir des remords, non pas de religion, mais de noblesse.

« Est-ce qu'une grande dame, une duchesse de Longueville, une Mme de Chevreuse, eussent donné aussi peu d'attention à la condition désagréable? » se répétait-elle à la hâte. Et elle ne se répondait pas, tant elle pensait peu à ce qu'elle se demandait, toute absorbée qu'elle était dans la contemplation du ministère. « Combien me faudra-t-il de valets de pied? combien de chevaux? »

Cette femme d'une si célèbre vertu avait si peu d'attention au service de l'habitude de l'âme nommée pudeur qu'elle oubliait de répondre aux questions qu'elle se faisait à cet égard, et, il faut l'avouer, presque pour la forme.

Enfin, après avoir joui pendant trois grands quarts d'heure de son futur ministère, elle prêta quelque attention à la demande qu'elle se répétait pour la cinq ou sixième fois : « Mmes de Chevreuse ou de Longueville y eussent-elles consenti? »

« Sans doute, elles y eussent consenti, ces grandes dames.

(1) Entre parenthèses : « En terminant, développer ce contraste. »
(2) Lecture douteuse.

Ce qui les place au-dessous de moi sous le rapport moral, c'est qu'elles consentaient à ces sortes de démarches par une sorte de demi-passion, quand encore ce n'était pas par suite d'un penchant moins noble. Elles pouvaient être séduites. Moi, je ne puis l'être ! » Et elle s'admira beaucoup (1). « Dans cette démarche, il n'y a que de la haute sagesse, de la prudence. Je n'y attache certes l'idée d'aucun plaisir. »

Après s'être sinon rassérénée tout à fait, du moins bien rassurée de ce côté féminin, Mme Grandet s'abandonna de nouveau à la douce contemplation des suites probables du ministère pour sa position dans le monde... [« Un nom qui a passé par le ministère est célèbre à jamais. Des milliers de Français ne connaissent des gens qui forment la première classe de la nation, que les noms qui ont été ministres. »]

L'imagination de Mme Grandet pénétrait dans l'avenir. Elle peuplait sa jeunesse des événements les plus flatteurs (2). « Être toujours juste, toujours bonne avec dignité, et avec tout le monde, multiplier des rapports de toute sorte avec la société, et avant dix ans, tout Paris retentira de mon nom. Les yeux du public sont déjà accoutumés, il y a du temps, à mon hôtel et à mes fêtes... » Enfin, une vieillesse comme celle de Mme Récamier, et probablement avec plus de fortune.

Elle ne se demanda qu'un instant, et pour la forme : « Mais M. Leuwen aura-t-il assez d'influence pour donner un portefeuille à M. Grandet?

« Mais une fois que j'aurai payé le prix convenu, ne se moquera-t-il point de moi?

« Sans doute, il faut examiner cela, les premières conditions d'un contrat sont la possibilité de livrer la chose vendue. »

La démarche de Mme Grandet était combinée avec son mari, mais elle s'abstint de rendre compte de la réponse avec la dernière exactitude.

Elle entrevoyait bien qu'il n'eût pas été décidément impossible de l'amener à une façon raisonnable, philosophique et politique de voir les choses, mais c'est toujours une discus-

(1) En marge : « Pilotis. — Elle se glorifie de ce qui fait la pauvreté de son âme. — 24 janv. [1835]. »

(2) En marge : « Elle aime L. après cette annonce, comme annonce un avant-goût de ministère. »

sion terrible pour une femme qui se respecte, et, se dit-elle, « il vaut bien mieux la sauter à pieds joints. »

Tout ne fut pas plaisir quand Lucien entra le soir chez elle. Elle baissa les yeux d'embarras. Sa conscience lui disait :

« Voilà l'être par lequel je puis être la femme du ministre de l'Intérieur. »

[Lucien, qui n'était point dans la confidence de la démarche faite par son père, remarqua bien quelque chose de moins guindé et de plus naturel,] et ensuite quelques lueurs de plus d'intimité et de bonté, dans la façon d'être de Mme Grandet avec lui ; il aimait mieux cette façon d'être qui ressemblait de loin à de la simplicité et du naturel, que ce que Mme Grandet appelait de l'esprit brillant ; il fut beaucoup auprès d'elle ce soir-là. Mais décidément sa présence gênait Mme Grandet, car elle avait bien plus les théories que la pratique de la haute intrigue politique, qui, du temps du cardinal de Retz, faisait la vie de tous les jours des Chevreuse et des Longueville. Elle congédia Lucien, mais avec un petit air d'empire et de bonne amitié qui augmenta le plaisir que celui-ci trouvait à se voir rendre sa liberté dès onze heures.

Pendant cette nuit Mme Grandet ne put presque pas dormir. Ce ne fut qu'au jour, à cinq ou six heures du matin, que le bonheur d'être la femme d'un ministre la laissa reposer.

Elle eût été dans l'hôtel de la rue de Grenelle que ses sensations de bonheur eussent été à peine aussi violentes. C'était une femme attentive aux .... (1) de la vie.

Pendant cette nuit elle eut cinq ou six petites contrariétés, par exemple elle calculait le nombre et le prix des livrées. Celle de M. Grandet était composée en partie de drap serin, lequel, malgré toutes ses recommandations, ne pouvait guère conserver sa fraîcheur plus d'un mois. Combien cette dépense, combien surtout cette surveillance allait être augmentée par le grand nombre d'habits nécessaires !

Elle comptait : le portier, le cocher, les valets de pied, mais elle fut arrêtée dans son calcul, elle avait des incertitudes sur le nombre des valets de pied. « Demain, j'irai faire une visite adroite à Mme de Vaize. Il ne faudrait pas qu'elle se doute que je viens relever l'état de sa maison ; si

(1) Mot illisible.

elle pouvait faire une anecdote de cette visite, cela serait du dernier vulgaire. Ne pas savoir quel doit être l'état de maison d'un ministre ! M. Grandet devrait savoir ces choses-là, mais il a réellement bien peu de tête. »

Ce ne fut qu'en s'éveillant à onze heures que Mme Grandet gensa à Lucien ; bientôt elle sourit, elle trouve qu'elle l'aimait, qu'il lui plaisait beaucoup plus que la veille.

[C'était par lui que toutes ces grandeurs qui lui donnaient une nouvelle vie pouvaient lui arriver.

Le soir, elle rougit de plaisir à son arrivée : « Il a des façons parfaites, pensait-elle. Quel air noble ! Combien peu d'empressement ! Combien cela est différent d'un grossier député de province ! Même les plus jeunes, devant moi, ils sont comme des dévots à l'église.] Les laquais dans l'antichambre leur font perdre la raison (1). »

CHAPITRE LXXIV

[Pendant que Lucien s'étonnait] à l'hôtel Grandet [de la physionomie singulière de l'accueil qu'il recevait ce jour-là, Mme Leuwen avait une grande conversation avec son mari.

— Hé ! mon ami, lui disait-elle, l'ambition vous a tourné la tête, une si bonne tête, grand Dieu ! Votre position va souffrir.] Et que peut l'ambition pour vous? etc., etc. Est-ce de l'argent? est-ce des cordons?

Ainsi parlait Mme Leuwen à son mari, lequel se défendait mal. [Notre lecteur s'étonnera peut-être qu'une femme qui, à quarante-cinq ans, était encore la meilleure amie de son mari, fût sincère avec lui.

C'est qu'avec un homme d'un esprit singulier et un peu fou, comme M. Leuwen, il eût été excessivement dangereux de n'être pas parfaitement sincère.] Après avoir été dupe un mois ou deux par étourderie, par laisser-aller, un beau jour, toutes les forces de cet esprit vraiment étonnant se seraient

(1) En marge : « *Beware.* — Donner quelque chose d'humain, quelques détails vrais (et les placer près du commencement) aux personnages odieux comme le c[te] de Vaize et Mme Grau(gou)det, autrement j'en ferai, ils seront, sans que je m'en doute, de simples mannequins à abominations ministérielles comme les personnages de *M. le Préfet*, de M. La Mothe-Langon. »

« 25 janvier 1835. »

« Oui. 7 février. »

concentrées, comme le fer dans un fourneau à réverbère, sur le point à l'égard duquel on voulait le tromper ; la feinte eût été découverte, moquée, et le crédit à jamais perdu.

Par bonheur pour le bonheur des deux époux, ils pensaient tout haut en présence l'un de l'autre. [Au milieu de ce monde si menteur, et dans les relations intimes plus menteur peut-être que dans celles de société, ce parfum de sincérité parfaite avait un charme auquel le temps n'ôtait rien de sa fraîcheur.

Jamais M. Leuwen n'avait été si près de mentir que dans ce moment. Comme son succès à la Chambre ne lui avait coûté aucun travail, il ne pouvait croire à sa durée, ni presque à sa réalité.

Là était l'illusion, là était le coin de folie, là était la preuve du plaisir extrême produit par ce succès et la position incroyable qu'il avait créée en trois mois.

Si M. Leuwen eût apporté dans cette affaire le sang-froid qui ne le quittait pas au milieu des plus grands intérêts d'argent, il se serait dit :

« Ceci est un nouvel emploi d'une force que je possède déjà depuis longtemps. C'est une machine à vapeur puissante que je ne m'étais pas encore avisé de faire fonctionner en ce sens. »

Les flots de sensations nouvelles produites par un succès si étonnant, faisaient un peu perdre terre au bon sens de M. Leuwen, et c'est ce qu'il avait honte d'avouer même à sa femme. Après des discours infinis, M. Leuwen ne put plus nier la dette.

— Hé bien, oui, dit-il enfin, j'ai eu un accès d'ambition, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne sais pas quoi désirer.

— La fortune frappe à votre porte, il faut prendre un parti tout de suite ; si vous ne lui ouvrez pas, elle ira frapper ailleurs.

— Les miracles du Tout-Puissant éclatent surtout quand ils opèrent sur une matière vile et inerte. Je fais Grandet ministre ou du moins je l'essaie.

— M. Grandet ministre ! dit Mme Leuwen en souriant. Mais vous êtes injuste envers Anselme ! Pourquoi ne pas songer à lui?

(Le lecteur aura peut-être oublié qu'Anselme était le vieux et fidèle valet de chambre de M. Leuwen.)

— Tel qu'il est, répondit M. Leuwen avec ce sérieux plaisant qui lui donnait tant de plaisir (1), avec ses soixante ans Anselme vaut mieux pour les affaires que M. Grandet. Après qu'on lui aura accordé un mois pour se guérir de son étonnement, il décidera mieux les affaires, surtout les grandes, où il faut un vrai bon sens, que ce M. Grandet. Mais Anselme n'a pas une femme qui soit au moment d'être la maîtresse de mon fils. Mais en portant Anselme au ministère de l'Intérieur, tout le monde ne verrait pas que c'est Lucien que je fais ministre en sa personne.

— Ah ! que m'apprenez-vous ! s'écria Mme Leuwen,] et le sourire qui avait accueilli l'énumération des mérites d'Anselme disparut à l'instant, vous allez compromettre mon fils. [Lucien va être la victime de cet esprit sans repos, de cette femme qui court après le bonheur comme une âme en peine, et ne l'atteint jamais.] Elle va le rendre malheureux et inquiet comme elle. Mais comment n'a-t-il pas été choqué par ce que ce caractère a de vulgaire? C'est une *copie continue.*

— Mais [c'est la plus jolie femme de Paris, ou du moins la plus brillante. Elle ne peut pas avoir un amant,] elle si sage jusqu'ici, [sans que tout Paris ne le sache, et pour peu que cet amant ait déjà un nom un peu connu dans le monde, ce choix la place au premier rang.]

Après une longue discussion qui ne fut pas sans charmes pour Mme Leuwen, elle finit par convenir de cette vérité. Elle se borna à soutenir que Lucien était trop jeune pour pouvoir être présenté au public et surtout aux Chambres comme un homme politique.

— Il a le tort d'avoir une tournure élégante et d'être vêtu avec grâce. Aussi je compte à la première occasion faire la leçon là-dessus à Mme Grandet. Enfin, ma chère amie, je compte avoir tout à fait chassé Mme de Chasteller de ce cœur-là, et je puis vous l'avouer aujourd'hui, elle me faisait trembler.

» Il faut que vous sachiez que Lucien a un travail admirable. J'ai d'admirables nouvelles de lui par le vieux Dubreuil, sous-chef de bureau depuis mon ami Cretet, il y a vingt-neuf ans de cela. Lucien expédie autant d'affaires au ministère que trois chefs de bureau. Il ne s'est laissé gâter

(1) En marge : « Humour. » Et au v° précédent : « Définition de l'humour qui vient le 7 fév. [1835] : le sérieux qui donne du plaisir à qui s'en sert. »

par aucune des bêtes de la routine que les demi-sots appellent l'usage, le *tran-tran* des affaires. Lucien, lui, décide net, avec témérité, de façon à se compromettre peut-être, mais de manière aussi à ne pas avoir à y revenir. Il s'est déclaré l'ennemi du marchand de papier du ministère et veut des lettres de dix lignes. Malgré la leçon qu'il a eue à Caen, il opère toujours de cette façon hardie et ferme. Et remarquez que, comme nous en étions convenus, je ne lui ai jamais dit mon avis net sur sa conduite dans l'élection de M. Mairobert. Je l'ai bien défendue indirectement à la Chambre, mais il a pu voir dans mes phrases l'accomplissement d'un devoir de famille.

« Je le ferai secrétaire général, si je puis. Si l'on me refuse ce titre à cause de son âge, il sera du moins secrétaire général en effet, la place restera vacante, et sous le nom de secrétaire intime il en fera les fonctions.

[« Il se cassera le cou en un an ou il se fera une réputation] et je dirai sérieusement :

J'ai fait pour lui rendre
Le destin plus doux
Tout ce qu'on peut attendre [sic]
D'une amitié tendre.

[« Quant à moi, je tire mon épingle du jeu. On voit que j'ai fait Grandet ministre parce que mon fils n'est pas encore de calibre à le devenir. Si je n'y réussis pas, je n'ai pas de reproches à me faire : la fortune ne frappait donc pas à ma porte. Si j'emporte le Grandet, me voilà hors d'embarras pour six mois.

— M. Grandet pourra-t-il se soutenir?

— Il y a des raisons pour, il y en a contre. Il aura les sots pour lui, il aura, je n'en doute pas, [un train de maison à dépenser cent mille francs en sus de ses appointements.] Cela est immense. Il ne lui manquera absolument que de l'esprit dans la discussion, et du *bon sens* dans les affaires.

— Excusez du peu, dit Mme Leuwen.

— *Au demeurant, le meilleur fils du monde.*

« A la Chambre, il parlera comme vous savez. Il lira comme un laquais les excellents discours que je commanderai aux meilleurs faiseurs, à cent louis par discours *réussi.*

« Je parlerai : aurai-je du succès pour la défense comme

j'en ai eu pour l'attaque? C'est ce que je suis curieux de voir et cette incertitude m'amuse. Mon fils et le petit Coffe me feront les carcasses de mes discours] de défense... Tout cela peut être fort plat... Je crois bien...

. . . .

Mais au fond [elle (1)] était très choquée de la partie féminine de cet arrangement.

— Cela est de mauvais goût. Je m'étonne comment vous pouvez donner les mains à de telles choses.

— Mais, ma chère amie, la moitié de l'Histoire de France est basée sur des arrangements exactement aussi exemplaires que celui-ci. Les trois quarts des fortunes des grandes familles, que vous voyez aujourd'hui si collet monté furent établies autrefois par les mains de l'amour.

— Grand Dieu ! quel amour !

— Allez-vous me disputer ce nom honnête que les historiens de France ont adopté? Si vous vous fâchez, je prendrai le mot exact. De François I[er] à Louis XV, les ministères ont été donnés par les dames, au moins aux deux tiers des vacances. Toutes les fois que notre nation n'a pas la fièvre, elle revient à ces mœurs qui sont les siennes. Et y a-t-il du mal à faire ce qu'on a toujours fait? (C'était là la vraie morale de M. Leuwen. Pour sa femme, née sous l'Empire, elle (2) avait cette morale sévère qui convient au despotisme naissant.)

Quoi qu'il fût, elle eut quelque peine à s'accoutumer à cette morale.

CHAPITRE LXXV

Quand elle se fut accoutumée au bonheur d'être la femme d'un ministre, elle (3) songea que M. Leuwen pouvait être

(1) Mme Leuwen. Le manuscrit présente à cet endroit une lacune.

(2) Mot omis dans le manuscrit.

(3) Mme Grandet. Le manuscrit contient à cet endroit un développement intéressant, mais que Stendhal destinait au premier volume :

Caractère de Madame Gourandet. A transporter au 1[er] volume quand elle paraît.

« Mme Gour. n'avait rien de romanesque dans le caractère, ni dans les habitudes, ce qui formait, pour qui avait des yeux et n'était pas ébloui par un port de reine et sa fraîcheur digne d'une jeune fille anglaise, un étrange contraste avec sa façon de parler toute sentimentale et toute d'émotion. Elle ne disait pas *Paris*, mais *cette ville immense*. Mme Gou., avec cet esprit si romanesque en

égaré par la douleur de voir son fils devenir la victime d'un amour sans espoir, ou, du moins, se donner en ridicule, car elle ne mit jamais en question l'amour de Lucien (1). Elle ne connaissait de l'amour que les copies chargées que l'on en voit ordinairement dans le monde, elle n'avait pas les yeux qu'il faut pour le voir là où il est et se cache.

La grande question à laquelle Mme Grandet revenait sans cesse était celle-ci :

« M. Leuwen a-t-il le pouvoir de faire un ministre? C'est sans doute un orateur fort à la mode malgré sa voix presque imperceptible, c'est le seul homme que la Chambre écoute, on ne peut le nier, on dit que le Roi le reçoit en secret, il est au mieux avec le maréchal N..., la réunion de toutes ces circonstances constitue sans doute une position brillante, mais de là à porter le Roi, cet homme si fin et si habile à tromper, à confier un ministère à M. Grandet, la distance est incommensurable (2). » Et Mme Grandet soupirait profondément.

Tourmentée par cette incertitude qui peu à peu, en deux jours de temps, minait tout son bonheur, Mme Grandet prit son parti avec fermeté et demanda hardiment un rendez-vous à M. Leuwen.

« Il ne faut pas le traiter en homme, » dit-elle, et elle eut l'audace d'indiquer ce rendez-vous chez elle (3).

apparence, portait dans toutes ses affaires une raison parfaite, l'ordre et l'attention d'un petit marchand de fil et de mercerie au détail. »

(1) Au v° précédent : « Pour le comique : examiner si Mme Gourandet doit croire si fermement que Lucien l'aime. — 28 jr. »

(2) En marge : « Position dans son vrai sens. »

(3) Avant de rédiger cette « scène indécente et comique », comme il l'appelle justement, Stendhal en avait écrit le plan.

« SCÈNE

« Scène à faire.

« Position des deux interlocuteurs.

« M. L. promet un ministère, et veut que Mme Gou. se donne à Lucien avant que l'ordonnance ne soit dans le *Moniteur*.

« Mme Gou. avec toute l'honnêteté de *paroles* possible (là est la source du comique) dit : — Je me donnerais bien, la difficulté n'est pas là, mais me donnerez-vous un ministère? mais ferez-vous mon mari ministre? Une fois que je me serai attachée à M. votre fils, le mtère peut tarder.

« La forme est tout et je ne veux pas me donner la peine de faire le dialogue avant d'être sûr que j'emploierai cette scène.

« Le fond de raisonnable est que M. L. lui dit : — Prenez des informations. Demandez si je puis oui ou non disposer probablement d'un ministère.

— Cette affaire est si importante *pour nous* que je pense que vous ne trouverez pas singulier que je vous supplie de me donner quelques détails sur les espérances que vous m'avez permis de concevoir.

« Ainsi, se dit M. Leuwen en souriant intérieurement, on ne discute pas le prix, mais seulement la sûreté de la livraison de la chose vendue. »

M. Leuwen (du ton le plus intime et le plus sincère) (1) :

— Je suis trop heureux, madame, de voir se renouer de plus en plus les liens de notre ancienne et bonne amitié. Ils doivent être intimes dorénavant, et pour les amener bientôt à ce degré de douce franchise et de parfaite ouverture de cœur, [je vous prie de me permettre un langage exempt de tout vain déguisement... comme si déjà vous faisiez partie de la famille...

(Ici, M. Leuwen retint à grand'peine un coup d'œil malin.)

— Ai-je besoin de vous demander une discrétion absolue?] Je ne vous cache pas un fait que d'ailleurs votre esprit profond autant que juste aura deviné de reste. [M. le comte de Vaize est aux écoutes. Une seule donnée, un seul fait que ce ministre pourrait recueillir par ses cent espions,] par exemple, par le marquis de G... ou M. R..., [que bien vous connaissez,

qu'il n'y a de sûr que ce qui est dans le *Moniteur*, or cette certitude, je ne puis pas vous l'offrir.

« D'ailleurs la difficulté serait la même, une fois le nom de M. G. dans le *Moniteur*, seulement elle changerait de côté, vos paroles d'à présent ce serait alors à moi à les prononcer, vous pourriez peut-être oublier votre pitié pour les souffrances de mon fils.

« On s'ajourne. Mme Gou. prend des informations. Il en résulte que dans le cas de dislocation du m^tère^ actuel, M. L. a les plus grandes chances d'être ministre de l'Intérieur, ou de faire nommer qui il voudra. à cette place, car sans lui, *dans les premiers moments*, le m^tère^ n'aurait pas la majorité à la Chambre. (Il est bien possible qu'après 2 mois le *king* se moque de M. Leuwen et le force par des dégoûts à demander sa démission.)

« Elle s'assure que M. L. est de bonne foi avec elle (mais comment?).

« Enfin elle consent à prendre Lucien pour amant.

« Scènes de Mme G. avec Lucien pendant les 5 jours que dure la négociation que nous venons d'indiquer. Comique. »

Nous citerons encore ce fragment :

« Toutes les petitesses des passions les plus basses déguisées en ce gentilhomme. Le spectateur est dégoûté de la beauté, et de la noblesse de Mme Gouraudet.

(1) Au v° précédent : « Voici le RAISONNABLE de cette conversation, j'ajouterai le comique en polissant le style. — 28 janvier [1835] »

pourrait déranger toutes nos petites affaires.] M. de Vaize voit le ministère lui échapper, et l'on ne peut lui refuser beaucoup d'activité, tous les jours il a fait dix visites avant huit heures du matin. Cette heure insolite pour Paris flatte les députés auxquels elle rappelle l'activité qu'ils avaient autrefois quand ils étaient clercs de procureur.

[« M. Grandet est, ainsi que moi, à la tête de la Banque, et depuis Juillet, la Banque est à la tête de l'État. La bourgeoisie a remplacé le faubourg Saint-Germain et la Banque est la noblesse de la classe bourgeoise. M. Laffitte, en se figurant que tous les hommes étaient des anges, a fait perdre le ministère à sa classe. Les circonstances appellent la Haute Banque à ressaisir l'empire et à reprendre le ministère, par elle-même ou par ses amis... On accusait les banquiers d'être bêtes, l'indulgence de la Chambre a bien voulu me mettre à même de prouver qu'au besoin nous savons affubler nos adversaires politiques de mots assez difficiles à faire oublier. Je sais mieux que personne que ces mots ne sont pas des raisons, mais la Chambre n'aime pas les raisons,] et le Roi n'aime que l'argent. Il a besoin de beaucoup de soldats pour contenir les ouvriers et les républicains. Le gouvernement a le plus grand intérêt à ménager la Bourse. Un ministère ne peut défaire la Bourse, et la Bourse peut défaire un ministère. Le ministère actuel ne peut aller loin.

[— C'est ce que dit M. Grandet.

— Il a des vues assez justes, mais, puisque vous me permettez le langage de l'amitié la plus intime, je vous avouerai que sans vous, madame, je n'eusse jamais songé à M. Grandet. Je vous le dirai brutalement : vous croyez-vous assez de crédit sur lui pour le diriger dans toutes les actions capitales de son ministère? Il lui faut toute votre habileté pour ménager le maréchal. Le Roi veut l'armée, le maréchal seul peut l'administrer et la contenir. Or, il aime l'argent, il veut beaucoup d'argent, c'est au ministre des Finances à fournir cet argent.] M. Grandet devra tenir la balance égale entre le maréchal et le ministre de l'argent, autrement il y a rupture. Par exemple, aujourd'hui, les différends du maréchal avec le ministre des Finances ont amené vingt brouilles suivies de vingt raccommodements. L'aigreur des deux partis est arrivée au point de ne plus permettre de mettre en délibération les sujets les plus simples.

« Le maréchal voulant toujours de l'argent a donc dû

jeter les yeux sur un banquier pour ministre de l'Intérieur, il veut, entre nous soit dit, un homme à opposer, s'il le faut, au ministre des Finances, un homme qui comprenne les diverses valeurs de l'argent aux différentes heures de la journée (1). Ce banquier ministre de l'Intérieur, cet homme qui peut comprendre la Bourse et dominer jusqu'à un certain point les manœuvres de M. Rothschild et du ministre des Finances, s'appellera-t-il Leuwen ou Grandet? Je suis bien paresseux, bien vieux, tranchons le mot. Je ne puis pas faire encore mon fils ministre, il n'est pas député, je ne sais pas s'il saura parler, par exemple, depuis six mois, vous l'avez rendu muet... Mais je puis faire ministre l'homme présentable choisi par la personne qui sauvera la vie à mon fils (2).

— Je ne doute pas de la sincérité de votre bonne intention pour *nous*.

— J'entends, mais vous doutez un peu et c'est une nouvelle raison pour moi d'admirer votre sagesse, vous doutez de mon pouvoir. Dans la discussion des grands intérêts de la cour et de la politique, le doute est le premier des devoirs et ne se trouve une injure pour aucune des parties contractantes. On peut se faire illusion à soi-même, précipiter non seulement l'intérêt d'un ami, mais son intérêt propre. Je vous ai dit que je pourrais jeter les yeux sur M. Grandet, vous doutez un peu de mon pouvoir. [Je ne puis pas vous donner le ministère comme je vous donnerais ce bouquet de violettes. Le Roi lui-même, dans nos habitudes actuelles, ne peut vous faire un tel don. Un ministre, au fond, doit être élu par cinq ou six personnes, dont chacune a plutôt le *veto* sur le choix des autres, que le droit absolu de faire triompher son candidat,] car enfin, [n'oubliez pas, madame, qu'il s'agit de plaire tout à fait au Roi, plaire à peu près à la Chambre des députés, et enfin ne pas trop choquer cette pauvre Chambre des pairs.] C'est à vous, ma toute belle, à voir si vous voulez croire que je veux faire tout ce qui est de moi pour vous plaire dans l'hôtel de la rue de Grenelle.

[« Avant d'estimer mon degré de dévouement à vos intérêts, cherchez à vous faire une idée nette de cette portion

(1) En marge : « Vrai, mais obscur. »

(2) En marge : « Idée. Et si Mme Gour. consultait son mari? Quelle scène! 28 janvier. »
« Oui. 29 janvier. »

d'influence que, pour deux ou trois fois vingt-quatre heures, le hasard a mise dans mes mains.

— Je crois en vous, et beaucoup, et admettre avec vous une discussion sur un pareil sujet n'en est pas une faible preuve. Mais de là confiance en votre génie et en votre fortune à faire les sacrifices que vous semblez exiger, il y a loin.

— Je serais au désespoir de blesser le moins du monde cette charmante délicatesse de votre sexe,] qui sait ajouter tant de charme à l'éclat de la jeunesse et de la beauté la plus achevée. [Mais Mme de Chevreuse, la duchesse de Longueville, toutes les femmes qui ont laissé un nom dans l'histoire et, ce qui est plus réel, qui ont établi la fortune de leur maison, ont eu quelquefois des entretiens avec leur médecin. Hé bien, moi, je suis le médecin de l'âme, le donneur d'avis à la noble ambition] que cette admirable position a dû placer dans votre cœur. Dans un siècle, au milieu d'une société où tout est sable mouvant, où rien n'a de la constance, où tout s'est écroulé, votre esprit supérieur, votre grande fortune, la bravoure de M. Grandet et vos avantages personnels vous ont créé une position réelle, résistante, indépendante des caprices du pouvoir. Vous n'avez qu'un ennemi à craindre, c'est la mode. Vous êtes sa favorite dans ce moment, mais quel que soit le mérite personnel, la mode se lasse. Si d'ici un an ou dix-huit mois, vous ne présentez rien de neuf à admirer à ce public qui vous rend justice en ce moment et vous place dans une situation si élevée, vous serez en péril, la moindre vétille, une voiture de mauvais goût, une maladie, un rien vous placeront, malgré votre âge si jeune, au rang de mérites historiques.

— Il y a longtemps que je connais cette grande vérité, dit Mme Grandet avec l'accent d'humeur d'une reine à laquelle on rappelle mal à propos une défaite de ses armées ; il y a longtemps que je connais cette grande vérité, la vogue est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente.

— Il y a une vérité secondaire d'une application non moins fréquente, c'est qu'un malade qui se fâche contre son médecin, un plaideur qui se fâche contre son avocat, au lieu de réserver son énergie à combattre ses adversaires, n'est pas à la veille de changer sa position en bien.

[M. Leuwen se leva.

— Ma chère belle, les moments sont précieux. Voulez-vous me traiter comme un de vos adorateurs et chercher

à me faire perdre la tête, je vous dirai que je n'ai plus de tête à perdre, et je vais chercher fortune ailleurs.

— Vous êtes un cruel homme. Hé bien ! parlez.]

Mme Grandet fit bien de ne pas continuer à faire des phrases, M. Leuwen qui était bien plus un homme de plaisir et d'humeur qu'un homme d'affaires et surtout qu'un ambitieux, trouvait déjà ridicule de faire dépendre ses plans des caprices d'une femmelette et cherchait dans sa tête quelque autre arrangement pour mettre Lucien en évidence. « Je ne suis pas fait pour le ministère, je suis trop paresseux, trop accoutumé à m'amuser, se disait-il pendant les phrases de Mme Grandet, comptant trop peu sur le lendemain. Si au lieu d'avoir à déraisonner et battre la campagne devant moi une petite femme de Paris, j'avais le roi, mon impatience serait la même, et elle ne me serait jamais pardonnée. Donc, je dois réunir tous mes efforts sur mon fils. »

— Madame, dit-il comme revenant de bien loin, voulez-vous me parler comme à un vieillard de soixante-cinq ans, pour le moment ambitieux en politique, ou voulez-vous continuer à me faire l'honneur de me traiter comme un beau jeune homme, ébloui de vos charmes comme ils le sont tous?

— Parlez, monsieur, parlez, dit Mme Grandet avec vivacité, car elle était habile à lire dans les yeux la résolution des gens avec qui elle parlait, et elle commençait à avoir peur. M. Leuwen lui paraissait ce qu'il était, c'est-à-dire sérieusement impatienté.

— Il faut que l'un de nous deux ait confiance en la fidélité de l'autre.

— Hé bien, je vous répondrai avec toute la franchise qu'à l'instant même vous présentiez comme un devoir, pourquoi mon lot doit-il être d'*avoir* confiance?

— C'est la force des choses qui le veut ainsi. Ce que je vous demande, ce qui fait votre *enjeu*, si vous daignez me permettre cette façon de parler si vulgaire, mais pourtant si claire (1)...

Et le ton de M. Leuwen perdit beaucoup de sa parfaite urbanité pour se rapprocher de celui d'un acquéreur, homme qui marchande une terre, et qui dénomme son dernier prix.

(1) En marge : « M. L. doit-il prendre la petite rouerie de détail d'employer exprès des mots choquants pour la délicatesse de Mme Gourandet? Je penche pour *oui*. »

— ...ce qui fait votre enjeu, madame, dans cette grande intrigue de haute ambition (1) dépend entièrement et uniquement de vous, tandis que la place assez enviée dont je vous offre l'achat dépend du roi et de l'opinion de quatre ou cinq personnages qui daignent m'accorder beaucoup de confiance et qui d'ailleurs, après un jour ou deux, après un échec de tribune, par exemple, peuvent ne plus vouloir de moi. Dans cette haute combinaison d'État et de haute ambition, celui de nous deux qui peut disposer de ce que vous m'avez permis d'appeler son enjeu, doit le délivrer sous peine de voir l'autre partie contractante avoir plus d'admiration pour sa prudence que pour sa sincérité. »

Celui de nous deux qui n'a pas son enjeu en son pouvoir, et c'est moi qui suis cet homme, doit faire tout ce que l'autre peut humainement demander pour lui donner des gages.

Mme Grandet était rêveuse et visiblement embarrassée, mais plus des mots à employer pour faire la réponse que de la réponse même. M. Leuwen qui ne doutait pas du résultat eut un instant l'idée malicieuse de renvoyer au lendemain, la nuit eût porté conseil, mais la paresse de revenir lui donna le désir de finir sur-le-champ. Il ajouta d'un ton tout à fait familier et en abaissant le son de sa voix d'un demi-ton (avec la voix basse de M. de Talleyrand) :

— Ces occasions, ma chère amie, qui font ou défont la fortune d'une maison, se présentent une fois dans la vie, et elles se présentent d'une façon plus ou moins commode. La montée au temple de la fortune qui se présente à vous est une des moins épineuses que j'aie vues. Mais aurez-vous du caractère? Car enfin la question se réduit de votre part à ce dilemme : *Aurai-je confiance en M. Leuwen que je connais depuis quinze ans?* Pour répondre avec sang-froid et sagesse, dites-vous : Quelle idée avais-je de M. Leuwen et de la confiance qu'il mérite avant qu'il fût question du ministère et de transaction politique entre lui et moi? »

— Confiance entière, dit Mme Grandet avec soulagement, comme heureuse de devoir rendre à M. Leuwen une justice qui tendait à la faire sortir d'un doute bien pénible, confiance entière.

M. Leuwen dit de l'air qu'on a en convenant d'une nécessité :

(1) En marge : « Les grands mots pour les sots. »

— Il faut que sous deux jours au plus tard je présente M. Grandet au maréchal.

— M. Grandet a dîné chez le maréchal il n'y a pas un mois, dit Mme Grandet d'un ton piqué.

(« J'ai fait fausse route avec cette vanité de femme. Je la croyais moins bête. »)

— Certainement, je ne puis avoir la prétention d'apprendre au maréchal à connaître la personne de M. Grandet. Tout ce qui s'occupe à Paris de grandes affaires connaît M. Grandet, ses talents financiers, son luxe, son hôtel; avant tout il est connu par la personne la plus distinguée de Paris à laquelle il a l'honneur de donner son nom. Le Roi lui-même a beaucoup de considération pour lui, son courage est connu, etc., etc. Tout ce que j'ai à dire au maréchal, c'est ce traître mot :

« — Voilà M. Grandet, excellent financier, qui comprend l'argent et ses mouvements, dont Votre Excellence pourrait faire un ministre de l'Intérieur, capable de tenir tête au ministre des Finances. Je soutiendrais M. Grandet de toutes les forces de ma petite voix.

« Voilà ce que j'appelle *présenter*, ajouta M. Leuwen toujours d'un ton assez vif. Si sous trois jours je ne dis pas cela, je devrai dire, sous peine de me manquer à moi-même : — Toute réflexion faite, je me ferai aider par mon fils, si vous voulez bien lui donner le titre de sous-secrétaire d'État, et j'accepte le ministère.

« Croyez-vous qu'après avoir présenté M. Grandet au maréchal, je sois homme à lui dire en secret :

« — N'ayez aucune foi à ce que je viens de vous dire devant Grandet, c'est moi qui veux être ministre.

— Ce n'est pas de votre bonne foi qu'il peut être question et vous appliquez un emplâtre à côté du trou (1).

« Ce que vous me demandez est étrange. Vous êtes un libertin, dit Mme Grandet pour adoucir le ton du discours. Votre opinion bien connue sur tout ce qui fait la dignité de notre sexe ne vous permet pas de bien apprécier toute l'étendue du sacrifice. Que dira Mme Leuwen? Comment lui cacher ce secret?

— De mille façons, par un anachronisme, par exemple :

(1) En marge : « En moins ignoble, mais cependant peu noble. D'un autre côté, les sots, les Villemain diront : *peu féminins.* »

« Mme Grandet est l'amie de mon fils depuis deux ans avant que le ministère menaçât ruine. »

— Je vous avouerai que je suis hors d'état de continuer la discussion. Daignez renvoyer la conclusion de notre entretien à demain.

— A la bonne humeur, mais demain serai-je encore le favori de la fortune? Si vous ne voulez pas de mon idée, il faut que je m'arrange autrement et que, par exemple, je cherche à distraire mon fils qui fait tout mon intérêt en ceci par un grand mariage. Songez que je n'ai pas de temps à perdre. L'absence de réponse demain est un *non* sur lequel je ne puis plus revenir.

Mme Grandet venait d'avoir l'idée de consulter son mari.

CHAPITRE LXXVI (1)

— M. Leuwen est un père passionné. Son principal motif, sa grande inquiétude dans toute cette affaire, c'est le goût que M. Lucien Leuwen montre pour Mlle Raymonde, de l'Opéra.

— Ma foi, tel père, tel fils...

— C'est ce que j'ai pensé, dit Mme Grandet en riant. Il faut vous charger de ce sujet-là, ajouta-t-elle d'un air plus sérieux, ou bien vous n'aurez pas la voix de M. Leuwen.

— C'est une belle voix que vous me promettez là.

— Je sais que vous avez de l'esprit (2) mais tant que cette petite voix se fera écouter, tant que ses sarcasmes seront de mode à la Chambre, on prétend qu'il peut défaire les ministères, et l'on ne se hasardera pas à en composer un sans lui.

— C'est plaisant ! Un banquier à demi hollandais, connu par ses campagnes à l'Opéra, et qui n'a pas voulu être capitaine de la garde nationale, ajouta M. Grandet d'un air tragique, son ambition datant des journées de Juin. De plus, ajouta-t-il d'un air encore plus sombre (il était fort bien reçu par la Reine, de plus connu par d'infâmes plaisanteries sur tout ce que les hommes en société doivent respecter, etc., etc., etc.

(1) Titre dans le manuscrit : « SCÈNE AVEC LE MARI : Mme Gourandet, M. Grandet. »

(2) En marge : « *For me.* — Cela est bien fort. »

M. Grandet était un sot et demi, lourd et assez instruit, qui chaque soir suait sang et eau pendant une heure *pour se tenir au courant de notre littérature*, c'était son mot. Du reste, il n'eût pas su distinguer une page de Voltaire d'une page de M. Viennet. On peut deviner sa haine pour un homme d'esprit qui avait des succès et ne se donnait aucune peine. C'est ce qui l'outrait davantage.

Mme Grandet savait qu'il n'y avait aucun parti à tirer de son mari jusqu'à ce qu'il ait épuisé toutes les phrases bien faites, à ce qu'il pensait, qu'un sujet quelconque pouvait lui fournir. Le malheur, c'est qu'une de ces phrases engendrait l'autre : M. Grandet avait l'habitude de se laisser aller à ce mouvement, il espérait arriver ainsi à avoir de l'esprit, et il eût eu raison si, au lieu de Paris, il eût habité Lyon ou Bourges.

Quand Mme Grandet par son silence fut tombée d'accord avec lui sur tous les démérites de M. Leuwen, et ce riche sujet occupa bien vingt minutes :

— Vous marchez maintenant dans la route de la haute ambition. Vous souvient-il du mot du chancelier Oxenstiern à son fils?

— C'est mon bréviaire que ces bons mots des grands hommes, ils me conviennent tout à fait :

« O mon fils, vous reconnaîtrez avec combien peu de talent on mène les grandes affaires de ce monde. »

— Hé bien, pour un homme comme vous, M. Leuwen est un moyen. Qu'importe son mérite? Si une Chambre composée de demi-sots s'amuse de ses quolibets et prend ses conversations de tribune pour l'éloquence à haute portée d'un véritable homme d'État, que vous importe? Songez que c'est une faible femme, Mme de .... (1) qui, parlant à une autre faible femme, la reine ...... d'Autriche, a fait entrer dans le conseil le fameux cardinal de Richelieu.

« Quel que soit M. Leuwen, il s'agit de flatter sa manie tant que la Chambre aura celle de l'admirer.

« Mais ce que je vous demande à vous qui courez les ruelles politiques et qui voyez ce qui se passe avec un coup d'œil sûr, le crédit de M. Leuwen est-il réel? Car il n'entre pas dans mon système de haute et pure moralité de faire des promesses et ensuite de ne les pas tenir avec religion.

(1) En blanc dans le manuscrit. De même une ligne plus bas.

Elle ajouta avec humeur :

— Cela ne m'irait point du tout.

— Hé bien, oui, répondit M. Grandet avec humeur, M. Leuwen a tout crédit pour le moment. Ses quolibets à la tribune séduisent tout le monde. Déjà pour la zone littéraire, je suis de l'avis de mon ami Viennet, de l'Académie française. Nous sommes en pleine décadence. Le maréchal le porte, car il veut de l'argent avant tout, et M. Leuwen, je ne sais en vérité pourquoi ni comment, est le représentant de la Bourse. Il amuse le vieux maréchal par ses calembredaines de mauvais ton. Il n'est pas difficile d'être aimable quand on se permet de tout dire (1). Le Roi, malgré son goût exquis, souffre cet esprit de M. Leuwen, on dit que c'est lui uniquement qui a démoli ce pauvre de Vaize au Château dans l'esprit du Roi.

— Mais, en vérité, M. de Vaize à la tête des arts, c'était trop plaisant. On lui propose un tableau de Rembrandt à acheter pour le musée, il écrit en marge du rapport : *Me dire ce que M. Rembrandt a exposé au dernier Salon* (2).

— Oui, mais M. de Vaize est poli et Leuwen sacrifiera toujours un ami à un bon mot.

[— Vous sentez-vous le courage de prendre M. Lucien Leuwen,] ce fils silencieux d'un père si bavard, [pour votre secrétaire général?

— Comment? Un sous-lieutenant de lanciers, secrétaire général? Mais c'est un rêve ! Cela ne s'est jamais vu. Où est la gravité?...

— Hélas, nulle part ! Il n'y a plus de gravité dans nos mœurs, c'est déplorable.] M. Leuwen n'a pas été grave en me donnant son *ultimatum*, sa condition *sine qua non*... Songez, monsieur, que si nous faisons une promesse, il faut la tenir.

[— Prendre pour secrétaire général un petit sournois qui s'avise aussi d'avoir des idées ! Il jouera auprès de moi le rôle que M. de N... jouait auprès de M. de Villèle. Je ne me soucie pas d'un *ennemi intime*.

Mme Grandet eut encore à supporter vingt minutes

(1) En marge : « Modèle : M. Kuvier, sur Domque [Stendhal], celui-ci l'entendant. »

(2) En marge : « *For me.* — Ces deux animaux cherchent l'esprit. »

« M. Grandet a une peur du diable des épigrammes, comme Martial [Daru], comme les sots qui s'imposent la corvée de lire et d'être *littéraires*..

d'humeur, de phrases spirituelles et profondes d'un demi-sot qui cherchait à imiter Montesquieu, qui ne comprenait pas un mot à sa position (1) et qui avait l'intelligence bouchée par cent mille livres de rente.] Cette réplique chaleureuse de M. Grandet et toute palpitante d'intérêt comme il l'aurait appelée lui-même, ressemblait comme deux gouttes d'eau à un article de journal (de MM. Salvandy et Viennet), et nous en ferons grâce au lecteur, et le lecteur aura certainement lu quelque chose dans ce genre-là ce matin.

[Enfin, M. Grandet qui comprit un peu qu'il ne pouvait avoir quelque chance de ministère que par M. Leuwen, consentit à laisser la place de secrétaire général à la nomination de celui-ci.]

— Quant au titre de son fils, M. Leuwen en décidera. A cause de la Chambre, il vaudra peut-être mieux qu'il soit simple secrétaire intime comme il est aujourd'hui sous M. de Vaize, mais avec toutes les affaires du secrétaire général.

[— Tout ce tripotage ne me convient guère (2). Dans une administration loyale, chacun doit porter le titre de ses fonctions.]

« Alors vous devriez vous appeler intendant d'une femme de génie qui vous fait ministre, » pensa Mme Grandet.

Il fallut encore perdre quelques minutes.

Mme Grandet savait qu'on ne pouvait prendre ce beau colonel de garde nationale que par pure fatigue physique. En parlant avec sa femme, il *s'exerçait* à avoir de l'esprit à la Chambre des députés. On devine toute la grâce et l'à-propos qu'une telle prétention devait donner à un négociant parfaitement raisonnable et privé de toute espèce d'imagination.

— Il faudra étourdir d'affaires M. Lucien Leuwen, lui faire oublier Mlle Raymonde.

— Noble fonction en vérité.

— C'est la marotte de l'homme qui par un jeu ridicule de la fortune a le pouvoir, mais maintenant, mais je dis tout le pouvoir. Et quoi de respectable comme l'homme qui a le pouvoir?

Dix minutes après, M. Grandet riait de la bonhomie de

(1) En marge : « Comique. Ce sot qui marchande sur ce qui fait l'unique cause de sa nomination. — 13 fer. 35. »

(2) En marge : « Fatuité ridicule. »

M. Leuwen, on reparla de Mlle Raymonde. M. Grandet ayant dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire, il dit enfin :

— Pour faire oublier cette passion ridicule, un peu de coquetterie de votre part ne serait pas déplacée. Vous pourrez lui offrir votre amitié.

Ceci fut dit avec un simple bon sens, c'était le ton *naturel* de M. Grandet. Jusque-là, *il avait eu de l'esprit.* (La conférence était arrivée à son septième quart d'heure.)

— Sans doute, répondit Mme Gourandet avec le ton de la plus grande rondeur et au fond beaucoup de joie.

« Voilà un immense pas de fait, pensa-t-elle, il fallait le constater. » Elle se leva.

— Voilà une idée, dit-elle à son mari, mais elle est pénible pour moi.

— Votre réputation est placée si haut, votre conduite à vingt-six ans et avec tant de beauté a été si pure, a paru à une distance tellement élevée au-dessus de tous les soupçons même de l'envie qui poursuit mes succès, que vous avez toute liberté de vous permettre, dans les limites de l'honnêteté et même de l'honneur, tout ce qui peut être utile à *notre maison.*

« Le voilà qui parle de ma réputation comme il parlerait des bonnes qualités de son cheval. »

— Ce n'est pas d'hier que le nom de Grandet est en possession de l'estime des honnêtes gens. Nous ne sommes pas nés *sous un chou* (1).

« Ah, grand Dieu ! pensa Mme Grandet, il va me parler de son aïeul le capitoul de Toulouse. »

— Sentez bien, monsieur le ministre, toute l'étendue de l'engagement que vous allez souscrire.

« Il ne convient pas à ma considération d'admettre de changement brusque dans ma société. Si une fois M. Lucien est notre ami intime, tel il aura été pendant les deux premiers mois de votre ministère, tel il faudra qu'il soit pendant deux ans, même dans le cas où M. Leuwen perdrait son crédit à la Chambre ou auprès du Roi, même dans le cas peu probable où votre ministère finirait...

— Les ministères durent bien au moins trois ans, la Chambre a encore quatre budgets à voter, répliqua M. Grandet d'un ton piqué.

(1) En marge : « Modèle. Dit *by my father*, vers 1803 ou 4. »

« Ah ! grand Dieu ! se dit Mme Grandet, je viens de m'attirer encore dix minutes de haute politique à la façon du comptoir. »

Elle se trompait, la conversation ne revint qu'au bout de dix-sept minutes à l'engagement à prendre par M. Grandet d'admettre Lucien Leuwen à l'amitié intime de trois ans si l'on se déterminait à l'admettre pour un mois.

— Mais on va dire après trois mois que M. Lucien Leuwen est bien avec moi.

— Mais le public vous le donnera pour amant.

— C'est un malheur dont je souffrirai plus que personne, je m'attendais que vous chercheriez à m'en consoler... Mais enfin, voulez-vous être ministre?

— Je veux être ministre, mais par des voies honorables, comme Colbert.

— Où est le cardinal Mazarin mourant pour vous présenter au roi?

Ce trait d'histoire cité à propos inspira de l'admiration à M. Grandet et lui sembla une raison.

STENDHAL.

La fin des Assignats[1]

Le duc de Gaëte, Gaudin, qui fut commissaire de la Trésorerie nationale pendant la Révolution et ministre des Finances du Consulat et de l'Empire, écrivait, en 1826, dans ses *Mémoires :*

« A l'Assemblée constituante, Dupont de Nemours avait dit que, si le projet de créer du papier-monnaie était adopté, on verrait le prix d'une paire de bottes s'élever successivement de vingt-quatre francs à cinquante écus. On le tourna en ridicule. Il aurait été bien vengé s'il avait vécu encore en l'an IV et vu le prix de sa paire de bottes s'élever à quatre mille francs en assignats. »

Que Dupont de Nemours ait malheureusement été trop bon prophète, qui le pourrait nier? Mais n'est-il pas surprenant que soit certifiée par Gaudin, comme survenue en l'an IV, c'est-à-dire en 1796, la mort d'un homme qui devait occuper des charges importantes sous l'Empire et

(1) Cf. *Mémoires, souvenirs, opinions et récits du duc de Gaëte;* E. et J. de Goncourt, *la Société française pendant le Directoire; le Journal du Bonhomme Richard; l'Ami des lois; le Courrier républicain; le Rédacteur; le Miroir; le Censeur des journaux*, etc. ; Mercier, *Nouveau Paris;* Meyer, *Essais sur Paris en l'an IV de la République;* Seume, *Promenades dans Paris;* etc...

Arch. nationales. A F^{IV} 1472, F^{7} 3840, BB^{3} 84, F^{ie} III, Seine, 17 et 18.

Sciout, *les Banqueroutes du Directoire;* Stourm, *les Finances du Consulat;* M. Marion, *Histoire financière de la France;* Morini Comby, *les Assignats*, etc..

conserver jusqu'en 1817, « la fraîcheur de son imagination et la vivacité piquante de son esprit »?

Pour sauver Dupont, menacé de proscription, Marie-Joseph Chénier, son collègue au Conseil des Anciens, avait réussi à le faire passer pour octogénaire, encore qu'il eût à peine soixante ans. Gaudin avait ajouté foi à ce subterfuge et conclu que l'ancien constituant était trop vieux pour vivre encore. Le duc de Gaëte était un piètre historien. Son éventuelle réussite l'avait rendu si confiant en soi qu'il affirmait ou niait sans contrôle.

Il reste, de ce qu'il a écrit, qu'en l'an IV, en effet, une paire de bottes s'achetait au moins quatre mille francs en assignats. De New-York, où il s'était réfugié, Dupont de Nemours pouvait constater que ses prévisions étaient dépassées. Aussi bien n'était-il pas seul à avoir prédit la catastrophe et résisté à l'entraînement. Les députés de la Constituante ne croyaient pas tous que la crise financière était conjurée avec l'attribution à l'État des biens d'Église. Quelques-uns de ceux-mêmes qui, comme Brissot, Condorcet, Dallarde, avaient voté l'aliénation, s'étaient opposés, d'abord, à la création de billets négociables dont la valeur devait être *assignée* sur les domaines confisqués, ensuite au décret du 15 avril 1790 qui obligea de « recevoir ces billets comme espèces sonnantes dans les caisses publiques et privées ». Et, si Merlin de Thionville exprimait l'opinion de la majorité en affirmant qu' « il suffisait d'imprimer sur un morceau de papier que la nation le garantissait pour en faire la meilleure des monnaies », Lebrun annonçait la « banqueroute finale » et l'abbé Maury appelait les assignats « cette bête féroce qui va nous dévorer ». En cinq ans, la bête s'était développée à un tel point que, pour la France déchirée, la légende de Prométhée devenait une atroce réalité.

Il était si facile de faire de l'argent avec une planche à graver que les assignats ne tardèrent pas à être considérés comme la ressource principale de l'État. « Nous manquons d'argent », avait dit Montesquiou à l'Assemblée désemparée, et voilà que s'offrait à elle, par la mobilisation d'un immense capital foncier, une source intarissable de richesses. A ses yeux éblouis coule un Pactole, jusqu'alors ignoré. Il suffira d'y puiser pour faire face à toutes les dépenses. L'impôt peut rester stérile et le crédit s'affaisser. Le miraculeux papier suffira à tout. « Il n'est plus nécessaire de calculer »;

les recettes deviennent superflues ; les économies, inutiles ; les contributions, sans objet !

En dépit de ces facilités extrêmes de trésorerie qu'elle s'était indûment arrogées, l'Assemblée constituante avait eu la sagesse de limiter les émissions à la valeur du gage qui leur était affecté. Quand elle se sépara, il y avait environ pour un milliard de francs d'assignats en circulation. Ce chiffre fut doublé par la Législative et décuplé par la Convention. Les émissions s'étaient succédé, d'autant plus fréquentes que la valeur du papier s'amoindrissait Les besoins du Trésor augmentaient avec le discrédit de sa monnaie. Forcé par une nécessité chaque jour plus impérieuse, le Directoire fit graver des devises en si grandes quantités, qu'en l'an IV, près de 40 milliards étaient consommés.

La masse était si lourde et d'un volume si encombrant, que les matériaux mêmes faisaient défaut. « La fabrication était moins active que la dépense. On ne suffisait pas à imprimer dans la nuit les billets qui étaient nécessaires aux besoins du lendemain. » La monnaie républicaine « achevait d'aller au diable ». Un assignat de 100 francs, qui se pouvait échanger contre 95 francs en numéraire en 1792, contre 50 francs en 1793, était tombé à 30 centimes en 1796.

Avant la baisse vertigineuse du mark, du rouble et de la couronne autrichienne, un pareil affaissement pouvait sembler artificiel, et l'élévation excessive des prix qui en fut la conséquence paraissait tellement exagérée qu'on avait peine à y ajouter foi. Hélas ! le drame d'il y a cent ans s'est renouvelé avec plus d'acuité. Les désastres qu'il a entraînés ont, pour plusieurs générations, réduit des peuples entiers à la misère. La bête féroce est déchaînée, prête à se jeter sur une nouvelle proie. L'heure est-elle proche de la grande épreuve ou le fléau nous sera-t-il épargné?

En l'an IV, le prix des denrées avait revêtu des proportions invraisemblables ; il fallait payer une livre de pain 50 francs, 150 francs la livre de viande ; on donnait 100 francs pour une course en fiacre La vie sociale était disloquée, les fortunes, renversées. Le débiteur s'était libéré avec quelques centaines de francs des deux ou trois mille louis qu'il avait empruntés avant la tourmente ; le mari avait abandonné sa femme en la remboursant, en assignats dépréciés à 95 pour 100, de ses apports dotaux ; les engagements de toutes sortes, contrats, accords, compromis,

baux, pactes, marchés, étaient à peu près réduits à néant? Il avait fallu, à la fin de l'an III, établir une échelle de proportion pour les paiements, un code de transaction, comme on disait ; mais ce code, qui, aussi bien, n'était jamais de niveau, s'appliquait seulement à l'acquittement des dettes. Les loyers, les fermages, les achats à terme, étaient exceptés, ainsi que les obligations de l'État envers les citoyens et des citoyens envers l'État. Les arrérages de rentes, les traitements des fonctionnaires, étaient bien servis en assignats avilis, mais c'était avec la même monnaie gangrenée que se réglaient les impôts

Il en était résulté un effrayant déficit. « La pénurie du Trésor était incalculable ». Cinq ans de Révolution avaient jeté dans la désolation et le désordre la nation la plus florissante et la plus ordonnée du monde. Notre malheureux pays avait l'aspect d'une vigne après vendange, on le comparait à un « mûrier défeuillé ». Il n'y avait plus de voirie, plus de police, plus d'administration. « Les routes étaient défoncées. les champs incultes, les foyers, détruits et abandonnés ». Les étrangers, qui acouraient vers cette terre en friche pour profiter de notre détresse, étaient « avertis par des cahots qu'ils avaient passé la frontière et roulaient sur les routes de France », qu'on n'entretenait plus depuis qu'avaient été abolies les corvées des chemins.

Paris s'était agrandi. En 1789, il avait à peine 600 000 habitants. Il en comptait près de 800 000 en l'an IV. Dans les périodes d'indigence et de trouble, les campagnes se dépeuplent au profit des villes. La pauvreté se cache mieux dans les grands centres et le brigandage y trouve plus d'éléments à ses exploits. La capitale, pourtant, offrait l'aspect le plus lamentable. C'est une « écurie d'Augias », écrit une voyageuse allemande, Helmina von Chézy. Les rues sont sales, mal balayées. Les églises sont fermées, démolies, ou servent d'entrepôts. On n'entretient plus les monuments publics qui, comme nombre de maisons saccagées, tombent en ruine. Et, dans cette ville enlaidie, populeuse, parmi les traces multiples de dégradations, on voit errer, dit un rapport de police, « un grand nombre de malheureux sans souliers, sans vêtements, ramassant dans les tas d'ordures des saloperies pour satisfaire la faim qu'ils éprouvent » ! La faim ! Elle est assise à tous les foyers, gronde à toutes les portes ; elle est la grande souffrance de tout un peuple qui

gémit et cherche du pain. Un matin, c'est une mère et ses trois enfants qu'un inspecteur trouve morts dans un grenier de la rue Mouffetard ; un soir, c'est un mourant qui tombe sur la chaussée et avoue à ceux qui le relèvent qu'il n'a rien mangé depuis huit jours. Se nourrir est le grand problème ; subsister, l'unique souci. Que d'affamés, de transis en ce stérile et rigoureux hiver de l'an IV ! Il en est qui attendent des journées entières devant la porte des mairies pour obtenir un secours ; ceux-ci tendent la main, ceux-là se font voleurs ; il y en a qui jeûnent, d'autres « se tirent un coup de revolver ou se jettent de leur balcon ».

Il avait fallu établir des cartes de pain et de viande, diviser la population en « indigents, malaisés et valides ». Les premiers étaient, quand on pouvait, secourus gratuitement, les seconds payaient seulement une partie de la taxe, mais, à tous, les vivres étaient mesurés avec parcimonie : un ou deux quarterons de pain par jour et par personne, une livre de viande par semaine.

C'est que les denrées n'arrivaient plus en quantité suffisante dans les villes qui ne les pouvaient payer. « Le paysan seul est content ; il a acheté les prés, les champs, les vignes attenant aux biens d'émigrés », mais le produit des récoltes qu'il a fait venir et qui sont bien à lui, c'est en or sonnant, non en assignats, qu'il le veut vendre. « Du papier, nous en prendrions si les chevaux voulaient en manger », dit-on à la campagne où l'on n'eût pas trouvé « un verre d'eau pour un billet de mille livres ». En province, l'assignat n'a déjà plus cours. Si, à Paris, il est encore utilisable, c'est qu'on en fait commerce. On se console de la disette en spéculant.

La Bourse a été fermée puis rouverte, non plus au Perron, mais dans la ci-devant chapelle des Petits-Pères. C'est là qu'opèrent les banquiers. Le marché est si resserré par la rareté du numéraire métallique que les séances durent à peine une heure et que les transactions sont devenues le monopole de quelques « sérénissimes vampires ». C'est eux qui règlent les cours officiels et ils feraient la loi si, dans tous les coins de Paris, ne se tenait bureau d'argent. Partout s'échange de l'or pour du papier ou du papier pour de l'or. Au Petit Caveau, rue de Valois, chez Pérat, rue des Fossés-Montmartre, nuit et jour les enchères sont ouvertes. Tous les cafés, les restaurants, les théâtres ont un comptoir clandestin. Chaque rue a ses guichets, chaque carrefour, ses offi-

cines, chaque quartier, ses changeurs. On joue sous les galeries du Palais-Royal, au parterre des Italiens, dans les jardins de Mousseaux et des Champs-Élysées. Le cours du louis varie de jour en jour, d'heure en heure. Le 8 ventôse an IV, il s'achète 7 700 francs en assignats. Il ne vaut plus que 5 500 francs le 28 ventôse et monte à 8 500 le 26 pluviôse. Dans les rues, on crie et débite l'assignat, comme des légumes ou des journaux : « A neuf sous, à huit sous, à cinq sous l'assignat de cent livres ! » Et la clientèle d'affluer ; ménagère qui troque, contre quelques pièces de bronze, une rame de papier, soldat qui réalise la partie de sa paye qu'il a reçue en numéraire, passants qui veulent tenter la chance et qui jouent leur va-tout.

Dans cet entraînement universel, qui ne spécule meurt de faim. Et il n'y a pas que l'argent qui s'échange. On trafique de tout ; on tripote et brocante. Chaque objet est mis à l'encan, à l'étal. Il se vend et s'achète, se rachète et revend des maisons et des terres, de l'huile, des œufs, que sais-je ? Les éléments du commerce diminuent, mais le nombre des commerçants augmente. Ils *revirent* les marchandises d'un magasin à l'autre, se les passent de mains en mains.

Des fortunes s'édifient le matin et croulent dans la soirée. Les profits de la veille sont consumés le lendemain. Un vent de prodigalité souffle sur ce peuple qui s'est voué au jeu. La richesse se dissipe aussi vite qu'elle a été acquise. « Dépensons nos chiffons », est-il dit à la ronde, et, à peine gagnés, les assignats s'utilisent, de peur que leur valeur ne s'affaisse trop tôt. « Le plaisir est à l'ordre du jour. Chacun ne songe qu'à jouir, à boire et à manger. » Les boutiques de marchands de vins sont, plus que jamais, nombreuses et fréquentées ; les cafés, « si pleins qu'on n'y peut entrer ». Il s'absorbe de lourds pichets ; il se consomme du kirschwasser et du marasquin. Partout, « on boit jusqu'à l'ivresse et même au delà » ; on fait ripaille et l'on danse.

La danse est la passion du jour. « La France, encore sanglante et ruinée, tourne et pirouette et se trémousse en une farandole immense et folle. » Pauvres et riches sont entraînés dans le vertige. Il y a bal à la Courtille et à Belleville, bal à l'hôtel Biron et au Pavillon de Hanovre. Mais la société s'est bien modifiée. La Constituante, en voulant tout changer, tout détruire et tout refaire à neuf, a créé l'anarchie. Les maîtres sont devenus valets, les anciens domestiques ont des

serviteurs. Le marquis de Montalembert a vendu ses meubles pour vivre, d'anciens magistrats crient leur misère, les rentiers de l'État implorent la charité.

Tout ce qui avait rang, fortune, situation dans le pays disloqué est « réduit à la petite écuelle ». Tout ce qui fait profession de vertu et d'honneur, qui a encore une conscience et des scrupules, est certain de ne pas réussir. De nouvelles couches occupent les avenues du pouvoir et disposent de la richesse. Avec les membres des assemblées révolutionnaires qui ont acheté les plus beaux domaines de la France mutilée, ce sont banquiers engagés dans de louches opérations financières, marchands de biens, traitants, commissaires aux guerres, agioteurs sur les vivres. Infatués de leur fortune vite gagnée, ces nouveaux riches — de mauvais riches — ont une soif de jouissance qui ne connaît aucun frein. Toutes les formes délicates qui caractérisaient le monde de l'ancien régime n'existent plus. Elles ont fait place au matérialisme le plus grossier. « Le cœur des Parisiens opulents s'est métamorphosé en gésier », écrira Grimod de la Reynière, et il est d'autres transformations qu'on ne peut dire, des dépravations semblables à celles des Grecs après la guerre du Péloponèse. La famille se dissout, le foyer est en pièces. Les enfants ne respectent plus leur père, les femmes sont uniquement occupées de leurs plaisirs. Avec la royauté, l'urbanité a disparu. « Il y a encore des réunions, constate Kotzebue, mais elles manquent de savoir-vivre. » La sottise et la grossièreté ont remplacé la délicatesse de l'esprit et des sentiments. Et, tandis que le peuple oublie sa détresse en dansant dans les bals publics au son de la cornemuse et du basson, ou se laisse distraire, comme un enfant, par le symbolique appareil des multiples fêtes civiques, les femmes, les filles et les sœurs des fournisseurs de la République étalent leurs mousselines, leurs bracelets, leurs chaînes, leurs colliers au bal d'Aligre, sont « nymphes, sultanes, sauvages » aux bals de l'hôtel Richelieu et de l'hôtel de Longueville. De vaporeuses étoffes voilent à peine leur nudité. Elles ont les joues peintes, les pieds chaussés de cothurnes, les cheveux coupés à la Caracalla :

Grâce à la mode
On n'a plus de cheveux,
Ah! que c'est commode.

. . . .
Une chemise suffit
. . . .
On n'a plus de corset.
. . . .
On n'a rien de caché,
Ah! que c'est commode!

Avec ces Diane, ces Vénus, en robes transparentes, dansent d'affreuses caricatures, étranglées par d'énormes cravates, engoncées dans des culottes trop larges. Ce sont les élégants du Directoire. Aussi vulgaires que laids, ils se rient des bienséances :

La liberté, voilà leur devise.
Pourquoi porteraient-ils des gants,
Les dames sont bien en chemise!

Et ces muscadins, ces merveilleuses, qui parlent un même langage ridicule, s'ignoraient hier, ne se connaîtront plus demain. Chacun vient d'on ne sait où et fait on ne sait quoi. Le plaisir compte seul. On se rapproche aux lumières des bals, aux tables de Méot, dans les salons de jeu, partout où le luxe est maître, où, sans compter, se dépense l'argent.

Devant ce déchaînement effréné, la masse innombrable de ceux qui souffrent, meurent de faim et claquent des dents, murmure et s'indigne. D'en bas, monte une plainte sourde, prête à tourner en rébellion. Au seuil des boulangeries, au carreau des pommes de terre, il y a, presque chaque jour, des bagarres. La police impuissante cache les agressions et les pillages, étouffe les cris de révolte — « C'est depuis qu'on s'appelle citoyen qu'on pâtit ! » — calme les femmes qui réclament du pain en foulant aux pieds les cocardes qu'on les veut obliger à porter.

Un arrêté du 18 nivôse (8 janvier 1796) avait prescrit aux entrepreneurs de spectacles « de faire jouer, à chaque représentation, par leur orchestre, les airs chéris de la République », et, chaque soir, dans un ou plusieurs théâtres, la *Marseillaise*, le *Ça ira* ou le *Chant du départ* étaient sifflés. Pendant l'hiver de l'an IV, sur la neige dont on ne débarrassait pas les rues, il fallait effacer les inscriptions séditieuses qui se renouvelaient tous les jours et, en germinal, un vitrier était arrêté qui s'attirait des pratiques en criant :

« Riez, bêtes, riez, vous voilà bien f... avec le papier que la nation vous donne ! »

Du papier, il y en avait tant et il était si commode d'en faire, qu'il était bien facile de le donner. Le plus malaisé était de payer les matières premières et la main-d'œuvre. L'assignat revenait plus cher à fabriquer qu'il ne valait. Les employés ne gagnaient pas leur temps à compter les coupures. Les frais d'expédition coûtaient plus que ne s'échangeaient les billets transportés. Il fallait prendre un parti. L'époque était aux symboles. Depuis qu'à la fête de l'Etre suprême, Robespierre avait mis le feu au groupe de l'athéisme, le peuple s'était accoutumé à voir brûler ce qu'il avait adoré. Un mausolée fut construit sur la place ci-devant Vendôme et, le 30 pluviôse an IV, après avoir été promenée, avec tous ses accessoires, devant un public considérable, la planche aux assignats fut, en grande pompe, livrée aux flammes.

Devant le bûcher, Ramel prononça une éloquente oraison et une épitaphe fut composée par Nogaret :

C'en est donc fait,
Je gis enfin

. . . .

Je sus enrichir avec rien.
Ma vie a fait beaucoup de bien,
Mais ma mort en fait davantage.

Hélas ! cette mort n'était qu'apparente. Ainsi que le phénix légendaire, la planche renaquit de ses cendres, ou, plutôt, comme, seule, elle n'eût pas suffi à graver tout le papier qui avait été créé, d'autres planches continuèrent de fonctionner en secret, qui permirent de fabriquer encore pour cinq ou six cents millions, peut-être pour un milliard d'assignats. Le gouvernement pensait remédier ainsi aux besoins les plus urgents du Trésor. Il n'en fut rien et le papier était si peu utilisable que les dépenses d'impression durent être abandonnées.

Mais si l'on ne fabriquait plus d'assignats, il en existait toujours pour près de 50 milliards qu'il était dans les plans du Directoire et des Conseils de retirer de la circulation. A cet effet, un emprunt forcé avait été établi, tout semblable à ceux qui avaient échoué déjà, sauf qu'il devait être acquitté soit en grains, soit en assignats à 1 pour 100 de leur valeur nominale. Quand le projet fut mis à exécution, les grandes

espérances qu'il avait suscitées ne tardèrent pas d'être ébranlées. Cet impôt arbitraire ne rentrait pas ou rentrait mal. En vain, la manière forte fut-elle essayée et le nom des « réclamants », affiché aux portes des mairies. Rien n'y fit. Les contribuables étaient habitués à ne pas payer Les concessions qui leur furent octroyées par la suite ne réussirent pas mieux que les menaces. En plusieurs mois, à peine si 8 milliards de papiers parvinrent au Trésor, ce qui ne représentait que 24 millions de numéraire.

Or il fallait subvenir aux besoins des armées, aux frais multiples de l'administration, acheter des denrées, acquitter les dépenses ordinaires du gouvernement. Comment trouver des ressources, maintenant qu'il n'était plus possible d'en créer? L'État avait encore une immense propriété foncière. Pourquoi n'essaierait-on pas, comme au début de la Révolution, de la mobiliser? L'idée n'était pas neuve, mais la réussite, assurée par expérience. Les Conseils décidèrent d'émettre des billets « échangeables contre des parcelles de biens nationaux dont la valeur était établie d'avance ». Ce furent les mandats territoriaux. Ils ne devaient d'abord être que la représentation négociable d'une hypothèque. Mais on en usa, tout de suite, exactement comme en 1789. Ces mandats n'étaient pas encore sortis des presses qu'ils servaient de monnaie, non sans que le Directoire ait eu à résoudre une question qui ne s'était pas posée à la Constituante. Deux sortes de papier allaient circuler ; il était nécessaire de déterminer la valeur de l'un par rapport à l'autre. Quelqu'un proposa le taux de 1 pour 100 ; c'était déclarer qu'une promesse de mandat de un franc serait échangée contre cent francs en assignats. Ainsi la valeur réelle d'un assignat de cent francs, qui était alors de vingt-cinq centimes, eût-elle été déjà arbitrairement quadruplée. Mais, pour des raisons qu'il est facile de discerner, on trouva que ce n'était pas suffisant et il fut admis que les assignats seraient échangés à raison de trente capitaux pour un en mandats territoriaux. Il était à prévoir que, malgré la garantie effective qui lui était affectée, un mandat de cent francs qui se pourrait acheter avec trois mille francs en assignats à vingt-cinq centimes, ne vaudrait bientôt plus que sept francs cinquante. C'est, à peu près, ce qui arriva. Dès son apparition, en germinal, le nouveau papier se négociait à 84 pour 100 au-dessous de la valeur pour laquelle il avait

été émis. Un mois après, le change tombait à 90 et 95 pour 100, de sorte que le mandat de cent francs ne valut plus guère que cinq francs. Il est vrai que tout le monde semblait s'être honteusement ligué pour avilir le nouveau papier révolutionnaire, le gouvernement qui s'en servait pour payer ses soldats, ses fournisseurs et ses fonctionnaires, aussi bien que les spéculateurs qui ayant, sans nul doute, partie liée avec les Conseils, pouvaient acquérir à vil prix les domaines nationaux.

En quelques semaines, le trésor foncier de la Révolution fut gaspillé. Le Directoire se laissa arracher les propriétés que la Convention avait jalousement gardées. D'après la loi, les biens nationaux qui restaient à vendre étaient « délivrés, non aux enchères, mais sur un simple procès-verbal à quiconque représentait en mandats territoriaux vingt-deux fois la valeur du revenu de ces biens en 1791 ». Ainsi, une terre qui rapportait 10 000 francs en or et valait, en vérité, 400 000 ou 500 000 francs, se pouvait acheter avec seulement 220 000 francs, et ces 220 000 francs étaient comptés en mandats territoriaux perdant de 90 à 95 pour 100, de sorte que l'acquéreur n'avait, en réalité, que 20 000 francs à débourser.

Il se fit des fortunes considérables. Tous ceux qui approchaient du gouvernement furent pourvus. Les denrées décuplèrent et, comme il y avait trois prix pour chaque chose, l'agiotage prit une extension si désordonnée que les marchands finirent par ne plus accepter que du numéraire. Les échanges ne se stipulaient plus qu'en or. Aussi, le 5 thermidor an IV (13 juillet 1796), la liberté des transactions fut votée. Désormais, chacun était libre de déterminer la monnaie avec laquelle il voulait être payé. Puis, le cours réel des mandats fut officiellement reconnu. En dépit de leur origine et malgré les promesses, ils ne furent plus échangeables pour des biens nationaux qu'à leur valeur du jour. Le papier-monnaie peu à peu disparaissait. Il ne servait plus, en fait, qu'à se procurer du numéraire. Le 16 pluviôse (4 février 1797), les mandats ne furent plus admis par l'État, qui en avait usé, jusque-là, qu'en paiement des contributions arriérées et au taux réduit de un pour 100. Il avait été en même temps stipulé que les assignats qui n'avaient pas encore été échangés pour des mandats seraient annulés.

C'était fait. La fiction monétaire n'existait plus. 45 ou 50 milliards d'assignats s'étaient fondus en 2 millions

400 000 francs de mandats territoriaux qui avaient été réduits à leur tour à 24 millions de valeurs mortes, puisqu'elles ne pouvaient plus servir qu'à acquitter les impôts en retard.

Le passage de la circulation fiduciaire à la circulation métallique fut, pour les particuliers, plus aisée qu'on ne pourrait penser Il y eut un immense soulagement et, l'unité des prix facilitant la clarté des transactions, le commerce prospéra. C'est que le papier révolutionnaire n'eut jamais qu'une valeur d'échange. Il fut surtout une monnaie d'État. Personne ne faisait collection d'assignats, ne gardait dans ses coffres des billets encombrants et qui se dépréciaient. Ils circulaient, servaient aux paiements, mais ne s'amassaient pas. Aussi bien, cent mille francs transformés en assignats en 1789 et conservés sous cette forme auraient été, comme une peau de chagrin, réduits à trente-trois francs en l'an V. Nul n'avait été assez fou pour tenter l'aventure. Chacun avait gardé ce qu'il possédait en espèces sonnantes ou en biens au soleil et, comme il n'y avait presque pas de valeurs mobilières, les économies, si elles étaient encore possibles à quelques-uns, c'est en monnaie saine qu'elles se faisaient, non en papier discrédité et qui pouvait être frappé d'annulation par décret. Ainsi, encore qu'elles fussent cachées et disséminées, les pièces d'or et d'argent existaient en réserve et, sans sortir de l'ombre, elles avaient joué leur rôle d'étalon métallique et conservé leur pouvoir.

C'est pour ces diverses raisons que, si, avec la carence de l'État, le dépérissement de la monnaie fictive avait déchaîné les pires désordres et amené le plus grand bouleversement social qui se fût jamais vu, l'éclipse de cette monnaie passa à peu près inaperçue et ne provoqua pas, dans le public, la crise que l'on pouvait redouter.

Il n'en fut pas de même pour le Trésor. Depuis six ans, le gouvernement n'avait subsisté qu'avec son papier. Quand ce levier commode eut cessé d'exister, le Directoire fut précipité dans un état continuel de gêne qui le condamnait à l'inaction. « Le 20 brumaire an V, écrit Gaudin, les bureaux du Ministère n'avaient pas touché leurs appointements depuis dix mois. L'arriéré était le même pour la solde. On ne pouvait payer qu'avec les recettes opérées dans la matinée même du jour où les paiements devaient se faire. »

Il n'y avait plus d'assignats, les biens nationaux étaient dilapidés, les impôts ne rentraient pas. On ne sait ce qui

serait advenu si nos victoires n'avaient procuré des subsides au Trésor, si n'étaient arrivés, en germinal an V, 51 millions de numéraire de l'armée d'Italie, 10 millions de l'armée de Sambre-et-Meuse, 2 millions de l'armée du Rhin.

Malheureusement, si indispensables qu'ils eussent été, ces apports ne pouvaient suffire. En vain, le Directoire avait levé des taxes indirectes sur le tabac, les cheminées, les chevaux, les domestiques, établi la contribution personnelle et la contribution mobilière, imposé les portes et fenêtres, allégé les charges du Trésor, par la faillite des deux tiers, jusqu'au jour où il tomba sous le mépris, il demeura dans le dénûment et ne cessa de crier misère.

Quand, le 18 brumaire an VIII, Bonaparte se fut emparé du pouvoir, « il ne restait plus vestige de finances », les caisses publiques étaient vides. Malgré la création de commissaires auprès des municipalités, les contributions foncières de l'an VI et de l'an VII n'étaient pas encore levées. Le Premier Consul essaya aussitôt de « remettre tout en place », en « se rapprochant du régime qui avait existé sous l'antique gouvernement de la France ». Avec le rétablissement de l'ordre et le retour à des idées plus saines, les difficultés que l'on croyait insurmontables s'aplanirent. En l'an IX, déjà, le recouvrement des impôts pour l'exercice précédent avait commencé ; on pouvait régler mois par mois le service des paiements ; chaque jour, peu à peu, la situation s'améliorait. Mais qu'elle était loin encore, ainsi que l'a justement écrit M. Marion, l'ère de la prospérité publique ! C'est, en effet, seulement après 1815, pendant la Restauration, que furent, d'une manière qui semblait définitive, reconstituées les finances françaises.

RAOUL ARNAUD.

Poèmes

Cévennes.

I

Collines de septembre, opulentes terrasses,
Vous accueillez le voyageur
Qui vient de la montagne, et, las du sombre espace,
N'attendait plus votre douceur.

Châtaigniers, vigne en feu, prairie où le silence
Des peupliers parle à mon cœur,
Au moins pour un instant offrez-moi l'apparence
Du proche et facile bonheur.

Que d'autres cieux demain s'ouvrent à mon voyage!
J'irai content, si j'ai cru voir,
Vivante et suspendue aux frissons du feuillage,
L'ombre elle-même de l'espoir,

Si, dans la pomme tendre où je me désaltère,
Après la poudre des chemins,
Ma bouche a retrouvé la saveur de la terre
Et le goût du soir aux jardins.

II

O jour de mai trop beau, la plainte des grillons
Me dit que vos parfums, vos fleurs et vos rayons
Ne rendent pas notre âme heureuse,
Qu'un mensonge est caché dans l'herbe nuageuse.

Genêts en fleurs, genêts sous l'azur éclatants,
Cette lourde senteur des cimes du printemps,
Dans la lumière tiède,
Je la reconnais bien, qui me grise et m'obsède.

Aux pointes des rochers, au creux du ravin noir,
Partout je la retrouve... Ah! que le vent du soir
Vers l'horizon l'emporte
Comme un vieux rêve, et comme une espérance morte.

Chanson du chèvrefeuille.

Quand, au fond des jardins où Juin pensif repose,
La main du jeune Amour te cueille,
Ton parfum m'est plus doux que celui de la rose,
O tendre fleur du chèvrefeuille,

Qui mélanges au lierre noir de la tonnelle
Ta délicate chevelure,
Et verses, dans le soir où la lune nouvelle
Surgit des touffes de verdure,

Ton baume insidieux dont la vertu déchire
Le cœur gonflé de trop d'ivresses
Et ranime, à travers la nuit que je respire,
L'appel d'invisibles caresses.

De quel ancien désir, de quelle peine obscure
As-tu composé dans ton urne
Ce miel suave et frais qui rouvre une blessure
Au flanc de l'heure taciturne?

Sous les astres en fleurs, chaque rose s'effeuille,
Les lourds pavots penchent la tête.
Sous ton arche odorante, avance, ô chèvrefeuille,
La Vénus, toujours inquiète.

Sous la colline noire.

I

Un peuple d'oliviers, amère et sombre pente,
Anime tes gradins.
Ce printemps a le goût de ta tristesse ardente.
Dans quel azur profond m'élèvent tes jardins!

Que ton aridité, montagne hospitalière,
Enivre nos douleurs,
Quand, sur tes flancs pierreux qu'assiège la lumière,
S'accrochent aux cyprès les cerisiers en fleurs.

Mais de quels biens combler cet enfant qui t'apporte
Un cœur simple et meurtri,
Dont l'angoisse, en tombant, renaît toujours plus forte
Et vers ta solitude étouffe un dernier cri?

Montagne maternelle, ô ma seule richesse,
Communique à mon sang
La fièvre qui dévore, aux jours de sécheresse,
Pins, ronces et rochers, ton désert bruissant.

Ravive, des parfums dont l'abeille compose
Le plus pur de son miel,
Ce souverain désir lassé de toute chose,
Que tourmentent encor les vents errants du ciel.

II

Au sein des touffes de verdure
La rose m'éblouit... J'écoute un chant subtil :
Tant de morts bien-aimés, derrière les clôtures,
Respirent avec moi la jeunesse d'Avril.
O vous tous réunis dans le jardin plus triste,
En vain le Printemps passe auprès
De la terre brûlante où, cependant, persiste
L'ombre de la montagne et du vaste cyprès.
Mais vous vivez dans la lumière
Du jour qui vous emprunte une étrange douceur.
Sous l'aiguille des pins, sous la blanche poussière,
A coups profonds et sourds m'appelle votre cœur.
Quelques vergers fleuris nous séparent à peine :
C'est un chemin bien court, dans le matin si beau,
Qui, sans abandonner la montagne, m'entraîne
De la maison natale aux arbres du tombeau.

III

Manibus ac Penatibus.

Aurai-je assez connu le prix de l'heure brève?
Tous les baumes du jour flambent sur le rocher.
Les chênes verts plaintifs, au vent qui les soulève,
Ne sont qu'un héroïque et suprême bûcher.
Dans un chant de victoire éclate la souffrance.
Je vous appellerai ma force et ma raison.

Vous qui dormez en Dieu, soyez mon espérance;
Aux colonnes des pins veillant sur la maison,
Pères, en votre honneur j'attache une guirlande
D'éclatants grenadiers, d'iris et de jasmins.
Que vos yeux remplis d'ombre accueillent cette offrande,
Et protègent ma course, et m'ouvrent leurs chemins!
D'un long rayon voilé votre ardeur illumine
Ce premier jour d'avril dont le sort est jaloux.
Comblez de tous vos biens la minute divine
Où le Printemps me rend votre substance... Et vous,
J'accepte de subir pour votre sainte image,
Terrasses dans l'azur, mystérieux vergers,
La contrainte d'un cœur que le Passé ravage,
Et le poids du destin sous les cieux étrangers.
Mais que, sur mon départ, votre faîte balance,
Comme un signe vivant, ces deux cyprès jumeaux
Que l'horizon trop dur aiguise en fer de lance
Et dont le vent du Nord habite les rameaux!
S'il n'est d'autre douceur pour l'enfant qui s'exile
Que la sombre mémoire et l'éternel souci,
Au bout du seul chemin qui revient de la ville,
Le berceau, le tombeau se rejoignent ici.

La forêt.

Quand tes yeux dévorés par la blancheur des routes,
De l'ombre, en plein midi, cherchent la volupté,
Traverse les ravins, pénètre sous les voûtes
Où mon antique orgueil triomphe de l'été.
La fraîcheur des sapins, de l'ombre et des fontaines
S'entr'ouvre, plus profonde, à l'heure où, sur les plaines,
Convergent les rayons du solstice irrité.

Mais qu'une flèche d'or plus vive s'aventure
Sous les rameaux croisés du plafond de verdure :

Elle hésite, et, soudain, comme un oiseau meurtri,
De branche en branche tombe, inerte, sur les mousses.
L'airelle, dans mon sein, plonge ses jeunes pousses,
Et, sans voir le soleil, la framboise mûrit.
Tout un peuple de houx, de ronce et de fougères
Développe et répand, sous mes bras tutélaires,
Un cortège d'amours sans fin recommencés.
Au soc du laboureur la montagne est rebelle,
Et, moi seule, je sors des flancs durs de Cybèle
Que les hommes jaloux n'ont pas ensemencés.
Écoute, dans la nuit des clairières sauvages,
La sève crépitante inonde les feuillages.
Un rouge écureuil grimpe, et danse, et disparaît,
L'oiseau craint de chanter au fond de sa retraite,
Le vent lui-même étouffe une plainte secrète.
Sens-tu battre sur toi le cœur de la forêt?

Si tu souffres encore et si ta chair est lasse,
L'oubli descend vers toi de mes tremblants rameaux.
Abandonne ta fièvre aux souffles de l'espace,
Enfant que mon baiser sur ton visage efface
La marque des soucis, des pleurs et des travaux.

Brise tes souvenirs comme une étroite écorce,
Loin de toi les regrets d'un esclavage impur,
A la terre des dieux tu puiseras la force
Des sapins dont la cime éclate dans l'azur.

Le voyageur.

Hélas! Que ne puis-je répondre
A tes feuillages inclinés,
Et, dans ta fraîcheur, me confondre
A Celle dont nous sommes nés!

Forêt, l'ombre vaste et luisante
Où tout le jour, règne le soir,
Cette âme autour de moi présente
Des nymphes que l'on ne peut voir,

Et, de cent ruisseaux qui bondissent
Le rire et la claire vapeur,
Je sens bien qu'ils ne réussissent
A vaincre l'Eté dans mon cœur.

Ta solitude en vain m'appelle :
N'espère pas me retenir,
Si tu ne caches la rebelle
Qui provoque et fuit mon désir ;

Si, dans un frisson de verdure,
Dans le miroitement des eaux,
Je n'entrevois sa chevelure
Plus sombre encor que tes rameaux.

Fille d'un homme, ou bien déesse
Qui meurt quand je crois la saisir,
Depuis que sa beauté me blesse,
J'ai perdu le goût du plaisir.

Elle est mystérieuse et douce,
Ses regards ne sont inconnus.
Entends-tu parfois sur la mousse
Le battement de ses pieds nus?

En plein midi, vient-elle boire
Aux sources qui, secrètement,
Des joncs flétris, de l'herbe noire,
Coulent dans un bassin dormant?

Si quelque arbre la dissimule
Pour l'étreindre avec plus d'ardeur,
Je saurai, jusqu'au crépuscule,
Interroger ta profondeur.

Mais peut-être enfin m'attend-elle,
Vierge nocturne, sur le pré
Où, du fayard chenu, ruisselle
L'obscurité d'un bois sacré.

Quand vers le ciel du soir respire
L'impatience des torrents,
Sur l'eau je la verrai sourire,
Docile à mes rêves errants.

Mais si, de clairière en clairière,
Mon cœur craintif ne trouve rien,
Ni même l'ombre, la poussière
D'un beau mensonge aérien,

Jusqu'au terme du labyrinthe,
Portant l'inexorable espoir,
Je fuis, j'échappe à la contrainte
De ton silence vide et noir.

D'autres ravins, ô délivrance!
Ouvrent plus loin que l'horizon,
A ma folie, à ma souffrance,
Leur toujours changeante prison.

J'irai, dans l'été sans feuillage,
Au pays sans calme et sans eau,
Partout où le même visage
Recule au fond d'un ciel nouveau.

LOUIS PIZE.

La Démocratie
contre
la restauration financière

Il est impossible, pour un Français engagé dans les affaires, de ne pas se demander si la France retrouvera l'équilibre financier sans suspension de paiements ni inflations nouvelles. On trouvera ici quelques traits d'un examen de la question entrepris pour nos propres besoins et, par suite, avec le seul désir d'être exact.

Certaines considérations toucheront nécessairement à la politique intérieure, mais elles n'auront d'autre but que de montrer des liaisons de faits. Un philosophe socialiste (1) a dit récemment que le socialisme est une morale et non une théorie économique. M. Herriot, chef du parti qui est en fait maître de la France depuis de longues années, a parlé de « l'égalité dans la misère » comme d'un état économique préférable à certains autres. Les communistes admirent et envient le régime russe, qui n'est certes pas un modèle de prospérité financière. On peut donc parfaitement sacrifier celle-ci à d'autres buts considérés comme plus importants. C'est là une question de métaphysique sociale. Si des hommes politiques préfèrent la misère générale à l'exis-

(1) M. E. Goblot, professeur à l'Université de Lyon, correspondant de l'Institut.

tence d'une aristocratie financière au sein d'une prospérité générale, comme aux États-Unis, au nom de quoi peut-on leur recommander l'opinion contraire?

Mais ce qu'on peut essayer d'établir, ce sont des conditions nécessaires, sinon suffisantes, d'un résultat bien défini. Il est enfantin de vouloir concilier des faits inconciliables. Une situation étant donnée, on ne peut la transformer en une autre, définie d'avance, que par certains moyens. C'est là une vérité aussi certaine en sociologie qu'en physique. Si l'esprit scientifique était plus répandu, personne ne la méconnaîtrait et bien des discussions seraient évitées. Il est donc absurde de vouloir rétablir l'équilibre financier en France, *étant donné l'état politique et économique actuel de l'univers*, autrement que par certains moyens à rechercher par l'étude des faits.

Ces moyens étant déterminés, nous aurons à nous demander si l'on peut espérer qu'ils seront mis en œuvre.

* * *

Il y a interdépendance étroite entre les phénomènes économiques qui affectent plus particulièrement telle nation et ceux qui ont lieu chez les autres. Cela ne veut pas dire, comme on le croit quelquefois, que la prospérité financière ne peut exister chez les unes sans exister chez les autres. Il y a des pauvres et des riches parmi les individus d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille ; pourquoi n'y en aurait-il pas parmi les nations d'une même planète, d'un même continent?

La solidarité économique des nations est autre chose. Elle consiste en ce que rien d'important ne peut se passer chez l'une sans se répercuter plus ou moins chez les autres. Et surtout, rien d'important ne peut se faire chez aucune sans un concours au moins passif, une absence de résistance, une neutralité plus ou moins bienveillante de celles qui comptent, parmi les autres. Relever financièrement l'Autriche ou l'Allemagne, ou même la France, malgré des courants contraires venant des grandes nations étrangères, est une impossibilité.

Dans la situation actuelle de l'univers économique, et relativement à notre sujet, l'application de ce principe est très simplifiée. Il y a, d'un côté, des nations très riches et,

de l'autre, des nations pauvres. Eh bien, qu'on se résigne ou qu'on se révolte devant le fait, on doit le constater sous peine de se leurrer volontairement : jamais les nations pauvres ne se relèveront sans l'aide ou, au moins, l'absence d'hostilité des nations riches.

Les concours nécessaires ne sont pas seulement ceux des gouvernements et des banquiers comme prêteurs de capitaux massifs. Assurément, les grands emprunts à l'étranger ne sont pas un élément de succès négligeable, mais il faut y ajouter la sympathie et la confiance de tous les détenteurs de richesses. D'abord, sans leur sympathie, les emprunts ne seraient pas possibles, mais il faut aussi que, dans leurs opérations particulières, ils soient enclins à chercher le gain par une participation aux affaires de la nation gênée, plutôt que par des spéculations dirigées contre elle.

La première manifestation de dispositions favorables, la plus nécessaire, est l'abstention de spéculer à la baisse contre la devise de la nation pauvre. En général, cette spéculation n'est pas le fait des gouvernements ; ils peuvent y participer, dans certaines circonstances, pour soutenir leur propre monnaie, mais leurs interventions ne sont que passagères. Ce ne sont d'ailleurs que des unités — puissantes il est vrai — parmi les financiers de leurs pays. S'ils travaillaient à rebours de tous ceux-ci, ils n'obtiendraient que de maigres résultats. C'est donc à tous les détenteurs de la richesse, au sein des nations étrangères, que nous devons inspirer confiance et sympathie si nous ne voulons pas qu'ils agissent contre notre devise, simplement parce que ce serait un moyen de gagner de l'argent.

Quels sont les détenteurs de la richesse?

Le régime économique universel, excepté en Russie, notamment celui de toutes les nations riches, est actuellement le capitalisme, je dirai même la ploutocratie, en retirant à ce mot les significations exagérées et malveillantes qu'on y attache par suite de considérations morales, étrangères à notre sujet. Niera-t-on que, aux États-Unis, en Amérique du Sud, en Angleterre, dans les *Dominions*, en Hollande, etc., la richesse soit une puissance, et dont les riches disposent librement? En Espagne, en Italie, en Allemagne, le régime politique lui est bienveillant. En France, elle est encore une puissance, mais suspecte à l'État et odieuse au parti domi-

nant si l'on s'en rapporte à ses perpétuelles dénonciations contre les « puissances d'argent », et à ses actes, qui tendent à la détruire peu à peu. Mais à supposer qu'on y réussisse, la France, surtout quant à la richesse, est une bien petite partie de l'univers : l'ensemble des autres nations restera ce qu'il est, une collectivité ploutocratique avec, il est vrai, les limitations que l'organisation sociale contemporaine oppose au pouvoir de l'argent.

Nous ne pouvons avoir la prétention de changer cet état de choses avant d'entreprendre notre restauration financière.

Au surplus, la richesse peut-elle exister sans les riches? Elle ne peut agir qu'employée en quantité suffisante ; son accumulation fait sa puissance, en affaires comme au jeu. Quelles entreprises pourrait former un homme qui disposerait juste de quoi subsister au jour le jour? Il y a l'association, dira-t-on. Mais c'est le retour à l'état actuel. Admettons que les actionnaires de nos grandes sociétés financières et industrielles ne possèdent qu'une action chacun. Les directeurs de ces entreprises se contenteront-ils d'émoluments d'aide-comptable? Accepteront-ils la somme de travail et la continuelle tension d'esprit qu'elles exigent pour un salaire comparable à celui de l'employé qui, sorti de son bureau, se désintéresse de tout? Mais si les directeurs gagnent beaucoup, ils deviendront riches. L'État lui-même, s'il est maître des grandes affaires, devra les confier à des hommes quelconques mal rémunérés, qui les dirigeront mal, ou à des hommes supérieurs, attachés à leurs fonctions par l'importance de leurs gains, qui auront vite accumulé des richesses.

Les détenteurs de la richesse, longtemps encore, seront donc les riches, au moins à l'étranger. Si la France veut obtenir pour son relèvement le concours des nations riches, c'est à la ploutocratie de toute espèce qu'elle doit s'adresser. Encore un coup, c'est une nécessité inéluctable. Nos hommes politiques peuvent déplorer la rencontre de cette force sur leur chemin — quoique, à vrai dire, il soit puéril de se fâcher contre un fait — mais ils sont obligés d'en tenir compte. S'ils veulent notre redressement financier, ils doivent se soumettre au fait qui le conditionne : obtenir la confiance et la sympathie des riches. Celle des gouvernements ne leur suffirait pas. Ceux-ci n'ont qu'un pouvoir négatif, celui d'empêcher les particuliers d'apporter leur concours à des

étrangers — et encore? Mais ils ne peuvent leur en faire une obligation.

Comment déterminer les possédants étrangers dans le sens d'une action favorable à nos intérêts et non dans le sens d'une action défavorable?

Il n'y a qu'un moyen : leur offrir plus de chances de gain d'un côté que de l'autre ; prendre les intérêts de la richesse, l'aider à s'accroître au lieu de l'en empêcher et, à plus forte raison, d'agir pour la diminuer.

On a souvent remarqué l'empressement de l'Angleterre et des États-Unis, depuis la fin de la guerre, à aider économiquement l'Allemagne et à exploiter la France. Sans doute, de la part de l'Angleterre, cette attitude n'est pas exempte d'arrière-pensées politiques. Sa crainte d'une nation trop forte sur le continent devait automatiquement la pousser dans cette direction. Mais les Américains n'éprouvent pas le même sentiment. Ils ont aidé l'Allemagne parce que la puissance industrielle de celle-ci, son organisation, la discipline de ses travailleurs, ses faveurs à la grosse industrie les ont convaincus qu'ils pouvaient gagner plus d'argent en s'associant à elle qu'en profitant de ses embarras pour entreprendre quelques spéculations nuisibles à sa prospérité.

Si on excluait les Français des avantages offerts à la richesse, si on parvenait à les réduire tous à la dernière médiocrité, on ne rendrait que plus nécessaire le concours des possédants étrangers, et des plus gros, les placements extérieurs n'étant guère l'affaire des petits. Toute la puissance matérielle et morale de la démocratie française, au sens où l'entend M. Herriot, sont parfaitement incapables de modifier la répartition des capitaux en Angleterre et en Amérique. Si on en a besoin, il faut les demander à ceux qui les possèdent actuellement, en leur offrant des perspectives d'accroissement. Tout ce que peut faire l'État français contre la richesse en général, c'est de la détruire en France et de mettre tous les Français hors d'état de concourir au relèvement de leur pays. Certains partis politiques peuvent considérer la destruction des fortunes françaises comme un premier pas désirable vers l'égalité universelle, mais, en ce premier pas, s'arrête le pouvoir d'un gouvernement français. Si on ne renonce pas au relèvement financier de la France, c'est

à la richesse dans son régime actuel qu'il faut s'adresser.

Est-il même possible d'attirer le concours de la richesse étrangère en lui ouvrant des perspectives d'accroissement, en même temps que, conformément à un idéal politique, on tendra à égaliser la condition des citoyens français à un niveau nécessairement très bas? Ce programme, indépendamment de ce qu'il a d'étrange — il ferait de tous les Français des salariés des étrangers — pourrait bien n'être pas réalisable. Il est très difficile d'assurer des moyens de profit au capital étranger en poursuivant en même temps la dispersion, sinon la destruction du capital français. Des distinctions entre les valeurs de toute nature suivant la nationalité de leur propriétaire imposent nécessairement aux étrangers des formalités comme l'*affidavit*, qui les font fuir.

* * *

L'observateur qui cherche seulement à ne pas se tromper ne voit pas, en définitive, qu'il soit possible de relever les finances de la France sans *favoriser la richesse* dans le sens le plus général de ces mots, c'est-à-dire sans *faire juste le contraire de tout ce qu'on fait depuis nombre d'années* avec une rigueur croissante. Il n'est même pas possible de faire des distinctions subtiles entre la richesse en voie de formation et la richesse acquise. La première a besoin de la seconde ; il n'y a pas de richesse en voie de formation spontanée ; il ne s'en formerait jamais si elle ne se transformait immédiatement en richesse acquise qui fait boule de neige. Seule, la richesse en billets de banque thésaurisés pourrait être frappée sans inconvénient, mais elle n'existe guère et est justement hors d'atteinte.

Favoriser la richesse ne signifie pas qu'aucune limite ne doit être imposée aux faveurs qu'on lui accorde. Il serait profitable que la durée du travail fût augmentée et, surtout, que fussent supprimées les pertes de temps volontaires, comme les grèves « perlées », organisées par les ouvriers sous divers prétextes. Cela ne veut pas dire qu'il faudrait demander quinze heures de travail, comme à l'aurore des temps manufacturiers. Il y a un partage à faire entre le capital et le travail. En France, au nom d'un idéal politique, on accorde de plus en plus au travail, aux dépens du capital. La limite atteinte n'est pas la plus favorable à la production

de la richesse ; il faut la déplacer au profit du capital, dans la mesure compatible avec l'hygiène ouvrière dont les exigences ont été largement dépassées.

Les pouvoirs publics devraient aussi éviter les charges écrasantes et surtout les vexations au commerce, l'encouragement à l'indiscipline des travailleurs, etc. Inutile de nous étendre davantage, personne n'ignore ce que nous voulons dire.

Si l'on ne se résout pas à ce changement de programme, si l'on considère ce qu'on appelle « les réformes démocratiques » comme un but en comparaison duquel tous les autres sont négligeables, il ne faut plus parler de relèvement financier. Point n'est besoin d'être phophète pour dire ce qui arrivera : ce sera la continuation de ce qui arrive.

Croyant qu'il est plus facile de s'enrichir aux dépens de la France qu'en s'associant à son activité, tous les détenteurs de capitaux, français et étrangers — ces derniers intangibles — vendront leurs valeurs françaises, se retireront des affaires françaises autant qu'ils le pourront, joueront à la baisse de toutes nos valeurs et de notre monnaie, achetant une livre anglaise à 185 francs avec la croyance qu'elle en vaudra 192 le lendemain. Cette croyance, une fois répandue, agira, même si elle est sans fondement matériel : il n'y aura guère que nos ministres pour s'en étonner. Bientôt, le renchérissement des choses, le déséquilibre des budgets et les embarras qui s'ensuivront fourniront cette base matérielle qui manquait. La croyance à la baisse sera l'*idée-force* qui détruira tout.

Remarquons à ce propos combien sont inutiles, et même dangereuses, les opérations de soutien sur le marché des changes telles qu'on les pratique, sans appuyer leur effet momentané par des mesures plus substantielles. On provoque forcément un rythme de hausse et de baisse dont profitent les spéculateurs. Ils sentent les interventions comme les coups de piston d'une machine sans volant, et les défenseurs de notre monnaie ne peuvent qu'en donner toujours de nouveaux qui n'empêchent pas les sommets des oscillations de s'élever de plus en plus sous l'effort renouvelé des mêmes capitaux.

Ruiner ou dégoûter les spéculateurs à la baisse sur toutes les places du monde civilisé est impossible ; ils sont trop, et ce n'est pas un bon moyen que de faciliter leur ravitaille-

ment en monnaies étrangères par des baisses périodiques de celles-ci. Ce qu'il faut, c'est leur montrer par des mesures décisives qu'il y a plus à gagner en s'associant à notre relèvement, comme l'Allemagne a pu le faire dans les mêmes circonstances.

*
* *

Nos pouvoirs publics voudront-ils opérer la volte-face nécessaire en faveur de la richesse?

Admettons comme un axiome qu'ils soient disposés à faire pour le mieux selon leur conscience et les possibilités. Mais peut-on compter sur un retournement subit des idées d'une caste uniquement occupée de sa propre conservation, comme celle de nos mille parlementaires et de leurs organismes électoraux? Il y faudrait sans doute plus de temps que les événements n'en accorderont. D'autant plus que quelques demi-mesures prises de mauvaise grâce, neutralisées par d'autres pour ménager la chèvre et le chou, ne produiront rien. Il faudrait carrément brûler ce qu'on a adoré et adorer ce qu'on brûlait. Plus on tardera à le faire, plus la situation sera grave et plus il faudra, pour la redresser, abandonner de ce qu'on appelle chez nous « l'idéal démocratique ». Un pays ne peut se sauver d'un désastre financier sans demander des efforts et des sacrifices à la classe la plus nombreuse; ceux des autres catégories de citoyens ne peuvent y suffire.

La conversion opérée, il faudrait encore réussir dans l'action. La majorité qui est au pouvoir a, jusqu'ici, fermé les yeux sur les lois d'airain des phénomènes économiques; elle n'a tenu aucun compte de la minorité, qui est la première à en éprouver les effets. Il serait long et difficile pour la majorité de persuader la minorité qu'elle a enfin compris et qu'elle est décidée à faire le nécessaire. Les possédants n'y croiraient que sur des preuves accumulées. Seul, un renouvellement complet de notre personnel politique pourrait convaincre sur l'heure les possédants français et étrangers que la France va devenir le paradis des capitaux, au lieu d'en être le purgatoire, l'enfer restant provisoirement installé en Russie. Mais cette hypothèse est évidemment un rêve.

Enfin, des pouvoirs publics sympathiques à la richesse parviendraient-ils à réaliser les espérances qu'ils feraient naître? Les travailleurs français consentiraient-ils les sacri-

fices nécessaires? Les ouvriers d'État et l'armée innombrable des petits fonctionnaires ne continueraient-ils pas à réclamer des augmentations de salaires sans s'inquiéter aucunement des possibilités? Questions auxquelles il n'est pas facile de faire une réponse rassurante. La résistance déclarée du personnel à toute aliénation des monopoles d'État n'est-elle pas tristement suggestive?

Si l'on s'en rapporte au simple examen des faits, il est difficile de ne pas conclure qu'une secousse financière violente ne sera pas évitée. Pour ne pas désespérer, il vaut mieux considérer tout de suite qu'une banqueroute d'État n'est ni un événement sans précédents, ni une éventualité mortelle pour une nation. C'est seulement une épidémie grave, où beaucoup de pauvres gens trouvent la misère et la mort. Et, ironie des choses, ce sont les riches spéculateurs, les manieurs d'argent, les *mercantis*, qui n'en souffrent pas.

Il serait utile de définir d'avance les mesures à prendre pour supporter avec le moindre dommage un événement désormais difficile à éviter. Pour les particuliers et ceux qui ont charge d'une affaire, je crois que la ligne de conduite à adopter est une question d'espèce. Aucune règle ne me paraît susceptible de généralisation. Même posée pour une affaire déterminée qu'on connaît bien, le problème est très difficile.

Les directives qui s'imposent à nos pouvoirs publics me semblent à la fois très simples en théorie et très difficiles en pratique. Indépendamment des dispositions techniques qui constitueront la brusque transition de régime, les mesures à prendre pour réduire au minimum leur malfaisance sont exactement celles qui seraient propres à éviter la crise si elle était évitable. Il est difficile de croire que, le cas échéant, elles seraient appliquées beaucoup mieux après qu'avant le passage critique.

*
* *

Banalités sans application pratique, absence de programme précis, pessimisme volontaire et cynique, hypocrisie réactionnaire, tels seraient sans doute les jugements d'un grand nombre d'hommes politiques sur les réflexions précédentes. Elles atteignent pourtant le cœur de la réalité, beaucoup plus que des programmes techniques qui ne seraient pas fondés sur elles. Ce ne sont pas des manœuvres de banque

et de bourse toutes seules, pas plus que des mesures de confiscation de la richesse, qui peuvent ramener la prospérité dans un pays : *cela ne s'est jamais vu.*

Quoi qu'il en soit, ce que les hommes politiques ne pourraient se refuser à trouver ici, c'est la manifestation d'une opinion très répandue dans les milieux qui, occupés à travailler, expriment si peu leur pensée qu'on croit qu'ils ne pensent rien.

* * *

Les réflexions précédentes sont antérieures à la publication du rapport des experts. Celui-ci n'est-il pas un élément nouveau capable de les modifier? Il appuie, dira-t-on, les réclamations des possédants ; le gouvernement lui-même parle de desserrer la corde qui les étrangle ; le Parlement y consentira par crainte de la catastrophe. Ces espoirs sont-ils fondés?

Certains traits de la situation actuelle sont tellement saillants qu'il est impossible de ne pas les constater lorsqu'on n'est pas dominé entièrement par une métaphysique politique. Avec tous les ménagements dus aux dieux du jour, les experts se prononcent contre le carnet de coupons et l'*affidavit*, contre l'excès de certains impôts progressifs et pour l'augmentation des impôts indirects. On trouverait sans peine d'autres recommandations du rapport répondant aux nécessités que nous avons signalées : besoins des concours étrangers, mesures destinées à rétablir la confiance, etc. Mais combien sont timides et insuffisantes toutes ces suggestions !

A peine le rapport était-il achevé que le gouvernement s'en emparait ; M. Caillaux s'empressait d'annoncer qu'il n'entendait pas suivre servilement ses recommandations, mais y faire un choix, et y ajouter ce qu'il jugerait bon. La première initiative gouvernementale est d'accorder aux fonctionnaires un milliard d'augmentation sur deux milliards cinq cents millions de dépenses nouvelles à couvrir par l'impôt. Dépenses nouvelles, impôts nouveaux, augmentation des prix, c'est toujours l'engrenage fatal.

Le budget ainsi réglé, et après avoir constaté que le fonds Morgan a été épuisé en vain pour soutenir le franc, on prévoit une période de *pré-stabilisation* avant la fixation légale de sa valeur-or. Sous l'obscurité des formules, l'idée est claire et

simple : par tous les moyens concevables, on luttera contre les vendeurs pour maintenir le franc aux environs d'un certain niveau à déterminer. La partie de poker engagée et perdue avec le fonds Morgan sera recommencée avec une masse beaucoup plus forte fournie par des associés bénévoles. Le taux à obtenir n'est pas fixé : les experts le voudraient plus favorable que celui du moment (début de juillet) ; plus prudent, le gouvernement se tait et certains disent que le taux de dix centimes serait un succès.

La C. G. T. et ses amis de la presse s'insurgent contre un plan fondé, suivant eux, « sur une diminution de la situation faite à la classe ouvrière » (L. Jouhaux) ; « il faut que le dernier mot soit à la démocratie » (Pierre Bertrand). On peut, en effet, compter sur la démocratie pour faire échec à tout ce qui diminuerait « la situation faite à la classe ouvrière » ; elle veut bien prêter son concours à la stabilisation, mais non y participer par le moindre sacrifice.

Après tous ces passages au crible démocratique, celui du gouvernement et de ses fonctionnaires, celui des Chambres, celui de la C. G. T., quatrième pouvoir de l'État, que restera-t-il du plan des experts, dûment concassé? Quelques vagues débris sans consistance roulés dans le torrent des événements sur sa pente naturelle.

Si l'on regarde un peu loin, on ne voit que ténèbres opaques. Il faut en revenir à la comparaison tirée du jeu : le plan des experts est celui d'une partie d'autant plus difficile que la métaphysique démocratique nous condamne à mal jouer. Il y a peu de chance de la gagner.

PAUL DUPONT.

Cynara [1]

III

Cynara.

I

C'ÉTAIT le matin. Dans le cubicule obscur, une transparence ambrée trouait le rideau de lin jaune pendant sur le seuil. Sergia s'éveillait, dans l'élancement d'un sentiment de détresse, aigu, rapide, profond comme un coup de couteau. De longs moments encore, elle restait étendue sur le côté, immobile, morne, roulant ses pensées, et elle entendait, sans les écouter, les bruits dans la rue populeuse, l'interjection du marchand d'allumettes proposant l'échange contre du verre cassé, le cri rauque du botulaire colportant ses saucisses fumantes, ou le lent fracas des pesants chariots à bœufs sur les dalles. Enfin, elle se déterminait, elle frappait trois fois ses paumes l'une contre l'autre, et Attouda, l'esclave phrygienne, repoussant la portière sur sa tringle, apparaissait, les cheveux enfermés dans une étoffe à vives rayures.

L'esclave essuyait la sueur le long de son corps, lui passait une tunique intérieure, enroulait sa chevelure. Debout sur la natte recouvrant, devant le lit, le carrelage de briques, Sergia laissait faire, sans un mot, sans un regard vers le haut miroir, en face. Et la journée s'écoulait dans la torpeur, les repas, rapides, y étant toute la diversion. Sergia touchait à peine aux aliments, pois chiches, pâtes

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juillet 1926.

en longues lanières accommodées aux épices, avec du vin étendu d'eau miellée. Tryphosia, la seconde esclave, une Ephésienne, voulait préparer des aliments plus variés ; mais l'indifférence de sa maîtresse la décourageant, elle en venait à ne plus même allumer son réchaud ; et l'on mangeait, à des heures irrégulières, des portions apportées de la plus prochaine Popine.

Enfin, un jour, Attouda la décidait, elle sortait, elle allait aux Thermes.

La privation d'une chambre de bains lui était surtout sensible ; par là, principalement, elle éprouvait qu'elle était devenue pauvre. Ses dépenses, au Janicule, avaient à peu près achevé de la ruiner. Il lui restait une centaine de grands sesterces, qui la feraient vivre un certain temps. Pour augmenter ce pécule, elle aurait bien vendu Aricie, mais la pensée de ses deux vieux serviteurs l'arrêtait.

Contrainte d'user des bains publics, elle voulait du moins les mieux fréquentés, les plus luxueux ; et sa suivante Attouda, la corbeille au linge sur la tête, jetait aux porteurs de la litière l'indication des Thermes d'Agrippa. Des voisines, — pour la plupart humbles épouses de marchands et de scribes, — regardaient curieusement cette jeune femme aux vêtements trop beaux pour la maison, et elles jalousaient les perles de ses oreilles, qui faisaient dans la rue plébéienne une sensation aussi vive que si elle eût paru précédée d'un licteur.

Aller aux Thermes était bientôt le grand intérêt de ses journées vides. Elle en revenait, rafraîchie, parfumée, l'œil plus vif, l'esprit distrait par les babillages du Tepidarium plein de femmes se rhabillant. Tryphosia rallumait son réchaud pour un souper plus délicat. Puis elle achevait sa soirée en jouant avec Attouda aux tessères, à d'autres jeux encore, querellant avec un dépit gracieux l'esclave qui lui gagnait en riant ses quadrans.

Mais ensuite, quand elle se retrouvait seule dans le cubicule où la Phrygienne l'avait apprêtée pour la nuit, sa fièvre n'en renaissait que plus forte ! Défaisant brutalement sa tunique dont la draperie légère retombait sur le pli de sa hanche, elle restait, sous les lampes, à se considérer, devant le grand miroir. Elle déroulait les torsades de ses cheveux, et d'un lent mouvement de sa tête un peu renversée promenait cette douce luxuriance sur ses épaules. La tunique glissait jusqu'à ses pieds. De tout son être, elle sentait s'émaner une puissance chaleureuse, qui montait, faisait battre son cœur, venait empourprer ses joues, briller dans ses yeux. Et elle s'étendait sur sa couche, comme accablée de sa beauté inutile.

Le matin, en l'habillant, l'esclave regardait interdite l'épuisement de ses traits mornes ; et Sergia disait :

— O Attouda, je voudrais être morte !

– Souffrir ainsi pour un homme ! faisait la Phrygienne en hochant la tête. Veux-tu que j'emploie des conjurations plus fortes? Veux-tu que je te mène chez une Thessalienne terrible à qui rien n'a résisté jamais?... Et s'il ne revenait pas, au moins Sergia tirerait de lui vengeance, ce qui, peut-être, lui enlèverait, à elle, son tourment.

— S'il ne revient pas, à quoi bon ! dit la jeune femme, avec un geste accablé. Elle ajouta : Il est parti aux Ides de Mai, et voici l'automne. Si j'avais dû le revoir, il aurait maintenant reparu. J'ignore même où il vit depuis qu'il a quitté la Voie Lata. Il savait qu'à Rome nous ne pouvions continuer à nous voir. S'il n'a pas consenti à ce voyage, c'est qu'il ne m'aimait pas. O malheureuse ! une femme, pourquoi ne change-t-elle pas son cœur comme un homme?

Alors Attouda réfléchit un moment, et elle dit :

— Pour t'ôter ton mal, va sacrifier à la déesse de Phrygie.

— La déesse de Phrygie..., répéta vaguement, comme un écho machinal, la voix de Sergia.

L'hiver approchait. Dans les après-midi plus courtes, les stations aux Thermes s'abrégeaient. Sergia, pendant les veillées, s'était remise à sa cithare, reprenant des airs d'autrefois, quand elle était jeune fille : quelque refrain d'Alexandrie, quelque chanson d'Anacréon, d'un tour juvénile. Puis, un soir, envahie d'insurmontables souvenirs, elle usait peu à peu d'un mode plus lent, plaintif, et jouait le thrène d'*Antiope*.

Le vent d'hiver secouait la galerie extérieure aux ouvertures closes, où elle se tenait. A ses pieds, ses deux esclaves écoutaient. Tryphosia, la cuisinière, montrait, sous la lampe, une mine rebondie et naïve, qui lui valait son nom au sens plaisant de « tranche », « morceau ». Mais la Phrygienne blonde, Attouda, suivait la musique d'un air rêveur. Elle fit :

— On dirait la fête de la Grande Mère, quand on chante pour l'Attis mort.

Elle était née dans un bourg de la Terre-Brûlée, sur les plateaux. Vendue toute petite à des marchands galates, elle avait longtemps vécu à Pessinonte, fameuse par son temple de Cybèle, puis été amenée à Rome. Elle y avait trouvé des gens de son pays, formés en confréries religieuses où se perpétuait le véritable culte de la déesse phrygienne ; et elle en faisait partie sous le nom de Melissa.

Sergia voulut savoir ce qu'était ce dieu Attis. Elle en connaissait seulement le nom, lu dans les poètes, entendu parfois sur les lèvres

de Terpnos, pensif ; et un autre souvenir, très lointain, la ramenait jusqu'à son enfance, — quand, au bruit du tambourin des Galles ambulants, elle accourait, avec sa mère, sur le seuil de la porte, pour voir leurs danses et écouter leurs exorcismes. Mais elle n'avait jamais connu que le culte romain de Cybèle, celui qu'on célébrait dans les Jeux Mégalésiens.

La Phrygienne eut un sourire dédaigneux :

— O Maîtresse, c'est donc comme si tu ne connaissais rien ! O ! si tu le connaissais l'Attis, le Seigneur !...

Dès lors, le soir, Sergia se mit à interroger Attouda sur les choses de sa croyance. C'était l'époque où l'esclave, avec sa confrérie, se préparait à la célébration des fêtes phrygiennes du Printemps. Ses journées se passaient dans un redoublement de pratiques, d'exercices, d'oraisons. Elle en avait la ferveur aux yeux quand elle rentrait du temple ; et elle répondait d'abondance aux questions de Sergia, — elle-même contente de tromper en cette manière sa tristesse, ses désirs.

— Pourquoi aimes-tu le Seigneur Attis? demandait-elle.

— J'aime le Seigneur parce qu'Il est pur et qu'Il s'est immolé par amour.

— Par amour..., fit Sergia, rêvant.

Comme on dit une prière, la Phrygienne récita le Symbole des Pessinontiens, telle qu'elle l'avait appris au temple :

« De la Roche Agdos, fécondée par Zeus, naquit l'Androgyne Agdistis. Les dieux le dédoublèrent. L'être femelle fut Cybèle ; l'être mâle, Attis. Elle le chercha par toute la Terre. Dans la roseraie du Fleuve, aux bras de la Nymphe, Elle le retrouva. Pour Lui appartenir, Il a répandu son sang dans le sacrifice de sa virilité ; est mort et ressuscité à la Vie plus pure et sans fin. »

Des ombres de la fable sacrée, ces mystérieuses images de sacrifice, de purification, d'amour céleste, se dégageaient, tout à la fois douloureuses et tendres, pour l'esprit de Sergia. Son désir d'être délivrée de sa propre peine charnelle s'y attachait en un grand élan. Le souvenir de sa mère se mêlait à ces aspirations. Comme elle accourait au premier bruit des tympanons de la Déesse, malgré sa crainte des superstitions étrangères ! En une intuition tout intime, il lui semblait comprendre pourquoi.

Et elle se rappela le conseil de l'esclave : « Pour t'ôter ton mal, va sacrifier à la Déesse de Phrygie. »

. . . .

Le sanctuaire, ou Phrygianum, — c'est-à-dire un enclos planté de pins, avec un petit temple sur le devant, une suite de chambres,

pour les confréries, au fond, et des portiques sur les deux côtés, — se trouvait dans l'endroit le plus populeux du Transtévère, quartier plein d'Orientaux pratiquant toutes les religions.

Le matin des Ides de Mars, jour de la Fête des Roseaux, première des Fêtes phrygiennes, Sergia, conduite par Attouda, se rendit au temple.

Un prêtre prit de l'eau dans un bassin adossé au côté droit de la porte, et lui en mouilla la gorge, qu'il essuya d'une touffe de laine humectée de lait.

Avec la confrérie des Cannophores, elle porta processionnellement au sanctuaire les Roseaux sacrés, emblème de la nativité du Seigneur Attis. Ils symbolisaient aussi la Nymphe, les amours terrestres d'Attis, son sacrifice, sa mort, — et au chant d'allégresse un thrène succéda, célébrant la mortification et la pureté.

Des abstinences, pendant plusieurs jours, suivirent. Quantité de nourritures étaient interdites. Aucune femme ne cédait à son époux. Les prêtres donnaient des remèdes contre la fièvre. On vivait dans un grand apaisement, — où Sergia se sentit avec bonheur enveloppée.

Elle assista aux rites de la Mort d'Attis.

La confrérie des Dendrophores apporta solennellement, tout debout, le Pin symbolique. Des violettes pourprées, pareilles à celles nées du sang répandu d'Attis, enguirlandaient ses branches, où pendaient les attributs du dieu : le bâton pastoral, la syrinx, le tambourin, les cymbales et la double flûte. Une image d'Attis, en bois de pin, occupait le milieu de la verdure, — qu'enveloppaient des bandelettes, rouges comme la pourpre funéraire où Cybèle, en pleurs, avait roulé le corps mutilé de l'éphèbe divin. L'Arbre, selon le rite, fut descendu dans le caveau du temple, — symbole de l'âme du dieu disparaissant dans le Hadès.

Mais elle renaîtrait. Associant à son destin les âmes de leurs morts, les fidèles, ce jour-là, espéraient plus profondément les retrouver dans une autre vie. Ils visitaient leurs tombes. Sergia se rendit à la quatrième borne milliaire de la Voie Aurelia, passé le Janicule, et sur le sépulcre de sa mère déposa une guirlande de violettes pourprées.

Trois jours après, à l'intérieur du sanctuaire, se célèbra l'Annonciation de la Résurrection du dieu.

Sur un côté d'une salle octogonale, à stucs rouges, au haut plafond de bois, où touchait presque sa couronne de tours, trônait, entre deux lions, l'Idole, la Grande Mère, la Cybèle, levant tout droit son visage, formé d'une symbolique pierre noire à vague empreinte humaine, avec deux émaux faisant deux yeux fixes, magnétiques.

Aux pieds de Cybèle, sur un lit de pourpre placé lui-même au faîte d'une estrade, gisait le cadavre d'Attis. Cinq rayons s'irradiaient de son bonnet phrygien, surmonté d'un croissant d'où sortaient trois épis, — emblème androgyne (solaire et lunaire à la fois) d'une puissance en même temps une et double, absolue, encore connu des seuls Asiatiques. Des degrés descendaient du sommet de l'estrade. Ils disparaissaient sous des prêtresses et des femmes psalmodiant (Sergia reconnut Melissa). Et tout cela, du haut en bas, sous la brume dorée des lumières, faisait comme une montagne claire, dominée par la tête tourelée de l'Idole, occupée en son milieu par le lit funèbre d'Attis, et qui, de là, s'épanchait jusqu'aux dalles, dans les chevelures et les voiles des femmes étagées.

En un geste pénitent, aux sons assourdis des tympanons, des cymbales et des flûtes, les fidèles se frappaient la poitrine à coups de pomme de pin. L'encens roulait. La musique s'enflait, éclata. Peu à peu les Galles, cheveux épars, nus jusqu'à mi-corps, haletaient, s'agitaient. Soudain, jetant leur clameur gutturale, l'ololugma, ils tourbillonnèrent. Toujours tournant, ils se flagellaient à pleins cinglons de leurs triples lanières garnies d'osselets ; avec leurs couteaux à double tranchant, se tailladaient les épaules et les bras. Leur sang sautait autour d'eux. Des cris d'angoisse et de ferveur jaillirent. Un désir de souffrir, une ardeur de sacrifice, transporta l'assistance, — chacun, en lui-même, jouissant de l'exaltation de ses propres douleurs.

L'Archi-Galle, le torse déchiré, gravit les degrés du catafalque : trempant ses doigts dans son sang il en fit des aspersions liturgiques : sur l'Idole, que ce sang apaisait, sur le dieu, dont il réjouissait les mânes, sur les fidèles, qu'il purifiait.

Le lit funèbre, s'abaissant, disparut. Les lumières, serrées devant l'autel à confondre leurs feux, s'éteignirent d'un coup ; et l'ombre fut si profonde qu'on n'aperçut pas tout de suite quelques lampes palpitant çà et là.

L'assistance se recueillit dans les ténèbres. Des bruits liturgiques s'entendaient au lointain du sanctuaire : un tambourinement sourd de tympanon, un vague tressaillement de cymbales ; et les Initiés, ceux qui avaient pris part au banquet mystique du Seigneur Attis et de la Vierge Noire, récitaient le verset : « J'ai mangé dans le tympanon ; j'ai bu dans la cymbale. »

Mais des chants s'élevèrent. Ils appelaient le dieu, ils le suppliaient de revivre ; et, après la deuxième vigile, vers la moitié de la nuit, une lueur, au fond du temple, se mit à grandir, peu à peu, jusqu'à devenir éblouissante, — annonciation de la Résurrection du Seigneur.

Une voix proclama le triomphe sur la Mort, le Salut pour tous sortant des épreuves ; et les fidèles répondirent : Nous sommes tous en joie.

Sergia gardait de la religion d'Attis une disposition tout ensemble exaltée et contrite. Tous ces mouvements de l'emportement mystique, ces élans d'amour, cette soif de purification, ces vibrations passionnées de la souffrance, la gagnaient, la pénétraient. Ses tristesses se confondaient dans les douleurs religieuses ; et son cœur s'en dégageait à la fois plus détaché et plus brûlant, comme l'amour d'Attis renaissait plus haut et plus fort des profondeurs de l'immolation.

Mais elle se sentit arrachée à cette extase, en se trouvant parmi les cris, la liesse tumultueuse des Hilaries, quand se célébrèrent les noces de Cybèle et d'Attis.

En même temps que les épreuves des dieux, avaient pris fin les abstinences des fidèles. L'allégresse des Phrygiens, maintenant, se faisait désordonnée, violente, le vin coulait ; on entendait des chants pleins d'une sorte de religiosité enflammée ; des figurations de la Cybèle populaire, confondue avec Aphrodite, apparaissaient ; — et les élans de Sergia vers le ciel, où s'accomplissait l'union immatérielle des Amants divins, en perdaient leur force. Elle retombait, déçue.

Lorsque Attouda, le lendemain, après la Lavation de Cybèle, qui termina les rites, voulut la mener au sanctuaire souterrain du Cirque de Caligula, où se faisaient les initiations supérieures, — elle répondit qu'elle attendrait encore.

II

Elle redevint solitaire dans ce coin du Transtévère.

Un autre hiver commença, s'écoula. Autour de son existence confinée, il s'était établi comme un silence permanent, profond, infranchissable : un découragement obscur l'immobilisait.

Un matin de printemps, Thallus parut inopinément.

Le vieil esclave avait sur les hanches deux grands paniers chargés de légumes, et que retenait à sa nuque une courroie. Il s'en débarrassa avec un large soupir, son front suait sous son capuchon. On voyait des laitues pommées, des poireaux d'Aricie, des bettes, des choux ; il y avait des œufs enveloppés de foin ; et, dessous, une lourde couronne de grives grasses enfilées à un jet d'osier ; puis deux lièvres au fond.

— Et quoi encore? fit Sergia. Mais, Thallus, comment as-tu tiré tout ceci de la pauvre villa, où il n'y a pas plus à labourer qu'à balayer?

— La dent des chiens gaulois n'est pas faite pour le vent, dit Thallus, ni ces mains pour les noix. Et j'en ai vendu deux fois le double, hier, dans le marché de la Suburre.

Tout en parlant, il s'essuyait le front, et jetait des regards autour de lui. La pauvreté de la maison se continuait dans le logement, garni d'un meuble en mauvais état. Des sangles rompues, sous le lit, pendaient jusqu'aux carreaux ; et cette misère était rendue plus visible par la disparate de choses luxueuses subsistant çà et là : le haut miroir de Brindes, puis les quatre grandes girandoles qui avaient éclairé le festin de Sergia. Le visage du vieux serviteur s'assombrit. Regardant Sergia, il fit un mouvement du chef dans la direction du Janicule, comme si ce geste eût résumé ses pensées, et signifié : « Tes parents, là-haut? Tes tuteurs? »

Sergia, qui comprit, répondit à cette interrogation muette d'un grand hochement négatif de la tête, le visage durci, les lèvres serrées.

Puis elle parut réfléchir, et, après un silence, elle prononça :

— Sache ceci, Thallus : je t'affranchis, c'est décidé.

La figure de l'esclave ne bougea point.

— M'affranchir? fit-il, pourquoi? Je suis né esclave, je reste esclave, peu importe. Il avait, disant cela, un air indifférent, amorti. Il répétait, comme se parlant à lui-même : « Peu importe ! »

— Mais, reprit Sergia ébahie, un esclave ne peut exercer de tutelle... Elle eut une pause, et déclara : C'est parce que je te fais mon tuteur, que je t'affranchis !

Une brusque émotion, cette fois, saisit l'esclave. Les mœurs avaient, d'ailleurs, amoindri l'importance des tutelles ; mais son cœur n'en fut pas moins comme subitement plein de choses remuées, renouvelées : les souvenirs de son ancien maître, ceux de Sergia, sa propre vie. C'était comme un vieux vin de famille lui envoyant, d'un flot, sa chaleur dans tout l'être, en lui montant un peu à la tête. Il allait et venait, il frémissait ; il protestait que « c'était différent, dès lors » ; il appelait Sergia « mon enfant ».

Sergia le fit manger avec elle, en signe de son affranchissement, dans la galerie de bois servant de triclinium : lui par terre, les jambes croisées, elle étendue à la romaine.

Il y avait de quoi charger le mulet et les deux ânes, expliquait-il ; la prochaine fois, il y en aurait davantage : on emploierait le carrus. Maintenant il s'en revenait. Il avait couché près du port, dans l'Auberge vers le bas de la Voie Aurelia, au carrefour.

— Où il y a le temple des Phrygiens?

— Oui, c'est là, l'Auberge! Ses yeux, tout à coup, s'étaient illuminés et sa voix changée. Il y avait revu la source d'huile coulant depuis la naissance de Chrestus! Et il avait aussi retrouvé d'anciens frères, et puis d'autres, beaucoup d'autres! Car sa religion s'étend, gagne même le haut... Pomponia Grœcina...

A ce nom, Sergia prit attention. Il lui souvenait de l'avoir entendu prononcer par son père, l'ancien tribun ayant connu l'époux de Pomponia Grœcina, Aulus Plautius, comme lui homme militaire; et les choses que disait Thallus, jusqu'ici vagues, lointaines, paraissaient à Sergia, par ce nom qu'il y mêlait, soudain rapprochées d'elle et l'intéresser personnellement.

— ...Pomponia Grœcina, qui eut de grandes douleurs, aime aussi Chrestus! Elle a été accusée de superstitions étrangères : mais son époux vient de l'absoudre en présence des parents assemblés.

L'Attis était aussi une superstition étrangère, pensait Sergia. Sans prendre garde que ce n'était point là ce dont on l'incriminait, elle comparait la conduite de sa *gens* à celle d'Aulus, — ressentant plus vivement ainsi son infortune.

Elle remit à Thallus une Lettre de manumission. Mais pour qu'elle fût valable, il y fallait la signature de cinq témoins. Sergia n'avait de rapports avec personne. On fut trouver, dans le Transtévère, des Affranchis connus de Thallus. Pour les atteindre on pénétrait dans des tavernes noires, montait à des galetas, entrait dans des *meritoria* garnis de grabats en barbes de roseau. Ces pauvres gens rendaient, avec un affectueux empressement populaire, l'office réclamé d'eux. Mais Sergia, dans ces réduits infimes, était transie de détresse. Jamais elle n'avait si bien vu ces quartiers misérables, ces masures, ces échoppes, ces vagues enclos, tout ce faubourg écarté, souillé d'industries fétides non tolérées ailleurs. On s'y sentait loin de toutes choses. Quand elle se retrouva seule dans ses petites chambres hautes, elle pleura.

Ce pauvre vieil esclave, songeait-elle, voilà donc, désormais, quel était tout son appui sur la terre! La pensée de l'Aînée, de Marcia, lui revint : bien vite elle l'écarta, s'enfonçant dans l'orgueil de ses dégoûts. Cependant, une femme comme elle, d'ancien rang équestre, presque sénatorial, ne pouvait que faire des dettes, ou bien... Il ne manquait pas de vieux débauchés opulents pour pensionner les belles divorcées. Une amertume la submergea : elle n'attendait rien, n'espérait rien.

Thallus et Felicula l'ayant pressée d'habiter définitivement la petite villa d'Aricie, elle avait paru suivre leur idée; et son séjour,

pendant un an, s'était prolongé, quand, subitement, elle reprit le chemin de Rome.

Ils en eurent une grande tristesse, car la pauvre métairie, reverdissante au flanc du coteau, avait semblé lui plaire. Lorsque Felicula disait : « Tu prendrais un époux, tu vivrais ici avec lui, tu serais mère, » une douceur passait dans les regards plus tranquilles de Sergia. Et, par les soirs d'hiver, après le souper pris en commun, elle écoutait Thallus parlant de ce dieu dont, depuis son enfance, elle entendait le nom sur les lèvres du Samaritain. Sans cesse, il disait qu'on était justifié dans son Sang ; et Sergia se le représentait comme un de ces dieux blessés, un de ces dieux meurtris venus de l'Orient à Rome, pour succéder aux dieux éclatants et insensibles de l'Olympe et s'emparer des cœurs par leurs souffrances. Elle s'aidait, involontairement, de ses souvenirs d'Attis. Thallus avait devant les yeux un agneau qu'on égorge, croyant voir ainsi la douleur et la résignation de son dieu.

Il avait aussi parlé du fameux Paul, un Juif de Tarse, un homme puissant et terrible, appelé l'Apôtre, qui le prêchait en ce moment dans toutes les nations. Lui, Thallus, se trouvant, un de ces jours passés, à l'Auberge du Transtévère, après le marché, avait assisté à la lecture de l'Épître adressée récemment par Paul, de Corinthe, où il résidait présentement, à la communauté de Rome. Et le Samaritain s'en était revenu dans une extase, tout au délice comme d'une réitération de sa foi, de son espérance.

Mais Sergia, bien qu'attentive aux paroles exaltées de Thallus, n'avait pas trouvé en elle une même espérance. Il eût fallu autre chose, une stimulation plus proche, la participation de quelque être plus voisin d'elle.

III

Rome était pleine d'une joie étrange.

Le retour de Néron, défaillant d'inquiétude après le meurtre de sa mère, avait été triomphal. De la porte Capène au Capitole, César, dans un cortège de sénateurs, de chevaliers, et suivi d'un peuple immense, avait avancé sur des jonchées de roses, entre de hautes cassolettes tourbillonnantes, et des rangées de tribunes où courait un tonnerre d'acclamations tandis qu'il passait. On le disait échappé de périls mortels. Agrippine avait vu sa conspiration découverte, elle s'était tuée. Le Sénat s'était hâté d'ériger en vérité d'État le mensonge arrangé par Sénèque. Rien n'avait bougé. On vivait dans un tumulte de réjouissances. Attablée dans le Cirque Maxime, le

Cirque Flaminius et le Théâtre de Pompée, la plèbe buvait du vin par amphores, par outres et par tonneaux. Il y avait des Jeux scéniques au Forum, au Champ-de-Mars, aux Sœpta Julia. Et Néron institua les Fêtes de la Jeunesse, où il chanta pour la première fois publiquement.

Dans les Jardins de César, au pied du Janicule, un théâtre de verdure avait été dressé : un fond de scène fait de bois doré entre des colonnes de marbre rouge, avec des gradins de gazon taillés dans le flanc de la colline, décorés de grands thyrses fleuris, de statues, et que couronnait une allée de ceinture plantée d'ifs et de rosiers alternés.

Non loin de ce théâtre temporaire, autour de la Naumachie d'Auguste, grand cirque d'eau parmi des futaies taillées, avec un Portique le précédant, se trouvaient des chambres de verdure, où l'on donnait à boire, et quantité de boutiques en planches, où s'étalaient des marchandises de luxe. Des esclaves de César distribuaient, en son nom, de l'argent, pour que tout le monde pût acheter.

— Ce beau lit de table en croissant de lune, ma Sergia, avec des pieds d'ivoire et des incrustations d'écaille ! Prends. Trois lits ordinaires, où il ne tiendrait pas plus d'invités, coûteraient aussi cher. Prends encore cette table ronde en érable, l'érable est moins onéreux et aussi somptueux que le citre. Je te conseille ce lin jaune miel à ornements jaune foncé, pour draper les murs de ton triclinium. O les jolies cassolettes à myrrhe ! Il t'en faut quatre : une dans chaque angle.

Accompagnée d'Epicharis, Sergia faisait coup sur coup de dispendieuses emplettes, — la chaleur du théâtre encore aux joues.

Elle venait de voir Néron chanter devant une assistance d'invités complaisants. A l'apparition de ce jeune homme bouffi, en tunique longue, qu'entouraient de graves personnages ayant la toge ou l'habit militaire, un furieux applaudissement avait éclaté. Sergia, qui apercevait César pour la première fois, lui avait trouvé une belle figure — avec son front modelé, son sourcil sculptural, son nez droit, — mais gâtée du bas par quelque chose de ramassé, de froncé, qui se résumait, à distance, en un plissement orgueilleux et mauvais. Le cou était énorme. Cependant la jeunesse et la bonne grâce de celui qu'environnait le terrible prestige césarien avaient plu. La tragédie même qui venait de se consommer faisait qu'une espèce d'attendrissement subtil et corrompu se mêlait à cette séduction. D'ailleurs, le besoin de s'étourdir emportait tout. Et, de l'orchestre où se débraillaient les graves laticlaves décorées de pourpre, aux gradins où c'était, entre les thyrses printaniers, comme un bouil-

lonnement de légers vêtements d'écarlate, d'azur, d'hyacinthe, toute une efflorescence de roses tressées en diadèmes sur des chevelures patriciennes, il courait un grand frémissement. Des sénateurs avaient chanté comme choristes, des femmes de rang illustre tenu des rôles, et une matrone octogénaire, Elia Catulla, dansé la *Léda* avec la grâce de ses vingt ans.

— As-tu aperçu Terpnos, toi? demanda tout à coup Sergia (tandis qu'elles se dirigeaient vers le Portique), en affectant un air d'indifférence. César avait un autre citharède pour accompagner son chant.

— Oui, Ménécrate, répondit Epicharis, un Milésien roux et rusé, dont l'adresse consiste à cacher son talent. L'orgueilleux Terpnos ne voulait pas se contenter d'accompagner la voix céleste du Maître.

— Néron l'a chassé? s'informa vivement Sergia.

— Nullement. Et en attendant de nouvelles faveurs de la fortune, il se console avec de grandes matrones : on parle de Fabia.

Sergia, peu après son retour d'Aricie, avait rencontré aux Thermes Epicharis. Elles avaient soupé ensemble, échangé des confidences, continué de se voir. Sergia s'était laissé persuader par sa nouvelle amie de quitter le Transtévère, « quartier de corroyeurs et de porteurs de litières », et, au lieu de se cacher dans une lointaine ruelle, « où elle languirait sans pour cela éviter sa ruine, qui s'y consommerait, au contraire, bien plus sûrement », de venir vivre, en matrone de sa condition, dans un des beaux lieux de Rome, « la fortune devant, sans aucun doute, récompenser cette confiance ».

Sous la colonnade du Portique, dont les intervalles étaient bouchés par des rideaux de pourpre, il flottait une odeur violente de parfums. L'air s'en trouvait chargé, épaissi. Une buée musquée était épandue, et qu'on eût dit se balancer, comme agitée par le flot des toges, des voiles, allant et venant, bleus, jaunes, violets, rouges, couleur de châtaigne, couleur d'amande, couleur de cire, dans une vague diffusion d'ombre et de lumière.

Sergia aperçut tout à coup aux côtés d'Epicharis, sans l'avoir vue arriver, une femme inconnue d'elle, vêtue, comme une honnête matrone, d'une palla qui lui couvrait les cheveux et d'une longue stola descendant sur ses brodequins de peau blanche. Et elle souriait à Sergia, sans qu'on sût pour quel motif, en tenant sur elle, entre ses voiles à demi écartés, un singulier regard, indéfinissablement mêlé d'intérêt et de curiosité. Elle semblait comme surgie on ne savait d'où en apportant ce sourire et ce regard. Sergia se demandait confusément pourquoi elle la dévisageait. Epicharis nomma : Galvia Crispinilla ; et la présentant elle-même, mais non point sous son nom véritable :

— ...Cynara, dit-elle, une amie.

En ce moment, un jeune homme, en toge de pourpre fine abondamment drapée sur une tunique très longue, toucha par derrière le coude de Galvia, et la tira un peu à part. Pendant qu'ils s'entretenaient, Epicharis dit quelques mots de la matrone, une veuve riche, en crédit, qu'on croyait même admise au Palatin.

Galvia Crispinilla revenait :

— C'est notre ami Celius, dit-elle, il n'a point voulu t'aborder, te voyant en compagnie ; mais, si tu le permets, il sera chez toi, ce soir, après les secondes tables.

Les trois femmes gagnèrent la sortie des Portiques. Epicharis y trouva le consulaire Rufus, celui-là même qui, sur la scène, avait servi de héraut à Néron citharède. C'était un homme très grisonnant, presque chenu ; son pallium, ramené en capuchon, dissimulait mal un crâne chauve, et son visage était d'un mauvais rouge brouillé, comme chez ceux dont le sang reste enflammé par les excès. Cependant sa molle tunique de soie verte, sans ceinture, comme celle d'un jeune débauché, et alourdie d'une épaisse bordure d'or, lui battait jusque sur la cambrure de ses souples brodequins de Sicyone.

Tous s'acheminèrent vers la Voie Sacrée, où se trouvait la petite maison d'Epicharis.

Celius, tard dans la soirée, quitta les jardins de César pour s'y rendre à son tour.

Le triclinium, lorsqu'il y entra, était plein de voix hautes et confuses.

Aux questions dont on l'accueillait facétieusement, Celius dit s'être, là-bas, délecté d'un bon souper, meilleur encore, si eux-mêmes, ses amis, l'eussent partagé. Quant à la fête de nuit, par Aphrodite Pandémos ! c'était fort beau. On s'y écrasait. Les tavernes rougeoyaient et retentissaient comme les forges de Vulcain, on pillait les boutiques, les matrones perdaient leurs voiles.

Epicharis, avec un rire, battait des mains.

— Pourquoi n'y être pas restés? Courons-y !

Mais Rufus était las. Celius, avec un regard vers Sergia, dit que rien ne valait le charme de cette réunion d'amis. Et il s'étendit à la place restée vide au bout du lit inférieur. Rufus, entre Epicharis et Sergia, occupait le lit du milieu. Des invités s'allongeaient aux autres places.

Sergia, couronnée de fleurs, tenait une cithare.

Nul (sauf Epicharis) ne la connaissait autrement que sous le nom de Cynara. Depuis sa disparition du Janicule, assez de temps s'était écoulé pour que l'oubli se fût complètement fait sur elle. Elle était,

croyait-on, une femme qui voyageait, vivait seule, à son gré. Pour le reste, on ne savait rien ; mais, belle comme on la voyait, libre... Et cette pensée, autour d'elle, rôdait comme un désir. Epicharis, à cause de Rufus, regrettait de l'avoir invitée.

Elle chanta, dans un emportement, en un soudain éclat de passion.

Ils l'acclamèrent, Celius plus haut que tous ; et comme elle ébauchait un geste pour poser quelque part sa lyre, le jeune homme se précipita, la reçut de ses mains, courbé, dans un échange rapide et brillant de regards.

Au lieu de regagner sa place, il s'assit légèrement sur le bord extérieur du lit, et il y demeurait, un peu en arrière de Sergia, les yeux attachés à son gracieux et hardi profil. Sergia, de son côté, tournait un peu le regard aux propos de Celius, non sans se plaire à la chevelure noire du jeune homme et à la pâleur chaude de son visage un peu creusé. On le connaissait pour un débauché. Toutefois, malgré ses bagues nombreuses, les parfums de ses cheveux et les plis flottants de sa tunique, rien d'efféminé ne se dégageait de sa personne, mais plutôt quelque chose d'une violence mâle, souple et prompte.

Autour d'eux, à propos des Jeux Juvénaux, on en était venu à parler de Néron, conversation hasardeuse et redoutable ! Mais, à mesure qu'augmentaient les fumées du vin, ils y revenaient, malgré eux. Galvia Crispinilla, surtout, paraissait connaître bien des choses, à la façon dont elle bégayait des bouts de phrases, tout en buvant du vieux Mamertin.

Elle n'avait plus rien de son aspect ordinaire de matrone voilée. Bien qu'elle ne dût plus être jeune, elle montrait ses épaules et sa gorge. Sa chevelure trop noire, brillante, agglutinée par les pommades en une spirale conique où s'enroulait un tortil rouge à pendeloques d'orfèvrerie, coiffait avec lourdeur et faste son visage fardé.

Demeurée, de bonne heure, veuve d'un opulent chevalier romain, elle s'était jetée dans le plaisir. Malgré ses désordres, sa richesse, qu'un Affranchi faisait fructifier dans le négoce, lui avait permis de garder un haut rang. Bientôt elle avait eu accès au Palatin ; et c'était elle, lorsque Néron, poussé par ses amis, voulut dissiper ce que l'on croyait être les incestueuses équivoques d'une mère frénétiquement avide du pouvoir, qui avait découvert la femme exactement ressemblante à Agrippine.

C'était son secret, et qui, maintenant, dans le vin, passait mêlé à ses balbutiements comme une transsudation vénéneuse ; mais son ivresse se dissipant soudain, effrayée et furieuse d'en avoir tant dit, elle se récria :

— Je ne sais rien ! C'est toi qui parles de cela ! Tu es ivre ! Prends garde à toi ! Si tu ne te tais... les délateurs ont de bonnes oreilles !

Rufus la regarda d'un air de stupide épouvante ; et la peur désenivrait les convives, devenus blêmes.

L'on se remit à boire, précipitamment ; des danseuses entrèrent ; les coupes hautes et branlantes saluèrent leur apparition.

Derrière elles, de nouveaux arrivants se pressaient dans la salle, mettant des couronnes sans s'embarrasser de celles qu'ils avaient déjà sur la tête. Un bourdonnement grandissait, mêlé au son des flûtes.

Celius, peu à peu, s'était approché de Sergia, jusqu'à avancer sa barbe brune sur l'épaule mate de la jeune femme.

— Je devrais peut-être, murmurait-il, retourner à ma place.

Sergia se tut.

— ...Parce que... si... quelqu'un, venant te retrouver, est là, parmi ceux qui entrent... Mais avant...

— Je n'attends personne, dit, avec une sérénité hautaine. Sergia.

— Ha? Pardonne !... fit, d'un ton d'humilité heureuse, le jeune homme. Il reprit : Qu'il me suffise, en te regardant, de savoir que tu es la plus belle des Romaines, et de plaindre la Ville, jusqu'ici tristement privée de ta présence, je crois... Tu voyageais, dit-on? En ce cas, ne me dis pas d'où tu viens, car, j'en jure par tes doux yeux, je le sais déjà. Tu ne viens ni de Naples, ni de Tarente...

— Et d'où? dit Sergia qui souriait.

— De Paphos.

Le fracas des crotales éclata dans la salle. Une des danseuses, se détachant de la ronde brisée, s'avançait seule.

Celius, poursuivant, jurait que si cela pouvait lui valoir un regard de Cynara, il serait, dans le Cirque, cocher, gladiateur, bestiaire, dût-il s'écraser contre la borne, s'abattre la gorge ouverte sur le sable, ensanglanter la corne de l'aurochs.

La jeune fille dansait. Elle semblait, en se jouant, tour à tour provoquer et tromper les vœux. Les convives suivaient ses yeux immobiles fixés sur eux.

Sergia sentait contre son oreille un souffle chaud plein d'un ardent chuchotement :

— Qu'est-il besoin d'attendre? Pourquoi m'envoyer, dans le temple de Vénus, chercher ta réponse, voir si tu as, ou non, consacré mes tablettes, enguirlandées de laurier? Quand tout à l'heure... Ils sont gorgés de falerne... Un mot, un signe de ta jolie tête...

Il la pressait, et elle se serra, d'un mouvement irréfléchi, contre

le Consulaire assis entre les deux femmes. Rufus, écartant ses deux bras, enlaça Sergia d'un côté, Epicharis de l'autre.

Celius bondit, arracha Sergia, pourpre de honte et de colère. Stupéfait de cette audace à travers son ivresse, Rufus balbutiait stupidement ; soudain éclatant en injures :

— De quoi t'occupes-tu, toi, gosier de dix coudées? Va-t'en plutôt faire afficher l'abandon de ton patrimoine !

Celius blêmit de fureur, et il se ruait sur l'autre, un personnage consulaire ! On l'entraîna. Sergia quitta la salle. Epicharis avait repoussé brutalement Rufus.

Accroupie nonchalamment, en une pose contournée et gracieuse, sur une haute crédence à pieds d'ivoire, de l autre côté du triclinium, la danseuse gaditane, avec l'air de considérer cette scène, était occupée à se laisser regarder par plusieurs jeunes patriciens, rangés en arrière dans leurs longs manteaux. Ennuyés de la querelle des hôtes, ils allaient partir. Par moments, elle souriait par-dessus son épaule, vers eux.

Mais Epicharis lui criant d'aller ailleurs, elle sauta légèrement à terre, en un éclat de rire, se revêtit promptement et suivit les jeunes hommes.

IV

Sergia paraissait soutenir un rang matronal. Mais Galvia Crispinilla, qu'elle recevait familièrement dans sa maison, avait vite deviné la condition précaire de la belle Cynara. Chaise découverte sur la Voie Appienne, avec ses deux Éthiopiens noirs en pagne de toile blanche d'Égypte, Flabellifère balançant le haut éventail en plumes de paon, suivante rousse auprès de la maîtresse brune, tout cela, pour un œil comme Galvia, décelait le luxe de location. En effet, Sergia n'avait à elle que son Ephésienne et sa Phrygienne. Attouda regrettait le Transtévère, les Phrygiens, le Temple, dont le gardien voulait la racheter pour vivre avec elle. Mais Sergia ne consentait point : comment remplacer une ornatrice aussi habile?

Galvia Crispinilla avait toujours quelque flatterie prête ; et elle lui trouvait, en effet, un charme dont son expérience ne se rappelait point le semblable. Toutes ces Grecques, toutes ces Asiatiques, toutes ces courtisanes de la volupté, n'avaient pas la séduction de cette Romaine au beau visage aquilin. Sa voix timbrée était fémininement grave. Elle s'exprimait en patricienne. Elle semblait faite pour quelque existence délicate et fière. Quel bouleversement l'avait jetée là? Quelle tourmente embrasée? et dont elle sortait plus pro-

fondément, plus subtilement belle, comme une fleur que l'orage a rendue plus odorante.

Galvia savait que Celius, longtemps rebuté, avait été accueilli.

Sans rien dire de cet amour, elle fit entendre des avis indirects, contant une histoire où Sergia pouvait reconnaître la sienne propre ; concluant par cette devise sur les prodigues : Amant ruiné, emporte avec toi tes aïeux.

Et un jour que Sergia semblait soucieuse :

— Rufus t'aime ! lui dit-elle tout à coup, en la regardant fixement. Elle rejeta sur l'ivresse du souper son égarement. Pouvait-il venir demander son pardon? Il l'aimait ! Il avait chassé Epicharis.

Mais Sergia, le visage soudain durci, avait refusé d'en écouter davantage.

Celius flottait entre la tendresse et ses habitudes de débauche. C'était le dernier descendant d'une race patricienne qui, depuis l'ébranlement des Guerres civiles, allait s'éteignant dans le désordre et l'orgie.

Sergia lui prêta quelque argent, qu'il misa. On ne manquait pas de le rencontrer, avant les soupers où il était convié, dans les petites chambres à l'usage des joueurs,

Elle-même en était aux dettes. Galvia Crispinilla l'avait remise aux mains d'un usurier, — qui n'était autre que son propre Affranchi, son tuteur et son affidé, chargé du soin de sa richesse (sans que Sergia connût cela).

On l'appelait Lanéros, espèce de surnom grotesque de singe savant, que lui avaient valu, du temps qu'il était esclave, sa laideur et son zèle. Un collier de barbe jaunâtre entourait sa face aux lèvres glabres, et un bourrelet de cheveux gris bordait le pourtour de son crâne chauve. De petits yeux luisaient dans la fente de lourdes paupières continuellement presque rejointes, comme couvant la ruse de ce regard. Des narines aplaties et cependant crispées, convulsives, ajoutaient un accent de violence à cette mine, qui semblait, d'ailleurs, à cause de la bouche largement fendue, vous aborder toujours avec une grimace amicale. On le disait très riche, plus riche que sa patronne, Galvia Crispinilla. On assurait qu'il avait procuré des sommes à César lui-même, et qu'il l'approchait souvent. Esclaves, navires, terres, personne ne s'entendait comme lui à faire rendre au négoce un plein profit ; et l'usure, ensuite, multipliait le tout. Deux grands cercles d'or, à ses oreilles, pendaient jusque dans les plis de son pallium, rejeté par-dessus l'épaule.

— Sourire de Vénus, dit-il, avec une humble révérence, à la belle Cynara, qui riait, l'Anadyomène me punirait de gager mon argent

sur ce collier qui te sied si bien... Cependant... Son regard soupesait le joyau. La jeune femme tressaillit et, d'un geste instinctif joignant son vêtement sur sa gorge, elle dit avec précipitation :

— J'ai une terre près d'Aricie...

L'usurier Panéros le savait bien. Il n'aurait point prêté un as sur cette pauvre culture : mais le fonds de terre, ne se trouvant pas éloigné de Rome, augmenterait considérablement de valeur, il en était sûr. Donc, il avait amené Sergia à proposer la villa pour garantie de sa dette.

Le souvenir de ses deux vieux serviteurs traversa son esprit, comme un frisson vague et froid.

Mais, secouant cette pensée, elle se donna des motifs d'espérance et de bonheur.

Elle s'étourdit toujours davantage. Elle suivit Celius à ces spectacles de nuit mis en vogue par Néron. Les fêtes aux flambeaux du Pont Milvius allumèrent ses pierreries. Dans les ruelles noires de la Suburre, en perruque et en capuchon, elle but avec lui le vin cuit des tavernes borgnes, parmi la basse plèbe, dont elle attrapait le langage, tandis qu'il la regardait avec des yeux plus épris, lui trouvant, là, une séduction unique.

Le Jeu même allant manquer s'il n'y payait point des dettes pressantes, il avait vendu successivement ses vases à parfums, ses bagues, sa vaisselle d'argent. Afin de diminuer les mauvaises chances, et aussi par fierté, il misa aux jeux de force et d'adresse où il avait excellé : la paume, le disque, la lutte. Mais son souffle s'était fait court. Un jour, il en manqua brusquement. Il revint aux jeux de hasard. Il perdit.

On vendit à l'encan sa maison, ses meubles, ses deux jeunes échansons dont il n'avait jamais voulu se priver.

Il ne reparut point chez Sergia, et elle faisait ses conjectures. Galvia Crispinilla lui apprit la nouvelle : ce fameux Celius, ne le savait-elle pas? on venait de le vendre sous la Lance, si bien qu'il en était réduit, maintenant, au pain des gladiateurs !

Sergia pâlit, et Galvia continuait :

— Il s'est fait gladiateur ; il a loué son corps par misère ; il marche à la voix du Laniste. Il pourrait porter le casque, il a le sang assez chaud encore, mais le tribun n'a point voulu d'un homme noté d'infamie.

Et elle obtint enfin de Sergia une invitation pour le Consulaire, lors des prochaines fêtes de Flore.

C'était au Champ de Mars, — plein de bruit, de lanternes, de festins. Dans le vaste Théâtre, colossal entonnoir de gradins concen-

triques, la plèbe affluait en une terrible exubérance avinée. Des rangées de lampadaires dont les flammes fumaient par le bout, de hauteur en hauteur, faisaient trois demi-cercles de feux étagés ; une énorme couronne de flambeaux pendait sur l'orchestre ; et cependant il n'y avait qu'un crépuscule rougeâtre, où l'immense enceinte restait à demi ténébreuse avec son grouillement et son tumulte.

Sur ce grondement continu, des cris, des interjections, des rires se détachaient. On appelait les courtisanes avec des mots tendres. C'était leur fête, le théâtre en était plein. Il y eut un redoublement de la clameur lorsque apparut sur le proscenium, où la lueur était plus claire, une troupe d'entre elles, en voiles de couleur, bleus comme l'air, verts comme la mer, blonds comme la toison des béliers, jaunes comme les feuilles mortes, incarnats comme les roses, noirs et pailletés comme le ruissellement d'une eau nocturne emportant des étoiles. On criait leurs noms : Léda ! Myrtalè ! Hédyla ! Phyllis ! Komitô ! Ligea ! Seconeca ! Epicharis !

Epicharis et une autre, avec une troisième pour faire l'esclave, jouèrent la « Meretrix ».

Ensuite se succédèrent, au milieu d'une pétulance croissante des spectateurs : « le Fanfaron » puis le « Léno ».

Au sortir du spectacle, le Consulaire qui s'était montré d'une courtoisie raffinée, à cette heure, tremblait de convoitise, balbutiait des flatteries brutales, et fit à Sergia une demande brutale.

A cette sollicitation soudaine et directe, dans cette foule pleine de courtisanes occupées à écouter des paroles toutes pareilles, un orgueil mêlé de honte fit bouillonner le sang de Sergia. Avec hauteur, elle dit qu'elle n'avait point besoin d'être accompagnée, et s'éloigna sans tourner la tête.

Rufus réveilla furieusement ses esclaves, endormis de fatigue sur les brancards de la litière.

Sergia trouva chez elle Celius. Depuis de longues heures, il l'attendait.

Ils eurent, l'un et l'autre, des paroles pleines d'insouciance et de dédain sur la raison misérable de la disparition du jeune patricien. Et elle le considéra :

Le soleil des Arènes avait hâlé son visage ; il portait maintenant ses cheveux courts, comme un soldat ; son parler était devenu bref comme un choc de glaive ; une tristesse adoucissait son regard. Il était vêtu d'une tunique plébéienne, qui dégageait largement son cou, aux sveltes et robustes attaches.

— Mes amis m'envient, fit-il. Eux aussi voudraient être gladiateurs.

Leur patrimoine, leur opulence, leur mollesse pèse à ces vaillants.

Il parlait en souriant de sa ruine. Celius jurait que le métier était bon. La gladiature rapportait jusqu'à trois et quatre mille deniers, l'an.

— La sportule de ton barbier aux Saturnales !

— Trois et quatre mille deniers, par Plutus ! Et plus encore, si l'on vit ! En effet, par sa bravoure, une foudroyante bravoure de désespéré, il était un sang de choix pour les Lanistes.

— Ne peut-on se faire aussi gladiatrice? dit tout à coup la jeune femme, en respirant songeusement une large rose épanouie.

Cette question, prononcée d'un ton singulier, surprit Celius. Mais avisant la belle Cynara qui respirait toujours sa rose, il répondit par des compliments. Certes ! sous le casque et gorge nue, elle serait Penthésilée elle-même. Prise dans le filet du Rétiaire, on croirait voir Vénus aux rets de Vulcain.

. . . .

Au réveil, après une nuit d'oubli, il se sentit au cœur une détresse affreuse. Ce fut morne, lugubre, spectral. Il perçut, en un éclair d'horreur, l'agonie qu'était son existence. Bientôt, demain peut-être, il tomberait à son tour. Aucun ne durait au delà de dix assauts. Alors, on ôterait son casque, le brassard de son bras droit, le jambart de sa jambe gauche, ses bottines de cuir bleu, son pagne bordé de rouge. Le cadavre serait traîné au Spoliaire, sous cette chaude voûte verdâtre, pleine d'une fétidité sanglante, où des torches, dans une buée d'abattoir, vacillaient sur des tas de corps exsangues.

Sergia, pâle à ses côtés, songeait. Elle dit :

— Pourquoi, Celius, n'es-tu pas des amis de César? Tente sa générosité?

Le jeune patricien eut un rire, où il y avait à la fois de l'impuissance, de la haine et de l'ironie.

Puis avec un geste violent :

— Ha ! s'ils voulaient, Pison et ses amis ! S'ils voulaient ! On userait du glaive ailleurs que dans l'Arène ! Lucain a raison de chanter les Guerres civiles ! J'aurais dû vivre en ces temps intrépides... Toi aussi...

Puis, en souriant, il confessa qu'un grand coup de force était, du reste, le seul moyen qu'il eût, lui, de se sauver.

— Mais on le craint trop ! ajouta-t-il après un instant. Un musicien, en ce moment, fait le tour de Rome avec une cithare, où il vous montre une corde provenant de la lyre de Néron. Elle serait prise à celle d'Apollon, on n'écouterait pas plus en silence. Les gens du cirque, du théâtre et du gymnase, qu'il favorise, sont devenus

une immense multitude ; la plèbe ne connaît que lui ; les prétoriens lui sont fidèles. Il est trop fort.

Et, d'un léger mouvement de main, ayant semblé envoyer dans l'air ses pensées, le jeune homme reprit une expression insouciante.

Pourtant, quand il quitta Sergia, il avait un tel découragement dans ses yeux, qu'elle s'émut. Elle voyait quelque chose s'égarer au fond de ses prunelles, et, comme pour cacher une défaillance, il se détourna, fit un pas vers la porte.

— Celius !

Sur le seuil, il s'arrêta. Son visage était redevenu calme ; il sourit à la jeune femme, lui dit qu'il la rejoindrait bientôt, et, du bout des doigts, lui envoyant un baiser, il disparut.

Le jour suivant, au crépuscule (c'était le lendemain de la dernière journée des Fêtes de Flore), Sergia vit avec surprise entrer l'actrice Epicharis. Elle était vêtue négligemment, sans ses bagues, ni son collier ; ses cheveux, comme si elle venait de les enrouler à la hâte, pendaient à demi défaits sur sa nuque, et dans les ombres du soir son visage de Grecque, à l'embonpoint ordinairement clair et doux, apparaissait hâve, las, anxieux.

— Parle ! dit Sergia, inquiète à la vue de ces traits mornes.

Epicharis fit avec lassitude :

— Qu'il serait bon de demeurer dans sa couche et de ne s'y réveiller jamais plus... Mais il a fallu venir : Celius...

— Qu'est-ce donc?...

— Il est... il est tué !

Sergia poussa un cri étouffé. Puis il y eut un grand silence. Epicharis reprit :

— La nuit passée, à table, comme il se levait pour se battre avec le Thrace, il m'a demandé tout bas : « Vois-tu Cynara? J'ai répondu non, mais que je ne te haïssais point. Alors il m'a dit : Je t'en prie donc, si je suis tué, va la trouver, et dis-lui que ma dernière pensée aura été pour elle. »

Elle raconta la mort de Celius.

Une paire de gladiateurs, avec des armes arrangées, s'était escrimée longuement, sans se faire de mal, des Samnites très habiles, très curieux à voir. Cependant les convives bâillaient. Alors Celius, comme pour un vrai combat, cria de jeter du sable sur les dalles.

En même temps, il levait un cornet, agita les dés. On s'exclama railleusement : Et ton enjeu? Avec un regard qui fit cesser les rires : Moi ! Il se battait immédiatement avec un Thrace terrible. Gagnant, il recevait cinq cent mille sesterces. Perdant...

— Certes, ma Sergia, si un gladiateur dût vaincre, c'est lui.

Jamais tu ne vis un tel courage! Les plus intrépides, rompant, recommençant, ne sont vainqueurs que de la deuxième, de la quatrième main. Lui a tout mené attaquant. Mais le Thrace avait plus d'haleine ; et c'était un condamné qui, par chance, échappait depuis cinq ans, si bien que, croyant déjà tenir sa baguette de congé, il se battait avec fureur.

« Ensuite, les amis du pauvre Celius se mirent à boire, coupe sur coupe. Ils me forcèrent à faire comme eux. La tête perdue, je m'endormis. » Au petit jour, quand le froid la réveilla, le cadavre gisait toujours sur la mosaïque, blême, rigide, glacé. En ce moment un vieil Affranchi de la famille était venu le ramasser, pour l'ensevelir dans la sépulture de la gens Celia, sur la Voie Appienne.

Les deux femmes, côte à côte, se turent. La nuit tombait. Attouda vint, à pas muets, allumer sur sa tige de bronze une lampe à un seul bec, et s'en fut. La lueur éclairait faiblement leurs traits las ; de leurs longues paupières baissées à terre descendait quelque chose de morne et doux, et tout en elles était accablement, mélancolie, tristesse.

Sergia songeait à Celius. L'extrême détresse de sa fin répondait à la désolation secrète qu'elle-même avait depuis longtemps au cœur ; et elle eût voulu pencher sa tristesse fraternelle sur ces restes sanglants.

C'est inutilement que Galvia Crispinilla, de nouveau, lui parla de Rufus : jamais elle ne voulut l'écouter.

Son existence, d'ailleurs, n'en continua pas moins à l'aventure. Sergia ne pouvait plus se reprendre. Enveloppée désormais dans le souvenir de Celius, il lui restait de cet amour, de cette fin tragique, une renommée, une marque violente qui la rejetait toujours, maintenant, aux mêmes compagnies désordonnées.

En entendant ces débauchés tout mépriser, elle se sentait, — tandis qu'elle forçait l'éclat de son rire, — plus abandonnée, plus seule, plus perdue.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'échanson de César.

I

Quand le Samaritain Thallus s'éveilla sur son lit de paille, dans l'auberge près du port, au Transtévère, son souci de la veille

le ressaisit : il avait trouvé tout désert chez Sergia, dont ils ne savaient plus rien depuis quelque temps.

La petite villa d'Aricie allait être mise en vente sur la requête d'un certain Panéros. Thallus accourait à Rome : Sergia était disparue.

Le serviteur avait gagné l'auberge du Transtévère.

Quand il descendit dans la salle basse, où des quartiers de viande, des salaisons, des herbes, des légumes pendaient du plafond à des crocs, tous les hôtes étaient à regarder en silence une foule nombreuse et d'aspect menaçant qui passait dans la rue. Des bâtons, des pierres, des torches étaient brandis au bout des bras nus ; et tout ce monde, avec une rumeur d'émeute, se portait vers le Tibre.

Autour de Thallus, on parlait, à voix contenue, d'un événement considérable et dangereux, d'un préfet de Rome assassiné par un de ses esclaves. On disait que tous les autres esclaves se trouvant dans la maison du préfet au moment du meurtre allaient être conduits au supplice. Il y en avait quatre cents.

Quantité d'entre eux étaient connus au Transtèvère, dans les communautés religieuses d'Orientaux, Phrygiens, Égyptiens, Asiatiques, Juifs, et ces autres aussi qui se voyaient entre eux au fond de cette auberge, où une miraculeuse source d'huile avait annoncé, telle qu'une soudaine effusion de mansuétude, la naissance de leur dieu Chrestus. On avait soupiré dans tout le Transtévère, en songeant à ceux qu'on ne reverrait plus. Mais, parmi les élans religieux qui en devenaient plus ardents, la pitié s'exalta, et se tourna en colère. Beaucoup, le matin du supplice, descendirent vers le pont du Tibre. C'était leur foule qui passait.

Thallus s'agitait, entraîné comme les autres par ce bruit de pas, cet emportement. Puis, au dehors, il pourrait tenter quelque chose, chercher Sergia? Et comme il franchissait le seuil de la taverne pour suivre la multitude, il sentit qu'on lui touchait la main.

Se tournant, il reconnut Attouda.

La Phrygienne avait dans l'expression de son visage, entouré de tresses blondes sous un voile bleu, quelque chose de si troublé et de si pressant, que Thallus se mit à l'accompagner avant même qu'elle eût pu dire un mot, car elle haletait du rude contact populaire, et d'une autre émotion encore. Enfin, elle dit :

— Sergia t'appelle... Elle gît sur sa couche, une fièvre la consume.

— Où?

Et il fit droit devant soi plusieurs pas précipitamment, au hasard.

— Ici, dans le Transtévère. Viens.

Ils suivirent, à travers des tanneries, des chantiers, des entrepôts, la Voie du Port, longue chaussée dallée parallèle au fleuve. Derrière

eux, le bruit de la foule s'éteignait. Attouda, en marchant, racontait à Thallus ce qui était survenu.

La maîtresse s'était trouvée endettée partout ; les créanciers, apprenant la mise en gage de son bien d'Aricie, avaient réclamé leur argent ; tous : le tenancier de la maison, le loueur d'esclaves (d'ivrognes, de pillards plutôt), le marchand de parfums, le marchand d'étoffes, et les taverniers du Vélabre, celui du gibier, celui du poisson, et celui du vin, et celui du pain. Et tout était vendu : jusqu'à ses vêtements, jusqu'aux aliments trouvés chez elle. Tryphosia, l'habile esclave de la cuisine, dont le crieur public tira une bonne somme, avait pleuré beaucoup, mais avait repris sa mine réjouie en se voyant adjugée à un riche vieux glouton, qui la traiterait bien. Elle, Attouda, — le gardien du Phrygianum la rachetait, et il l'affranchissait en l'épousant. — (Thallus, seulement alors, remarqua ses cheveux maintenant découverts, comme les femmes libres, dont elle portait aussi la palla). — Sergia, jetée à la rue, s'était laissé ramener au Transtévère. Combien triste avait été tout cela, combien misérable ! Au sortir de la maison, comme mise à sac, avec les meubles, les voiles, et tout, qu'on bouleversait pour la criée déjà, autour de sa détresse, rôdaient, murmurant des offres, des parfumeuses napolitaines... O le rire étrange, strident, désespéré, de Sergia, à leur vue ! Réfugiée ici, dans la pauvre chambre louée à la hâte par Attouda, elle gîsait au lit, brisée, brûlée de fièvre. Et la Phrygienne, déjà plusieurs fois, s'était rendue à l'auberge près du port, espérant y trouver Thallus ; elle l'y avait enfin rencontré.

Le serviteur, amèrement, gémissait. Pourtant, quelque chose d'obscur, dans la violence même de cette chute, le rendait pensif.

La perspective de la Voie, devant eux, s'allongeait. Au bout, s'ouvrait l'Arc de la Porte Portuensis, puis au delà les verdures des Jardins de César remontaient vers le Janicule. Mais Attouda ayant brusquement pris à droite, ils s'enfoncèrent dans un quartier misérable et sale, aux hautes maisons délabrées sans être anciennes, — amas de bâtisses à plusieurs étages et la plupart à toit plat, coupé en îlots par les sillons profonds des rues étroites.

Une population de Syriens et de Juifs se tassait là, depuis le port jusqu'aux ruelles supérieures, vivant de petits métiers, revendeurs, brocanteurs, ébénistes, tapissiers, ivoiriers ; d'autres étant scribes à l'Emporium (longs magasins publics sur la rive opposée du Tibre), portefaix sur le quai, ouvriers dans les tanneries, — dont les exhalaisons nauséabondes flottaient perpétuellement sur ces parages, avec l'odeur aigre des violentes cuisines.

Thallus, à la suite de la Phrygienne, gravit un escalier étroit et

ténébreux. Tout au haut, un corridor s'allongeait, resserré entre le mur et une rangée de portes. Attouda en poussa une; ils se trouvèrent dans une chambre exiguë, à carrelage, avec une petite fenêtre sur le côté opposé à l'entrée.

Le jour bas d'un matin d'hiver éclairait confusément le réduit, qu'une table, un coffre et un grabat garnissaient à l'obstruer. Il y avait, sur la table, une lampe d'argile et un gobelet de corne. Une amphore, auprès d'un réchaud, s'appuyait au mur, dans un angle. La fenêtre donnait sur une cour, qui semblait, avec les ouvertures des étages, l'intérieur d'un columbarium; d'autres cours, entre d'autres maisons, s'apercevaient au-delà; — et la lueur du dehors arrivait en un rayon blafard sur la couche où Sergia, pâle, les traits amaigris, les paupières fermées, était étendue, immobile.

A l'apparition de la Phrygienne et de son compagnon, une autre femme, tenant à sa mamelle un enfant serré dans des bandelettes, se leva du coffre où elle semblait sommeiller, tout en allaitant. Dans un langage mêlé de grec et d'hébreu, elle dit que « la Romaine », qui s'était assoupie vers le matin, reposait toujours. Puis, indiquant, sur la table, des espèces d'herbes, « apportées par le prêtre du Phrygianum en l'absence d'Attouda », elle sortit. On l'entendit rentrant dans la chambre contiguë.

Thallus considérait Sergia, en silence.

Combien elle était changée!

Le jour extérieur, tombant oblique sur le chevet, accusait l'émaciement du visage. La chevelure, non peignée, emmêlée, traînée par paquets sur l'oreiller dans les mouvements de l'insomnie et de l'impatience, était violente et misérable. Mais l'abaissement de la paupière, dans l'ombre de la creuse arcade sourcilière, avait une douceur sombre, et la souffrance s'alanguissait mélancoliquement dans l'expression des pâles lèvres entr'ouvertes, où semblait errer, d'une façon navrée et meurtrie, un reste de sourire.

Attouda, cependant, avait fait infuser, sur le réchaud, les plantes du prêtre d'Attis : de la mauve, des baies de laurier, de la cataire, — cueillies et préparées par lui, avec certaines paroles votives.

Quand Sergia se réveilla, elle lui présenta le gobelet de corne où fumait le breuvage. Mais Sergia le repoussa, et dans ce mouvement elle entrevit Thallus.

— Elle me refuse encore! lui murmura la Phrygienne. Pourtant il faut qu'elle boive, par la Grande Mère! si elle veut vivre. — Toi?

Malgré sa répugnance, — car ce remède, parce qu'il provenait du prêtre d'un autre dieu, était à ses yeux presque une impureté, — le

Samaritain, après deux ou trois questions, mit le bord de la tasse entre les lèvres de Sergia.

Elle but avec docilité.

Il laissa retomber doucement sur l'oreiller la pâle tête défaillante.

La fièvre reprit avec violence vers le soir ; et Sergia, la figure toute rouge, les yeux brillants, s'agitait en gémissant.

La voisine juive reparut, offrant de nouveau son assistance.

Thallus semblait réfléchir. Il dit :

— L'on garde, pour les malades, à mon hôtellerie, de l'huile parfumée : il en sera remis à l'envoyé de Thallus.

Gadia, la Juive, retourna dans la chambre contiguë. On l'entendit parler en hébreu à quelqu'un ; et bientôt un homme, — son époux, sans doute, — ayant dans ses mains une urne à col étroit, parut.

Thallus considérait attentivement la fiévreuse.

— A-t-elle prédit son mal? demanda-t-il. Car il n'était pas bon d'anticiper sur le malheur ; le faire dénotait une conscience troublée.

Attouda répondit que Sergia, d'abord, avait dit des paroles de désespoir ; ensuite elle était tombée dans un silence continu, farouche.

Le vieil Affranchi s'approcha du chevet :

— Sergia, murmura-t-il anxieusement, Sergia...

La malade tourna vers lui sa prunelle fixe et brillante où cependant se dilatait un regard vague.

— Chère fille de mon maître, Sergiola... Sa voix s'était faite douce et familière. Il reprit : « Jadis, dans ton enfance, quand un mal, parfois, te tourmentait, on m'amenait vers la jeune malade ; elle me disait, aidée par mes questions, ses manquements à la sagesse ; puis je récitais une prière, j'imposais mes mains, de l'encens brûlait ; et bientôt la souffrance de Sergiola s'en allait avec la fumée aromatique, moins embaumée que son innocence. »

Mais les traits de Thallus prirent une expression concentrée et en même temps hésitante. Il commença deux ou trois phrases, sans finir. Enfin surmontant son trouble :

— Sergia ! confie-toi, maintenant, à moi, comme quand tu étais enfant et que tu souffrais. Ne garde pas orgueilleusement au fond de ton cœur la connaissance douloureuse de... ce que tu fis. Laisse, en cette heure de peine, ma tendresse la partager avec ton désespoir. Sergia ! vois, je te supplie humblement. Ce n'est point... le péché... qui fait l'iniquité,... mais le silence où on le cèle. Témoigne, d'un mot, d'un signe, que tu m'entends, que tu confesses... Tu auras le pardon et la guérison. Un signe, un regard : ce sera le lever, non pas vers moi, mais vers la miséricorde de Dieu. »

Il se penchait implorant.

Mais Sergia était devenue d'une immobilité rigide. Était-ce le feu de la fièvre, ou bien celui de l'orgueil, qui empourprait sa face? Mêlé au bourdonnement de son sang, et plus fort que toute angoisse, quel tourbillon confus de pensées en révolte, à ces paroles extraordinaires, battait ce front de patricienne? Et sa paupière demeurait hautainement abaissée.

Avec un geste désolé, le Samaritain s'écarta du chevet.

Il fallait un aveu préalable de la faute.

La lampe d'argile brûlait sur la table. Dehors, par la fenêtre, s'entrevoyaient les parois de l'étroite cour, où filtraient de petites lumières dans les ténèbres. D'autres pauvres foyers, par la maison populeuse, avaient aussi leur veille, inquiète ou patiente. L'on entendait parfois, dans le grand silence, un vagissement faible, une oraison, un soupir.

Phabi (ainsi se nommait le Juif) dit à voix basse que l'émeute — il y avait pris part — s'était brisée sur les lances des cohortes prétoriennes. La Loi suivant son cours, on avait crucifié les quatre cents esclaves innocents dans le Champ Sestertien, hors la Porte Esquiline. Les cadavres pendaient abandonnés : et déjà, du sommet du Janicule, on voyait, au loin, les corbeaux qui tournoyaient sur la place, en spirales énormes, depuis le haut ciel jusqu'au-dessous de l'horizon. César avait réprimandé le peuple par un édit.

Alors, ils frémirent. Cette menace de César se mêlait, dans leur esprit, au souvenir d'anciens bannissements, souvenir toujours vivace chez les Orientaux du Transtévère, que Claude, autrefois, avait chassés en grand nombre, après des tumultes causés par Chrestus. Attouda même, bien que les mystères d'Attis fussent tolérés, savait qu'il n'était pas si loin, le temps où il fallait se cacher dans les souterrains. Et en de sourdes invocations ils appelaient leurs dieux.

Thallus dit :

— Il va paraître. Il vient !

Et pourquoi des révoltes? Le terme de l'attente était proche. Jusque-là, les épreuves allaient se faire de plus en plus terribles : mais il ne fallait point perdre la douceur, force des élus, promesse et certitude de renaissance dans le Sang rédempteur de Chrestus.

Son regard un moment illuminé, redevint triste en se tournant du côté du grabat.

Et il y resta fixé, en une attention anxieuse. Le délire prenait Sergia. Elle chuchotait des mots bredouillés, où Thallus, l'oreille tendue, reconnaissait, avec stupéfaction et une mélancolie nouvelle, des souvenirs précis de choses très lointaines qu'elle devait, dans son

état ordinaire, avoir depuis longtemps oubliées : une balle verte dont elle jouait, enfant ; la toge du Pénate de bois, ajustée sur la tête et à la ceinture ; la housse d'un lit de table avec broderies figurant une chasse ; d'autres détails encore, effacés, perdus, de la maison paternelle.

Ces choses douces, dites avec la voix dénaturée du délire, dans ce lieu misérable, étaient d'une tristesse infinie. Thallus eut un geste accablé.

Mais elle balbutiait maintenant :

« Soixante... A Baïes, la belle tunique... Soixante émeraudes... Soixante mines... Soixante, soixante... » Elle cherchait. Et soudain, la voix éclata, retentissante et brève ; et tous se levèrent d'un grand mouvement autour du pauvre chevet où gisait la tête proscrite d'une femme perdue : « Soixante jours ! c'est fait ! l'Affranchi, l'Accusation d'Adultère ! Ha ! Ha ! » Et elle fut prise d'un rire sinistre, amer, qui tremblait comme un sanglot en lui secouant toute la poitrine.

La Juive se tourna vers son époux :

— Entends : une Adultère !

Soudain dressée dans un grand cri où elle se réveilla, la face sombre, échevelée, haletante, elle promenait autour d'elle des yeux hagards. Elle retomba défaillante, en exhalant un profond gémissement.

Thallus s'était précipité. Il soutint son corps, sa tête qui se renversait, les prunelles révulsées en un vague regard à demi disparu de suppliante agonie ; et la gardant ainsi un instant soulevée sur ses deux bras avant de la reposer sur la couche, les yeux au ciel comme s'il présentait à des puissances souveraines la détresse de la moribonde, il dit :

« Prends pitié d'elle, ô mon Dieu ! Entends le cri de son péché, écoute la plainte de son repentir. »

Sur un signe, Gadia saisit l'urne, fit couler de l'huile sur les mains de Thallus. Il les oignit soigneusement, — et les leva disant, selon le rite des purifications :

« L'Éternel est saint. »

Phabi et Gadia se mirent à genoux. Attouda fit de même.

Thallus, ses deux mains toujours hautes, prononça :

« Au nom de Chrestus guérisseur. »

Les deux époux répétèrent :

« Au nom de Chrestus guérisseur. »

La Phrygienne murmurait tout bas :

« Guérisseuse, Euchariste, Salvatrice, ô Grande Mère. »

Le Samaritain, avec l'huile consacrée, se mit à faire des onctions,

— selon le pouvoir qu'il en possédait, étant un des Anciens ayant le don de guérir. Ses paumes se promenaient sur le front et sur les tempes de Sergia gisante ; ses yeux restaient levés, sa bouche disait des prières.

L'odeur suave des puissants aromates macérés dans l'huile emplissait la chambre. L'air s'imprégnait d'effluves si vivifiants et si doux que les assistants croyaient, en sentant redoubler leur être, respirer le parfum de la béatitude et de l'immortalité. Et à mesure que se prolongeait l'onction du baume, que se déroulait le murmure des oraisons, Sergia semblait se ranimer. Les globes pâles de ses yeux, restés à demi retournés dans leurs orbites, montraient de nouveau leurs prunelles, qui regardaient çà et là comme en un lent réveil ; le halètement de la poitrine cessait ; son visage, qui tout à coup était devenu terreux, à présent brillait faiblement d'une vague et délicate fleur de vie. Elle demeurait tout étendue en un grand apaisement, une sueur coulait de sa tête jusqu'à ses pieds. La Phrygienne l'essuyait sur son front, et étirait doucement, arrangeait en une longue tresse la chevelure que l'huile avait assouplie.

Phabi, la mine émue. exaltée, considérait Thallus : Donc cet homme, au nom de Chrestus, arrachait les agonisants à la mort ! Devant cette preuve de la vérité de Chrestus, le Juif frémissait de ferveur.

C'était un homme long, les yeux un peu malades, où brillait un regard doux entre les bords rougis et rapprochés des paupières. Il exerçait, comme beaucoup d'autres dans ce quartier de pauvres, quelque métier plein d'humilité, travaillant dans les tanneries (d'où la nécessité de purifications continuelles), ou bien troquant des allumettes contre du verre cassé. Sans doute le soufre, attaché à ses doigts, lui avait fait ces yeux.

Se penchant vers le Samaritain, il lui demanda de le mener chez les frères en Chrestus. Il reprit : « Je L'ai prêché dans la Synagogue, mais trop peu m'écoutaient, on m'a fait taire. Qu'importe ! Je veux Le suivre ! »

Thallus, la figure pleine de joie, dit alors :

— Bientôt nous verrons l'Envoyé de Chrestus !

En effet, un frère, un Juif qui arrivait de Pouzzoles, passant à l'auberge du Transtévère, avait apporté la nouvelle : Paul de Tarse, prisonnier, avait débarqué dans le port de Campanie, venant de Judée ; il y restait sept jours ; puis continuait jusqu'à Rome, par la Voie Appienne.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA TUNIQUE DE NESSUS

Il y a un bien curieux parallélisme entre l'évolution de la question des dettes de guerre et celle de la guerre elle-même. Dans un cas comme dans l'autre, on trouve, à l'origine, une défaillance qui donne aux Allemands l'avantage initial. Dans un cas comme dans l'autre, la conclusion dépend de l'Amérique. Dans un cas comme dans l'autre, la France fait les frais de l'attente, avec l'Angleterre qui lui donne son concours un peu tardif, mais complet. Tôt ou tard, l'Amérique découvrira une fois de plus que son intérêt est d'accord avec son idéalisme. Pourvu que ce ne soit pas trop tard pour nous ! Nous ne sommes encore qu'en 1916, épuisés par Verdun et la Somme, guettant le neutre qui s'est réfugié sur sa tour dorée. Toutes les nations européennes plient sous le faix, elles s'évertuent à trouver le moyen d'ouvrir les yeux des Américains. Tel est le véritable objet des manœuvres qui se sont succédé depuis un an et dont l'accord Caillaux-Churchill n'est que le dernier épisode. Il saute aux yeux, en effet, que la combinaison de Londres vise avant tout à corriger les inconvénients de la combinaison Bérenger.

Certes, c'est un signe assez peu rassurant, qu'en face d'une situation menaçante on en soit encore à échafauder des états de paiement pour soixante-deux ans, à chiffrer en valeur actuelle les efforts de nos petits-enfants et à triompher d'une réduction de pourcentage qui ne produira effet que dans un demi-siècle. La leçon allemande méritait d'être mieux comprise.

Il faut rendre cette justice à l'Angleterre qu'au point de vue financier, tout au moins, elle a montré beaucoup plus d'intelligence et de largeur de vue que les autres nations. Je dis au point de vue financier. Dès la fin des hostilités, le Trésor britannique, fidèle à sa tradition de pourvoyeur de fonds des coalitions, a eu le geste logique de proposer le coup d'éponge. Même exactitude d'appréciation dans l'idée exprimée nettement à Londres qu'il fallait imposer aux Allemands des réalisations effectives limitées, au lieu de tirer des traites astronomiques payables dans la lune. L'erreur anglaise a été politique. L'erreur anglaise a été de ne pas comprendre que pour rallier la France au bon sens financier, il fallait que les Anglais se ralliassent eux-mêmes au bon sens politique français. Le projet de liquidation rapide du règlement des réparations supposait la solution nette du problème des garanties de sécurité. Le malheur a voulu que M. Lloyd George ait saboté le problème politique, de même que les politiciens à courte vue ont saboté le problème financier.

Si profond a été le malentendu qu'il a résisté même à l'épreuve de la mauvaise foi allemande. Quand l'occasion s'est offerte de renouveler sur l'Allemagne abattue de 1923 les effets de la victoire, on a vu se renouveler les erreurs de 1919. Les Anglais ont essayé de nous détourner de la Ruhr par des combinaisons financières. A la veille de l'occupation, M. Bonard Law nous propose de réduire la créance britannique des neuf dixièmes. Le 11 août 1923, au moment où la résistance allemande commence à fléchir, lord Curzon nous propose d'accepter en paiement les Bons allemands. L'opinion française a accepté que ces propositions ne fussent même pas discutées, parce qu'il ne pouvait pas lui entrer dans l'idée que M. Poincaré s'arrêterait court au moment de réaliser les profits d'une victoire totale. Après le lamentable avortement qui nous a conduits au plan Dawes, et surtout après ce que nous avons vu depuis, les choses apparaissent sous un jour bien différent. Tout aurait été préférable à la combinaison qui ne nous laisse le choix qu'entre deux perspectives : ne pas être payé par les Allemands ou ne rien garder de ce qu'ils nous donneront.

Combien les regrets sont plus amers quand on considère qu'entre la proposition Bonard Law et la faillite de la Ruhr, il y a eu le règlement de la dette anglaise en Amérique par l'accord Baldwin. Voyant la Grande-Bretagne isolée par le conflit de la Ruhr, l'Amérique a saisi le moment favorable pour la menacer au point sensible : la monnaie. Afin de sauver la livre, les Anglais ont passé sous les fourches caudines, acceptant de payer à l'Amérique 62 annuités de 32 à 38 millions de livres. On voit le poids jeté dans les balances électorales. Les partisans les plus résolus des saines doctrines financières ont dû

céder à l'entraînement. Une seule chose importe : tenir compte des récriminations du contribuable, qui veut payer le moins possible, d'autant qu'en Angleterre il est accablé d'impôts. Tout le fardeau doit donc être rejeté sur les débiteurs européens. Ainsi a été formulée la fameuse note Balfour. L'Angleterre ne réclamera rien de plus que ce qu'elle doit payer à l'Amérique. Elle est prète à tout effacer si l'Amérique donne l'exemple. Mais tant que l'Amérique demande à être payée, il faut que les débiteurs européens s'acquittent en proportion.

C'est ainsi que l'on a été amené à envisager pour la France des versements annuels de l'ordre de 12 millions et demi de livres. Rien n'est plus inexact que de dire que ce chiffre a été adopté en raison de la capacité de paiement de la France. Il figure la proportion exacte de la part française dans l'ensemble des sommes avancées par la Grande-Bretagne à ses compagnons d'armes. La dette française représente sensiblement le tiers du total. Les Anglais nous réclament le tiers de ce qu'ils doivent payer aux Américains. C'est mathématique. Aucun changement appréciable n'était à envisager sur ce point. L'accord du 12 juillet se maintient sensiblement dans les lignes du projet d'août 1925. Tout au plus est-on arrivé, en renvoyant aux dernières annuités la compensation du moratoire, à diminuer la moyenne théorique d'un million de livres. Le fait est secondaire en raison de l'obligation où nous allons nous trouver de payer des sommes qui monteront en cinq années de 4 à 12 millions et demi de livres.

A moins que la situation ne change du côté américain. Tout l'accord de Londres est imprégné du désir de voir ce changement se produire, mais sans que les Anglais interviennent directement, en quoi que ce soit, pour déterminer le revirement. On sait combien, même dans le domaine politique, la Grande-Bertagne a des réserves de discrétion et de patience envers les États-Unis. A plus forte raison la livre sterling n'oublie-t-elle pas qu'elle est étroitement solidaire du dollar. Si lourd que soit l'accord Baldwin, les Anglais le porteront jusqu'à succomber plutôt que de crier grâce. Mais ils en sentent terriblement le poids. Avant d'avoir rien reçu de leurs débiteurs, ils ont déjà dû verser 450 millions de dollars. Quel problème de transfert pour un Trésor que le déficit guette ! La crise du charbon n'est qu'une des manifestations du désarroi. Un gouvernement énergique et fidèle aux traditions conservatrices a pu jusqu'ici tenir le coup.

Il ne faut pas que notre propre détresse nous fasse méconnaître les difficultés britanniques. La vérité est que les problèmes à résoudre chez nous ne sont que jeu d'enfant auprès de ceux de nos voisins.

Nous ne sommes pas obligés d'acheter au dehors les neuf dixièmes de notre nourriture. Nous ne supportons pas le poids de 1 500 000 chômeurs. Notre industrie n'est pas paralysée. Nos débouchés ne sont pas fermés. Pour l'Angleterre toutes ces plaies sont saignantes. Mais elles sont compensées par un bon gouvernement. L'expérience n'est pas pour nous décourager. Il faut pourtant qu'elle aboutisse. Il faut que la concurrence des changes avariés s'arrête pour que l'Angleterre ne succombe pas, malgré tous ses efforts. Nos voisins d'outre-Manche ont conscience plus que nous de la nécessité de notre salut. Ils voient mieux que nous la facilité relative de notre restauration, ils discernent mieux que nous le principal obstacle au relèvement : les défaillances du régime politique. Mais en attendant, ils font leur jeu.

Ce jeu n'est peut-être pas sans danger pour nous. Il est bien certain que, dans le règlement des dettes, la finance anglaise entrevoit à travers le rapport des experts l'entrée en ligne des capitaux internationaux. Le relèvement de la France serait avant tout une excellente affaire. A nous de veiller. Il ne tient qu'à nous de nous sauver nous-mêmes. Prouver que nous y sommes bien résolus n'est pas le plus mauvais moyen de préparer les concours. L'Angleterre nous prouve qu'elle est prête à nous donner son appui. N'est-elle pas allée jusqu'à soutenir M. Caillaux?

Les résultats qu'avant sa chute, M. Caillaux obtint n'étaient pas particulièrement de nature à rehausser son prestige, même de technicien. Il y avait quatre points sensibles : la commercialisation de la dette, l'or, la clause de tranfert et la clause de sauvegarde.

La commercialisation de la dette, cela veut dire la mise en circulation des traites françaises. L'Angleterre déclare qu'elle n'y songe pas. Cela ne lui coûte guère. En effet, si l'affaire est bonne, on la garde, et si elle est mauvaise, on serait bien embarrassé de trouver preneur. La question est secondaire. Le seul intérêt est de donner une leçon à l'Amérique. Savoir comment elle la prendra !

L'or : il s'agit de 24 millions de livres, déposés au compte de la Banque et de 53 millions au compte de l'État. La rentrée du premier dépôt dépend de règlements particuliers avec la Banque. Nous avions le droit d'espérer que les dépôts faits au compte de l'État nous reviendraient. Les Anglais ne l'ont pas admis. Ils auraient d'ailleurs été assez embarrassés de le faire, car cet or, ils ne l'ont plus. Ils l'ont envoyé en Amérique et une bonne partie est même restée au fond de l'eau. Les Anglais nous disent donc : rachetez l'or, si le cœur vous en dit. Agréable perspective !

La clause du transfert est une précaution contre les fluctuations du change. Elle est à la base du plan Dawes. Les paiements allemands

peuvent être complètement suspendus dans le cas où l'instabilité du mark serait compromise. Sans doute, nous dit-on, il y a la contre-partie, les gages, les chemins de fer, les hypothèques industrielles. Voulez-vous les accepter? En attendant, contentez-vous d'une clause de report, permettant d'ajourner les paiements de trois ans en cas de danger, moyennant intérêt. Sur ce point l'accord Caillaux copie exactement l'accord Bérenger.

Heureusement, dit-on, il y a la clause de sauvegarde, la possibilité de ne pas payer si les Allemands ne nous paient pas.

Parlons-en. La clause de sauvegarde ne figure pas dans le traité. Elle a pris la forme d'un échange de lettres annexes. Ce ne serait qu'un détail si ces lettres constituaient un exposé précis de la thèse française et un accusé de réception formel de la Grande-Bretagne. Il n'en est rien. Les deux lettres sont l'exposé de deux thèses qui ne peuvent s'accorder que si une tierce partie absente du débat établit le trait d'union. La lettre de M. Caillaux dit : « Si les paiements allemands tombent au-dessous de la moitié des prévisions, c'est-à-dire au-dessous de la partie correspondant au remboursement des dettes de Londres et de Washington, la France pourra demander la révision de l'état de paiement. » Que répond M. Churchill? Que d'abord il pose en principe que la France est seule responsable de ses paiements. Puis il observe très judicieusement que la carence allemande n'atteindrait pas seulement la France directement, mais aussi l'Angleterre, qui ne recevrait plus sa part du plan Dawes et devrait continuer à payer l'Amérique. Les Anglais devraient-ils ajouter à la carence allemande la défaillance française? On pourra en parler dans le cas où l'éventualité prévue par la lettre française se présenterait.

Si la lettre de M. Churchill s'arrêtait là, elle serait peu encourageante. Il y a une dernière phrase dont le sens est heureusement plus clair que la rédaction. En cas de révision proposée par suite d'une carence allemande, on devrait, en bonne justice, attendre que les autres pays créanciers de la France prennent en considération une modification analogue des paiements des autres dettes. Quel charabia ! Mais aussi quelle astuce ! C'est pour venir en aide à la France que les États-Unis sont invités à se montrer modérés. Naturellement la modération devrait bénéficier également à tous les débiteurs, donc aux Anglais.

Nous saisissons sur le vif les dessous de la manœuvre. Tout le monde espère un revirement des États-Unis, la France pour obtenir certains compléments de l'accord Bérenger, l'Angleterre pour relâcher la chaîne Baldwin. Mais on n'ose pas aborder directement l'oncle

Sam. On lui parle à la cantonade. La tactique est-elle la meilleure? J'en doute. Le jeu est trop subtil pour atteindre les masses. Or ce sont elles qu'il faudrait ébranler. Pour cela le geste des combattants est plus efficace. L'élite est acquise depuis longtemps et la manœuvre oblique pourrait être de nature à l'impressionner plutôt désagréablement.

En tout cas un fait est bien certain. C'est que l'on s'est trompé complètement si l'on s'est imaginé pouvoir créer un précédent par l'artifice de lettres annexes. Pour entretenir une telle illusion, il faut vraiment tout ignorer de la situation constitutionnelle et de la situation politique. En Angleterre, un ministre des Finances, appuyé par une majorité solide, peut prendre l'initiative d'engagements qui vont jusqu'à la suppression de milliards, sans avoir même besoin de la ratification parlementaire. En Amérique, le ministre du Trésor, et même le président de la République, sont ligotés par la Chambre des représentants en matière financière, et par le Sénat en matière de politique étrangère. Il leur est impossible d'engager l'avenir, même s'ils le désiraient. Or, l'avenir ne dépend pas d'eux. Il ne dépend que des électeurs qui vont avoir à désigner au début de novembre tout le personnel de la Chambre des députés et un tiers du Sénat. Les Chambres séparées ne pensent plus qu'aux élections. On peut se demander si, sous prétexte d'adresser une invite discrète aux Américains, l'accord de Londres n'aura pas simplement apporté un nouvel aliment à une bataille très âpre.

SAINT-BRICE.

Albany ou le Paradis dans Piccadily (1).

Au temps où le roi George III régnait sur la Grande-Bretagne, son fils, le duc d'York, de joyeuse mémoire, possédait à Piccadily une belle demeure construite en briques et en pierres de taille. Le duc d'York, on le connaît : il est gros et rouge, il a une perruque nouée d'un ruban noir surmontée d'un bicorne comme Lustucru, un habit galonné d'or sur lequel brille la plaque de la Jarretière ; il a un gros ventre dans un gilet blanc, des bottes, et une épée qui retrousse la basque de son habit ; en un mot comme en dix, il est affreux, s'essouffle facilement, et rougit après boire ; il est commandant des armées de terre et de mer et déjà on ne compte plus ses

(1) *Paradise in Piccadily. The history of Albany*, par Harry Furniss. London (John Lane. The Bodly Mead).

insuccès militaires. Tel est le duc d'York et d'Albany ; son frère est le protecteur du beau Brummel qui ne les respecte ni l'un ni l'autre.

Bientôt le palais de Piccadily, que l'on appelait *Albany* comme son maître, fut mis en vente ; un homme avisé, Alexandre Copland, acheta pour 37 000 livres tout le lot comprenant bâtiments et pavillons entourés d'un immense jardin qui s'étendait entre Piccadily et Burlington gardens. L'acquéreur débarrassa *Albany* de ses hypothèques, l'agrandit, aménagea les appartements du palais, en construisit d'autres, si bien que lorsqu'il eut terminé, *Albany* contint soixante-deux logements qui furent loués à des célibataires ou à des veufs, à la condition qu'ils n'exerceraient là aucun commerce. Depuis plus d'un siècle *Albany* forme donc une agglomération dans la Cité, possède ses lois spéciales et ses traditions : nul ne peut toucher à sa constitution.

Les bâtiments de Piccadily ont abrité les hommes les plus célèbres de leur temps. C'est pourquoi l'histoire de ce domaine, au plein cœur de Londres, tenta M. Harry Furniss qui a écrit sur le curieux phalanstère un livre fort amusant car vous pensez bien que l'histoire d'*Albany*, c'est l'histoire de ses locataires et de leurs amis.

*
* *

Lord Byron y fut un des premiers occupants, il y vint en 1814. Il avait vingt-quatre ans et déjà écrit trois chants de *Childe Harold;* en outre il revenait d'Orient où il avait vu le Pacha de Janina, traversé l'Hellespont à la nage, et sauvé une épouse infidèle que l'on se préparait à jeter à l'eau dans un sac. Il revenait, disait-il, « dégoûté du vice et résolu de renoncer aux plaisirs de la chair... » En attendant de mettre en pratique ces sages résolutions, il s'installa dans *Albany* et écrivit le 28 mars 1814, dans son Journal : *Ce soir, pris possession de mon appartement loué à lord Althorp, pour un bail de sept ans... beaucoup de place pour mes livres et mes sabres.* »

Byron écrivit à *Albany* son *Ode à Napoléon* et *Lara;* il quitte sa garçonnière en 1815, date de son déplorable mariage, pour aller s'installer avec Isabelle Milbanke au numéro 13, Piccadily Terrace : funeste déplacement. A ce locataire somptueux et fantasque succéda Edward Bulwer Lytton qui composa son roman, *Pelham*, pendant son séjour à Piccadily. Malheureusement, à quelque temps de là, il se mit à attaquer Tennyson à propos de *The New Timon* et l'injuria fort, car Edward Bulwer avait la dent dure, et ne ressemblait en rien à son frère Henry, le bon ami d'Hortense Allart qui le trouvait

« ce qu'il y a de plus aimable, de plus doux, de plus voluptueux » (sans doute exagérait-elle, comme toujours). A l'exemple de son prédécesseur Byron, Edward Bulwer Lytton quitta *Albany* pour se marier. Cette union-là ne fut pas plus heureuse que l'autre. Si Edward Bulwer fut vindicatif, il trouva à qui parler en la personne de Rosine Wheeler, jeune Irlandaise belle et spirituelle, aussi volontaire que lui.

Bientôt Edward Bulwer se lança dans une carrière politique dont la fortune de sa femme fit tous les frais ; néanmoins il la laissait, ainsi que leurs enfants, sans argent et la traitait avec une si grande dureté qu'elle en devint quasiment folle. Il en profita pour la faire enfermer, ce que voyant, le *Daily Telegraph* qui ne tirait plus qu'à 3000, commença une campagne retentissante contre cet acte arbitraire. Lady Lytton fut relâchée, et du même coup le *Daily Telegraph* remis à flot. Quand la dame était libre elle avait bien des tours dans son sac ; elle fut aussi audacieuse que lui et en outre elle eut plus d'esprit, ce qui est excellent. Pendant la campagne de Bulwer pour le Parlement, elle le suivit à Nereford, monta sur la plate-forme de l'orateur, et étouffa sa voix en haranguant elle-même la foule, place du Marché. Elle dépeignit si éloquemment les défauts et les vices du candidat, que celui-ci dut quitter la place.

Sir William Fraser, l'ami de Byron, habita quelque temps *Albany;* c'est lui qui acheta le « sofa » sur lequel Byron mourut, il le légua au Garrick club où il est encore. Le doyen de la flotte anglaise, amiral Keppel, mourut à *Albany* à quatre-vingt-quinze ans d'âge. Ce petit vieillard chargé de gloire et d'honneurs, d'une gaieté inépuisable, avait aussi de magnifiques anecdotes à raconter, mais elles étaient si légères qu'aucun de ses secrétaires ne voulut les transcrire, quand il lui prit la fantaisie de dicter ses mémoires. Devant cette résistance pudibonde, le petit amiral prenait feu et son visage s'empourprait de colère.

A quatre-vingt-dix ans, il eut pour la première fois mal aux dents ; en dehors de cela, sa santé était si robuste qu'il pensait dépasser la centaine. Sa jovialité lui faisait fuir toutes les cérémonies funèbres, qui le contraignaient à une solennité et à un silence trop pénibles pour lui. N'avait-il pas arrêté un jour tout un convoi mortuaire dont il faisait partie, allant à Westminster? — « Ah çà ! Bury, avait-il dit à son neveu dans la voiture de deuil, je ne peux plus supporter cette contrainte, moi, arrêtons-nous à mon club. » Le cortège noir stoppa, le petit amiral bondit sur le trottoir laissant continuer les pompes funèbres. Si lord Brougham rechercha *Albany*, ce ne fut pas pour s'y reposer, car il n'y eut pas d'homme plus actif et plus

entreprenant que celui-là. Étrange personnage, « impulsif comme une femme, étourdi comme un enfant, fait d'inconstance et de contradiction ». Son génie était doublé d'une telle bouffonnerie qu'il faisait dire à *Punch :* « Il fait des bonds dans les cas les plus délicats comme Arlequin dans les cerceaux, sans les toucher ! »

Les Gladstone père et fils se succédèrent aussi à Piccadily : William Gladstone y vint en 1835 : il y resta sept ans. Il y reçut Wordsworth, il nota alors dans son journal : « *Wordsworth est venu déjeuner, il est arrivé en avance, je lui ai demandé de m'excuser, mon domestique étant encore à la prière. Mais Wordsworth a exprimé le vœu de se joindre à lui, ce qui m'a paru délicieux!* »

L'accoutrement de Wordsworth pour dîner, à *Albany*, mérite d'être noté : un sénateur romain vêtu en fermier anglais. Toutefois, avant d'entrer dans la salle à manger, le poète retirait ses bas de laine ; en dessous, d'autres bas, en soie ceux-ci, apparaissaient. Et Gladstone? Lui non plus ne fut pas un dandy. Ne le vit-on pas sortir un jour en chapeau mou, redingote bleue cambrée à la taille, vieux pantalon « pied de poule », et le cou entouré d'une étole mangée aux mites que Mrs Gladstone avait trouvée en trop mauvais état pour plonger dans la naphtaline?

Macaulay vécut quinze ans à *Albany*, au rez-de-chaussée E ; il y mena une vie monastique, celle de son goût, et y écrivit les premiers volumes de son *Histoire d'Angleterre.* Il est assez singulier de constater toutefois que l'oasis de Piccadily abrite moins d'hommes de méditation et d'études, que d'hommes politiques. Ceux-ci furent nombreux à *Albany.* Parfois il s'agit de lord Clawricarde, multimillionnaire (dont le vicomte de Lascelles, gendre du roi George, hérita), d'aspect si misérable que les restaurateurs lui refusaient l'entrée de leur maison ; parfois de lord Beaconsfield qui vient rendre visite à Montagu Cory son secrétaire. Précisément Disraéli fait allusion dans un de ses romans aux relations de l'homme d'État et de son secrétaire, il affirme qu'elles sont les plus belles qui soient. Excepté dans le mariage, écrit Dizzy, il n'y a aucun poste où la confiance soit plus grande, la sympathie plus nécessaire, la patience plus indispensable et : « le dévouement ennobli devient réciproque ».

C'est encore à *Albany* que *The Saturday Review* vit le jour avec l'appui d'Alexandre James Beresford Hope ; c'est là que cette revue prospère, malgré les efforts de Thackeray qui fonda le *Cornhill* en 1860, et y attira les collaborateurs du *Saturday Review.* Enfin, c'est à *Albany* toujours que prit naissance la maison de *Bodley Head* lorsque *The Saturday Review* fut transférée à Southampton Street, et que l'éditeur John Lawe lui succéda en 1893 à *Albany.*

Il y eut bien d'autres locataires encore dans le paradis de Piccadily : hommes d'État, journalistes et peintres. Son décor, désormais fameux, servit de toile de fond à plus d'un ouvrage d'histoire ou d'imagination. Il en vaut la peine ; songez que la grande cour n'a pas changé d'aspect depuis le duc d'York et que les lampes qui l'éclairent sont pendues aux murailles depuis cent cinquante ans !

Et les portiers, gardiens de ce paradis? Ils ne sont pas aussi bien vêtus que les *Beef-eates* de la Tour de Londres, pourtant comme ils sont majestueux ! La description de leur uniforme figure en 1805 dans les archives de l'Albany. Leur chapeau « rond » devait coûter 8 shillings pièce ; leur pardessus de livrée avec cols et parements de velours rouge ornés de boutons blancs, 2 livres 12 shillings ; leur gilet écarlate 1 livre 5 shillings, etc. Ils se tiennent aujourd'hui encore aux portes du paradis qu'ils gardent sévèrement puisque « *l'Albany*, a dit Oscar Wilde, *est la frontière de la respectabilité dans le West-End.* »

MARIE-LOUISE PAILLERON.

LES LETTRES

« LA CHERCHEUSE D'AMOUR »

Les conflits de la Grâce et de la Nature ont toujours hanté M. Louis Artus ; mais jusqu'à présent le conteur de *la Maison du fou* n'avait traité des problèmes spirituels qu'à travers des idéologies étranges, presque mythiques, où sous la fiction de chroniques d'un monastère imaginaire (*les Chroniques de Saint-Léonard*) les ruses de l'amour-propre habile à se substituer à Dieu même, les insinuations sournoises de la chair dans les plus subtiles délectations de l'esprit étaient dénoncées avec une sombre méfiance d'inquisiteur espagnol jointe à une ironie amusée d'analyste sans illusions. Dans cet ordre, *l'Idole* et *l'Hérésie du bonheur* sont deux authentiques chefs-d'œuvre, les meilleurs antidotes qu'un écrivain ait composés contre les fausses séductions du culte du moi.

A une époque où le critère de l'émotion, reine du monde, brouille toutes choses, Louis Artus redécouvrait cette vérité psychologique fort oubliée par la religiosité moderne qu'il faut être fort avancé dans les voies de la perfection pour pouvoir contempler la création visible avec les yeux purs de François d'Assise : *le Cantique du soleil*, pensait-il, ne peut être proféré que par un saint qui a connu les stigmates de l'Alverne. Au risque de tomber dans la plus trouble confusion, il est plus sage de nous en tenir à l'implacable rigueur d'un Jean de la Croix : *Augusta per angusta.*

Aussi étions-nous sûrs, en ouvrant le nouveau roman de Louis Artus, *la Chercheuse d'amour*, de ne pas tomber sur les répugnants mélanges

qu'un tel titre évoque tout d'abord à un lecteur qui n'aurait de l'amour que les notions romantiques dont un Hugo, une Sand, un Musset ont affligé la littérature. Nous sommes à cent lieues des Marion de Lorme et des Marie-Madeleine à l'usage des belles âmes sensibles affamées d'idéal.

Ici le freudisme n'a rien à flairer. Les dés ne sont pas pipés. La volupté reste de l'ordre des sens et l'amour de l'ordre de l'esprit, et si l'amour se laisse égarer, duper ou trahir par les sens, il emporte toujours en sa déchéance le vif sentiment de sa solitude qu'il approfondit à mesure que d'expérience en expérience il connaît davantage sa différence essentielle. Leçon d'autant plus persuasive que l'auteur ne nous transporte plus ici dans l'atmosphère un peu hallucinée du monastère ambrosien de saint Léonard où les colombes redoutables de l'Esprit planent dans un azur inaccessible au-dessus de fournaises torrides, mais au plus cru et au plus complexe de la vie moderne. Imaginez la vie et les aventures d'une ballerine illustre de notre temps, vie et aventures éclairées à la lumière de ce regard intérieur qui discerne ce qui est de la terre et ce qui est du ciel. Née des amours d'une fille de brasserie de race juive et d'un matelot norvégien, Esther Manas, recueillie par son grand-père, sordide usurier d'un ghetto de Venise, grandit, étrangère aux basses convoitises qui l'entourent. Toute jeune c'est la souffrance qui l'attire et son premier amant sera un infirme déshérité de tous les dons extérieurs ; puis elle se donnera à un jeune chimiste juif dont la passion tout intellectuelle pour la science lui révèle un messianisme qui l'exalte un moment puis la déçoit, car elle y aura touché le désert de la « connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer ». L'art, la magnificence de la vie, l'interprétation des chefs-d'œuvre la retiendront quelque temps au milieu d'une cour d'esthètes, de poètes, de dilettantes raffinés, mais son âme restera toujours vide, n'étant pas de ce monde. Elle s'enfuira avec le nihiliste Dmitry qui a préparé en Russie l'arrivée de Lénine et de Trotzky ; la foi révolutionnaire, la sombre passion de la souffrance que lui fait goûter ce Slave, dont la trouble sensibilité est analysée avec une grande finesse, lui donneront un moment l'illusion qu'elle trouvera là un assouvissement à sa faim de vivre pour quelque chose de plus grand que son propre plaisir ; mais la cruauté, la brutalité bolcheviques, cette faillite lamentable de l'idéologie marxiste dans la bêtise et le sang la rejetteront hors de son influence ; elle s'attachera au jeune Français Michel Lancelot qui est venu en Russie pour le compte de son pays et aussi par passion pour elle, car la beauté d'Esther allume la convoitise des hommes en même temps que la générosité de son âme lui attache à jamais tous les

cœurs ; et le double attrait est rendu avec un rare bonheur dans les nuances. Elle fera évader Lancelot, le suivra à Paris. Par lui elle abordera peu à peu les mystères de la foi chrétienne, mais, note très justement Louis Artus, « catholique et d'autant plus rigoureux que des doutes le hantaient, Lancelot s'était flatté de trouver surtout en lui-même ses meilleurs motifs de croire, dans sa raison, dans la rectitude de sa vie, dans quelques témoignages des sens », et elle dépassera bientôt son trop tiède et trop humain initiateur, car elle ne tarde pas à connaître enfin le nom de Celui qu'elle a cherché si longtemps. Et c'est ainsi qu'elle se donne à jamais à l'Époux divin qui ne souffre pas de partage, l'Ami méprisé et sans beauté que nous révèle le Psalmiste : *Ego autem sum vermis et non homo*, « l'opprobre des hommes et la dérision du peuple » : elle trouvera dans la honte, la pauvreté, la trahison et la mort ignominieuse, ces dons terribles et méconnus de la croix rédemptrice.

Telle est l'histoire de la ballerine Esther Manas, sœur authentique des Pélagie, des Zoë, des Marie l'Égyptienne, de ces pécheresses d'Alexandrie et d'Antioche dont les légendes nous ont été contées par des moines austères et de pieux évêques avec une bonhomie et un charme sévère qu'un Anatole France n'a su que parodier. Dans cette matière extrêmement délicate, rien d'équivoque, rien de faussement naïf, ni dans le ton ni l'expression, rien qui choque la vérité des caractères ou la gravité du sujet. C'est une belle réussite.

ROBERT VALLERY-RADOT.

« *La Fausse route* ».

On devrait avoir une estime particulière pour les romans où l'amour ne tient pas la plus grande place, en faire une série à part, leur donner, au grand concours de la gloire littéraire, une majoration de points. Car enfin, il est par trop facile d'émouvoir le lecteur, dans les parties faibles ou les parties basses de son être, avec l'éternelle histoire d'un monsieur et d'une dame. L'écrivain qui renonce à ce moyen banal n'en a que plus de mérite s'il réussit à intéresser le public au spectacle inépuisable, autrement instructif et stimulant, celui-ci, du vaste monde. C'est pourquoi, nous tenons à signaler le roman de M. Pierre Varillon : *La Fausse route.* C'est l'œuvre d'un jeune, mais, à défaut d'une intrigue artistement nouée et dénouée, d'une analyse très approfondie, le sujet en est si digne d'attention, si pathétique même, et traité avec une telle sincérité qu'on le remarque de préférence à maints romans à la mode, irréprochables et insignifiants.

La Fausse route est, dit la banderole qui entoure le volume, l'histoire d'une vocation manquée. Impropriété, dira le grammairien après avoir lu l'ouvrage. Jugez-en vous-même. Justin Descreux, fils de paysans, est distingué dans son enfance par le curé, pris comme « clergeon », c'est à savoir enfant de chœur, envoyé au petit, au grand séminaire. Au moment de franchir le pas du sous-diaconat, il hésite, il s'aperçoit que les pompes ecclésiastiques l'avaient ébloui comme l'honneur d'avoir un fils prêtre avait décidé sa famille, il confie son hésitation à son supérieur, il rentre dans le monde. Et la seconde partie du roman montre que dans le monde cet ancien clerc n'a plus sa place. Les siens sont humiliés, comme d'avoir parmi eux un renégat, ne savent à quoi l'occuper. Il va à la ville, gagne sa vie dans une étude de notaire, puis de chute en chute, en vient à vivre comme un vagabond, comme une bête, sauvant de la police une malheureuse qui à son tour lui donne le vivre et le couvert. Est-ce là une vocation manquée? C'est bien plutôt une fausse vocation : le jeune homme et ses parents ont pris une ambition naïve pour un ordre d'en haut. Cela prouve qu'il est très difficile de distinguer, comme dit l'*Imitation*, la voix de la nature et celle de la grâce. Il est même difficile, l'abbé Donissan en sait quelque chose, de ne pas prendre la voix du Malin pour celle du bon Dieu. Le livre de M. Varillon ne se passe pas dans la même sphère que celui de M. Bernanos. Il y a une vocation à la sainteté, qui est la pratique des vertus à un degré héroïque ; il y a pour cela une nomination spéciale, différente de la prédestination commune à tous les justes. Mais y a-t-il une vocation à l'état ecclésiastique? Sous les réserves que de droit, le simple moraliste peut penser qu'il y a plutôt des aptitudes au sacerdoce, comme il y en a au métier des armes, ou des lettres, ou des affaires. On peut suivre ses aptitudes, ou les négliger, ou les méconnaître. Justin Descreux s'est trompé de voie.

Pourquoi ne refait-il pas sa vie? D'une part, cet enfant de la terre, élevé pour l'autel, ne peut plus revenir à la terre. *Movere terram non valeo*, pourrait-il dire comme l'économe de l'Évangile. Il a passé cet âge. Il sait du latin : à quoi cela sert-il, par le temps qui court? Sa détresse rappelle celle du héros misérable d'une des plus fortes nouvelles qu'ait écrites Pierre Mille : *Sacerdos in æternum*. Un prêtre, défroqué pour une faiblesse de la chair, et réfugié à Londres, demande du travail, : or il ne sait que traduire du latin — et en français ! L'emploi de gratte-papier qu'a trouvé Justin suffirait à un autre, mais pour lui, quel dépaysement ! D'autre part, sa petite cousine Marie, qui lui avait caché son amour, tant qu'il se destinait au sacerdoce, plus tard, quand il est parti, laïc, libre et même assez seul, de la maison paternelle, elle lui offre gentiment d'être sa femme, pourquoi est-il si résolu à ne jamais l'épouser? C'est qu'à celui qui s'est proposé le célibat religieux, l'amour humain, la vie conjugale semble une infidélité, une salissure. Comme l'homme est naturellement inconstant,

une fois installé à la ville, Justin s'éprend de la fille de son collègue. Sa sœur vient lui rappeler que Marie n'a pas changé, l'attend toujours ; il la repousse. Marie est la seule qu'il ne puisse pas épouser, car son souvenir ranime le souvenir de sa cléricature, et ces deux pensées, jadis inconciliables, renaissant ensemble, le demeurent toujours.

D'ailleurs l'auteur ne généralise pas. Il raconte l'histoire d'un pauvre garçon (histoire vraie, nous pouvons le parier, au moins dans la première partie), mais il ne pose pas un type, non plus qu'une thèse. Car, en somme, il y a beaucoup d'anciens séminaristes qui deviennent, sans trouble ni anicroches, d'excellents pères de famille. Mais il y a deux choses très bien notées dans *la Fausse route*. L'une, c'est la nostalgie qu'éprouvent longtemps ceux qui avaient rêvé de renoncer à tout et de prononcer les belles paroles de la cléricature, — celles que le vieux Renan répétait dans ses toasts, comme en jouant avec les vases sacrés : *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei*... Quand on a une fois entrevu cet amour-là, tous les autres sont fades, ou laissent un goût ignoble. L'autre trait fort juste, c'est que Justin est fils de paysans, et de paysans profondément chrétiens, par tradition. C'est pourquoi le déclassement est plus apparent et leur est bien plus pénible. C'est une scène grandiose que celle du retour de Justin à la ferme. Il avoue à son père qu'il ne se sent plus fait pour être prêtre, et cet homme d'une foi antique est accablé par le déshonneur. Il réunit sa maison, renvoie les valets et, portes closes, debout derrière le fauteuil où s'est assis son malheureux enfant, il annonce à ses frères que Dieu ne veut plus de lui, puis le prend sous sa protection, comme un coupable. Tout cela est d'une majesté qui nous étonne un peu, gens de la ville, chrétiens inquiets. Devant ces fils de la vieille France, comme devant les Bretons de M. Pierre Champion, on ne se sent pas très fier de soi, mais on reprend courage.

M. Varillon a traité ce sujet grave avec une parfaite simplicité ; il atteint à l'émotion par les moyens les plus directs, en un style volontairement dépouillé.

ROBERT LEJEUNE.

LES SCIENCES

LA SCIENCE NOUVELLE

Au cours d'un précédent article (1), j'ai entretenu les lecteurs de *la Revue universelle* de l'angoissante question des cosmogonies. J'ai tenté de les entraîner dans ces espaces infinis où, comme des atomes gigantesques d'une matière plus gigantesque encore, se promènent les nébuleuses spirales, ces « univers » du lointain, dont notre « voie lactée » n'est qu'une simple unité. Nous avons vu comment le spectroscope avait permis d'en connaître la nature ; nous avons dit à quelles distances énormes se trouvaient ces éléments du grand Cosmos, dont quelques-uns (parmi ceux que nous connaissons) sont si éloignés de nous que leur lumière met près d'un million d'années à nous parvenir, malgré sa vitesse de 300 000 kilomètres par seconde.

Revenons sur nos pas : quittons l'infiniment grand pour l'infiniment petit. Ici, nous allons changer d'unité : au lieu de l'*année-lumière* qui nous servait à mesurer les distances célestes, nous allons prendre le *micron* ou millième de millimètre. Les physico-chimistes d'aujourd'hui, reprenant à la fois la notion des atomes posée par Épicure et la doctrine de l'unité de la matière chère aux alchimistes que la science moderne est en train de réhabiliter en voyant en eux de grands précurseurs, sont arrivés à une notion nouvelle de l'*atome*. Contrairement à son nom, l'atome ne serait plus indivisible : il

(1) Voir la *Revue universelle* du 1er juin 1926.

serait un véritable « édifice » dynamique. Dans cet édifice atomique, il y a deux choses bien distinctes : le *noyau* et l'*enveloppe*. Le *noyau* est relativement lourd : il est constitué par deux types d'éléments appelés *protons* et *électrons*. Le proton, de grande masse, porte une charge électrique positive qui équilibre tous les éléments négatifs ; l'électron, de masse très faible, est, au contraire, chargé négativement. L'enveloppe est composée uniquement d'électrons, qui tournent avec une rapidité vertigineuse autour de leur noyau central, et c'est la vitesse colossale de leurs mouvements qui donne à l'atome cette cohésion d'où résulte la matière.

Mais, il y a mieux encore : la découverte de la radioactivité, faite en 1896 par l'illustre Henri Becquerel, nous a appris que ces atomes n'étaient pas immuables : de même que les étoiles qui constituent les univers lointains, ils sont soumis à des dégradations perpétuelles. Celles-ci apparaissent nettement dans les corps radioactifs, comme l'uranium, le radium ; elles sont latentes dans les autres, mais elles existent, et l'on peut affirmer aujourd'hui que *la matière se dissocie*. Et l'on a été conduit ainsi à penser que la matière pourrait bien n'être que de l'énergie accumulée, car elle en dépense en se dissociant, et l'énergie moléculaire représentée par la matière d'une pièce de 25 centimes serait suffisante pour détruire une grande cité, si elle était libérée d'un seul coup. C'est de cette énergie libérée que résultent la lumière, la chaleur, l'électricité... et toutes les forces inconnues dont nous ne soupçonnons encore ni la manière d'être, ni même l'existence.

Ainsi s'écroule devant notre esprit étonné le dogme de l'indestructibilité de la matière, dogme accepté depuis Lucrèce ; ainsi s'évanouit cette division entre le « pondérable » et l' « impondérable », division que Lavoisier, l'apôtre de la balance, semblait avoir établie d'une façon définitive. Et, du même coup, tombe cette ancienne maxime, en vertu de laquelle une substance matérielle ne pouvait dégager d'énergie qu'à la condition d'en avoir reçu par ailleurs.

Et, dès lors, la chimère des alchimistes, la transmutation de la matière, cesse d'être un rêve : elle devient, sinon encore une réalité, du moins une possibilité. Du moment que les atomes sont constitués d'électrons tous identiques et ne diffèrent que par l'arrangement, par la disposition de ces parcelles élémentaires, on conçoit qu'il soit possible, en modifiant cette disposition, de passer d'un atome de mercure à un atome d'or, par exemple. Des expériences pleines de promesses faites récemment, sont venues à l'appui de ce dire et ont apporté des espoirs nouveaux à ceux qui s'occupent de la mutation des atomes.

Combien de temps faut-il à un atome pour se transformer en un autre atome par désagrégation spontanée? C'est un problème qui, à une échelle différente, est identique à celui qui consiste à savoir depuis combien de temps une étoile a passé de l'état nébulaire à l'état stellaire, ou depuis combien de temps la terre — notre terre — s'est solidifiée par sa périphérie en se recouvrant d'une écorce plus mince, en proportions, que la coquille d'un œuf de poule. On pense qu'il a fallu, pour cela, entre un et deux milliards d'années; mais qu'est-ce que deux milliards d'années en présence de l'infini du temps? Un grain de sable dans le désert!

En présence de ces conceptions hardies, de ces nombres troublants, il faut se garder de deux extrêmes. Il faut éviter de les tenir pour choses définitives : rien n'est définitif quand il s'agit de la science dont l'essence même est d'être continuellement perfectible. Il faut également se garder de tomber dans un scepticisme ironique et facile en présence de l'instabilité des théories qui règnent successivement. N'oublions pas que les théories ne sont pas des buts, mais des moyens : qu'elles sont des outils, nécessaires à leur moment, mais appelés à être remplacés dans l'avenir par des engins plus perfectionnés. Les outils grossiers dont se servaient les artisans du moyen âge sont bien dépassés par l'outillage américain : ils ont pourtant servi à reconstruire des chefs-d'œuvre qui demeurent à travers l'histoire et que les monuments plus modernes n'ont jamais déclassés.

*
* *

Depuis un quart de siècle, des modifications profondes se sont imposées dans la manière de concevoir les phénomènes de la matière, et l'esprit des théories physiques a été changé. Jadis, on cherchait à donner des réalités une explication « causale », si l'on peut dire : aujourd'hui, on s'efforce à en obtenir des représentations mathématiques analogues aux phénomènes étudiés, et qui permettent, par le jeu des calculs et les analyses bien conduites, d'en prévoir de nouveaux. Les théories, même les plus modernes, sont modifiées également d'une façon radicale. L'antique notion de continuité est en train de disparaître. Elle disparaît avec la conception des atomes qui fait de la matière un agrégat de particules séparées les unes des autres; elle disparaît, en ce qui concerne l'énergie, avec l'hypothèse nouvelle et si curieuse des *quanta*. D'après cette dernière théorie, l'énergie, pas plus que la matière, n'est divisible indéfiniment : il en existe un minimum insécable, le *quantum;* et les modifications dans l'énergie d'un corps se font par des échanges de ces « grains d'énergie », de ces *quanta*.

Et pour les phénomènes de la lumière, à quelles transformations n'assistons-nous pas en ce moment? Aux débuts, l'hypothèse de l'*émission* était admise déjà par les anciens, et Newton lui donna une consécration scientifique. Mais la théorie des *ondulations*, pressentie par Descartes, développée d'une façon admirable par Fresnel au cours du dix-neuvième siècle, vint la supplanter, en expliquant ce qu'elle n'expliquait pas. Cette victoire de la théorie ondulatoire semblait alors définitive. Mais voici que le tube de Crookes nous montre que l'émission est un phénomène tangible ; les rayons cathodiques promènent avec art des trains de corpuscules. La découverte de la « pression de radiation » vient encore à l'appui de ce retour à la théorie de l'émission ; et, si l'on étend la théorie des *quanta* aux phénomènes lumineux, c'est le renouveau des anciennes hypothèses.

La Chimie, créée par un physicien, Lavoisier, tend à n'être plus qu'un chapitre de la Physique : la notion des équilibres chimiques y a contribué pour beaucoup. Ces équilibres sont rentrés dans la famille des phénomènes régis par la Thermodynamique ; et l'union des atomes pour former des molécules paraît pouvoir s'expliquer par le déplacement des particules électrisées qui forment l'édifice atomique. Des systèmes d'équations régissent ainsi l'équilibre constitutif des molécules ainsi que les phases, gazeuse, liquide ou solide, par lesquelles elles peuvent passer. Et, alors, la physique et la chimie deviennent une page de la mécanique qui, elle-même, n'est qu'un chapitre de la science suprême : la mathématique.

Mais voici qu'au moment où nous ramenons toutes les sciences expérimentales à la mécanique, une théorie nouvelle et subversive, celle de la relativité, vient mettre en doute les principes mêmes de cette mécanique que nous considérions, à juste titre, comme la base de toutes nos connaissances. Qu'adviendra-t-il des conceptions d'Einstein? Elles n'ont pas encore reçu la confirmation de l'expérience dans leurs conclusions ultimes. Elles ont suscité des enthousiasmes surexcités et des contradictions terribles : ici, encore, il faut se garder de tout excès. Comme l'a dit si justement le P. André Fouët, doyen de la Faculté des Sciences de l'Institut catholique, dans l'admirable discours qu'il a prononcé lors du cinquantenaire de cette maison justement illustre : « Ni statue dressée à un nouveau Newton, ni anathèmes fulminés contre des peuples ou des races ». La critique doit demeurer strictement scientifique : ses conclusions n'en seront que plus solides, quel que soit le sens sur lequel elles seront prononcées.

*
* *

Tel est le tableau, plutôt l'esquisse, des nouvelles conceptions de la science de la matière et de l'énergie. Nous avons vu le retour à la notion des atomes ; nous avons vu renaître la conception de l'unité de la matière et la possibilité de sa transmutation ; nous avons vu l'antique théorie qui considérait la lumière comme une émission de particules, un instant supplantée par celle des ondes, revenir en faveur à la suite des découvertes nouvelles ; nous avons vu apparaître cette idée que la matière n'est que de l'énergie condensée.

Dans tout cela, nous constatons que chaque progrès est, en somme, réalisé par un retour en arrière : il faut revenir sur ses pas, mais en bénéficiant des découvertes faites dans l'intervalle. Et dans ces conditions, l'image de la marche en avant dans la conquête suprême de la vérité, n'est pas un cercle sur lequel on tourne pour revenir *au même point* : c'est une spirale tracée sur un cylindre, sur laquelle, chaque fois que l'on a fait un tour, on passe, non pas *au même point*, mais *au-dessus du même point*.

En un mot : le véritable symbole du progrès, c'est l'*hélice*.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. FRANÇOIS PIETRI

Le ministère Caillaux n'a vécu que trois semaines ; son chef, ses chefs étaient trop discutés et n'inspiraient pas une confiance sans réserve. Et cependant les amitiés personnelles jouèrent un rôle important dans les scrutins.

A cet égard, le ministère avait fait une heureuse rencontre, en s'agrégeant M. François Pietri. Les sympathies qu'il avait jetèrent, à n'en pas douter, un certain désordre dans l'opposition. Non seulement M. François Pietri a de nombreuses sympathies, mais il inspire confiance à beaucoup. Non parce qu'il est inspecteur des finances. La situation d'inspecteur des finances ne saurait inspirer aucun ordre de confiance particulier, sinon par le vocable qu'il comporte, et qui chatouille agréablement les oreilles des malheureux qui veulent espérer quand même. Le fait qu'un homme soit inspecteur des finances, implique qu'il a été un adolescent ambitieux et distingué, pourvu d'une bonne culture historique, et qui sait élégamment ordonner des idées générales. Une des épreuves les plus redoutables que l'après-guerre ait réservées à la France a été celle des techniciens, et l'inspecteur des finances n'est même pas un technicien.

Mais enfin, un inspecteur des finances, qui peut à la rigueur entendre quelque chose aux finances à condition de se débarrasser de son point de vue administratif et de ses habitudes professionnelles, appartient à l'aristocratie intellectuelle, et c'est quelque chose. Il n'est jamais, ou presque jamais un démagogue : il ne peut l'être que par une monstruosité singulière, et c'est encore là quelque chose. La contre-partie de ces

qualités est dans la supériorité un peu hautaine avec laquelle l'inspecteur des finances traite les questions, et dans l'optimisme un peu dédaigneux que lui donne la certitude de sa supériorité. M. de Lasteyrie fut optimiste, et le Bloc national ne s'en est pas mieux trouvé. M. Caillaux est optimiste, essentiellement, en dépit de ses déclarations, et il n'est pas démontré que sa politique ait été, de ce fait, infaillible. M. Pietri est optimiste, au moins officiellement. C'est une des raisons de la sympathie qu'il dégage, car les hommes malheureux, surtout quand ils sont un peu désorientés, aiment l'optimisme. C'est donc une des raisons de la sympathie qu'il inspire : heureusement pour lui, ce n'est pas la seule.

M. Pietri est un homme de bonne compagnie, et son aristocratie réelle ne s'accompagne d'aucune de ces manifestations déplaisantes qui trahissent d'abord la fausse aristocratie et rebutent, avec la rancune d'avoir été dupé. Il est à la fois, avec un tact parfait, cordial et réservé. Il ignore l'effusion vulgaire, autant que la roideur distante, et ses familiers s'applaudissent, et chacun en son particulier, qu'il veuille bien partager avec chacun d'eux, tant de charme, et de valeur reconnue. D'avoir été distingué par lui avec tant de bonne grâce, et un instant, il semble en rejaillir sur chacun une précieuse distinction momentanée. Rien ne saurait séduire à ce point.

M. Pietri est essentiellement un patricien. Ce terme n'est banal que si on ne le prend point dans son sens étroitement étymologique, et s'il n'exprime point tout ce qu'il veut dire. Il est issu d'une famille illustre de la Corse, qui tient sous sa tutelle patriarcale et souple une clientèle nombreuse. Son arrière-grand-père et son grand-père furent des familiers et des hauts fonctionnaires de l'Empire : son grand-père et ses oncles furent sénateurs ou députés de la Corse, et chefs d'un des plus puissants partis. Lui-même fut donc promis dès la jeunesse aux hauts emplois de l'État et au mandat électif.

La carrière de M. Pietri fut brillante. Il fut inspecteur des finances, chef de cabinet de M. Caillaux et directeur des finances au Maroc. La terre africaine n'était point inconnue pour lui. Son père l'avait élevé en Égypte où il occupait une fonction considérable. Les qualités de M. Pietri furent immédiatement remarquables. C'était, surtout, cette intelligence subtile qui est un héritage de famille, et qu'il a si heureusement développée et qui se trahit non seulement dans le vif éclat de ses yeux, mais dans l'ensemble délicat de ses traits si mobiles et si fins. Ses ancêtres ont joint à la subtilité naturelle de l'esprit, indispensable aux chefs politiques, une science consommée des moyens et un art des ressources que seule donne une longue expérience, et qui sont précieuses pour l'homme de gouvernement appelé à traverser de difficiles périodes. Avec un esprit ainsi formé, cultivé, ingénieux et lucide, de hautes

attaches de famille, des relations considérables, l'estime de chefs éclatants, et la séduction naturelle de ses manières, M. Pietri devait faire une carrière remarquée dans ce corps difficilement accessible et jalousement fermé de l'inspection. J'ai dit que M. Caillaux l'attacha à sa fortune. Il n'eut pas tort. Si M. Pietri doit beaucoup à M. Caillaux, M. Caillaux ne doit pas moins à M. Pietri, et sans doute sa majorité d'un jour. M. Pietri aime M. Caillaux. Il l'aime en galant homme, qui tient l'ingratitude pour inélégante et inutile, et il l'aime aussi parce qu'il a trouvé en M. Caillaux, malgré ses défauts, des qualités qui devaient l'attacher profondément, et il l'aime enfin parce qu'il a le sens, non pas de la clientèle, mais de l'alliance entre les chefs de clientèle, et qu'il a puisé en Corse une conception de la fidélité politique, et surtout de la fidélité personnelle qui est très particulière à ce pays. M. Caillaux, d'autre part, aime M. Pietri. Je crois qu'il l'aime comme il n'a aimé personne, pas même M. Privat-Deschanel. M. Caillaux, qui méprise les hommes, et s'en sert, n'a de goût que pour la canaille, qui peut former une garde prétorienne, et pour une certaine aristocratie, lorsqu'il la juge digne d'être appréciée. Mais il est très difficile d'être apprécié par M. Caillaux comme un égal. M. Pietri est, comme lui, né. Comme lui il est inspecteur des finances. Comme lui il jouit d'une aisance enviable qui ne doit rien aux affaires. Comme lui il a l'esprit souple, ingénieux et prompt, et comme lui il sait donner aux idées générales cette apparence de solutions réalistes qui inspire aux foules une si admirative confiance. Ceux qui savent les difficultés de la politique corse, et les relations de M. Caillaux avec plusieurs chefs de partis de ce département ombrageux et difficile, comprennent seuls quel prix il attachait à la collaboration de M. Pietri.

En voici assez pour indiquer que M. Pietri, ayant été le collaborateur intime du maréchal Lyautey et ayant cueilli quelques lauriers auprès de l'illustre proconsul, devait cependant, entré au Parlement, et dans la circonstance nouvelle, attendre de M. Caillaux une consécration décisive. La fortune lui a réservé cette délicate faveur que son heure eût devancé en quelque sorte l'heure de M. Caillaux. Sans doute, il attendait M. Caillaux. Mais M. Herriot lui avait offert déjà et avec insistance, le portefeuille des finances. M. Pietri l'avait refusé, et entraîné par là, du moins apparemment, l'échec de la combinaison Herriot. En acceptant de M. Caillaux le sous-secrétariat du budget il avait donc l'air de faire une de ces concessions courtoises à la fortune, et de sacrifier à la fois, avec un détachement gracieux et noble, à l'amitié et au devoir. Il ne pouvait être suspecté d'avoir obéi à une pensée d'ambition hâtive, et, consentant d'être le second là où il aurait pu être le premier, il devenait un sous-secrétaire d'État d'une nature en somme par-

ticulière, une sorte de vice-ministre, prenant du moins dans un poste second une importance vraiment ministérielle. Aussi bien, là où M. Pietri se reconnaît vraiment un patricien, c'est dans la manière dont les fonctions, dont les honneurs qui l'investissent ont l'air d'hommages qu'il accepte avec bonne grâce, et non d'emplois sollicités.

Par ceci se marque encore que M. Pietri ne doit rien, dans son accession, à la politique proprement dite, je veux dire aux manœuvres de couloir ni au jeu des partis. Il siège au groupe des républicains de gauche, comme M. Leygues, et pouvait aussi bien siéger dans un autre groupe. Ce n'est pas comme représentant des républicains de gauche qu'il est entré dans le conseil du gouvernement. M. Pietri était-il du Cartel? Non pas. De l'opposition? nullement. Il siégeait dans un groupe fort indépendant, dont s'accommodait son indépendance, et il n'avait rien à gagner à sembler embrigadé. Son amitié pour M. Caillaux lui était une caution auprès des hommes de gauche, et, par surcroît, son adhésion bienveillante, mais vague, à des théories économiques assez hérétiques : il en recueillait le suffrage et l'estime des cartellistes intelligents, et les hommes de l'opposition passaient ces manifestations indépendantes à un technicien d'une si flatteuse renommée, et pourvu de rassurantes attaches. Son origine, ses goûts, ses habitudes, sa culture, son dédain de la démagogie brutale lui étaient une autre caution auprès de ses amis de la droite, et tout était pour le mieux ainsi. M. Pietri ne doit donc rien à la politique de parti : tout au plus la destinée, qui le gâte, s'est-elle arrangée pour que cette politique de parti ne lui nuisît point. Pas davantage la manœuvre et l'intrigue ne l'ont servi. M. Caillaux peut-être, mais pas de la manière que peuvent croire les esprits grossiers et sommaires. Un inspecteur des finances, ayant la notoriété de bon aloi qui est celle de M. Pietri est toujours sûr d'être appelé dans le conseil du gouvernement. Peut-être même trop brusquement et trop tôt. M. Pietri est peut-être un de ces hommes dont on peut dire que, pour eux, il est plus difficile de ne pas être ministre que de l'être. Le service que lui rendra M. Caillaux est de lui avoir épargné, précisément, le redoutable honneur de la première place, en en faisant un coadjuteur honoré. Veux-je dire que M. François Pietri est incapable d'occuper le premier rang, et que c'est encore un don de la fortune, que cet abri de la responsabilité première qu'elle lui a heureusement ménagé? M. Pietri a fait ses preuves. Il a du bon sens et du sang-froid. Il a brillamment réussi au Maroc, où il a démontré son initiative et son énergie : il a donné sa mesure, qui est grande. Ses idées sont originales et hardies, si hardies même qu'il n'hésite pas à s'inscrire en faux contre certaines mystiques de l'opinion vulgaire. Sa puissance de travail égale sa conscience professionnelle. Son sérieux est certain, à la différence de celui qu'on concède à plusieurs

de ses prédécesseurs. Ces prédécesseurs, il les dépasse non seulement par la réflexion, le sens réaliste, la prudence dans l'affirmation, et la réserve dans l'optimisme, mais, tout compte fait, par l'ensemble de ses qualités. Ce n'est pas que la fortune n'ait rien fait pour lui, en l'écartant doucement du premier rang, et sans qu'il y perdît rien. Nous sommes à une heure où les hommes vont trop vite : elle a tenu à ce que M. Pietri demeurât une réserve pour l'avenir. Nous savons que, de son côté, il est homme à ne point s'user.

***

La saison théâtrale 1925-1926.

Voici le moment de jeter, comme chaque année à pareille époque, un coup d'œil d'ensemble sur l'activité des théâtres au cours de la campagne qui vient de se clore.

Tout d'abord, les grands arbres fortement enracinés dans le sol ont continué à produire leur récolte normale. M. François de Curel a donné un ouvrage non seulement remarquable par la qualité mais qui occupe au centre de la production la place d'une clef de voûte. Dans *la Viveuse et le Moribond*, il montre deux êtres qui risquent de sombrer dans un terrible désordre moral. La guerre a suscité en eux un état d'esprit héroïque. Au milieu des jouissances et des troubles d'après-guerre, ils se trouvent désaccordés et le conflit naît essentiellement de cette chute. Ainsi le mérite exceptionnel de M. de Curel aura été d'avoir saisi le trait dominant de notre époque, qui est ce désordre moral dû à une saute brusque des sentiments généraux. Le haut mérite de M. de Curel est d'avoir tiré une œuvre d'art, c'est-à-dire un ordre, de l'évocation d'un désordre.

Ce sera ce même désordre dont nous allons avoir à suivre les effets, sauf bien entendu en ce qui concerne les auteurs de qui la carrière n'a plus qu'à prolonger sa courbe. Ainsi M. Guitry a donné deux pièces qui sont un peu l'une et l'autre un tour de force, mais on n'est pas plus surpris de voir M. Guitry produire dans son année une comédie musicale légère et profonde et une simple revue que soulève le grand souffle de la satire politique, qu'on n'est surpris de voir le pommier porter ses pommes. M. Bernstein, de son côté, a donné une œuvre importante, *Félix*. Rien n'est plus naturel. Les auteurs que nous venons de nommer sont les plus marquants par leur action et par leurs œuvres ; ils constituent, pourrait-on dire, le présent de l'art dramatique. Mais le présent n'étonne personne, on trouve qu'il est tout naturel d'y vivre. La question commence quand il s'agit de débrouiller les promesses d'avenir.

Il est entendu que les grandes scènes du boulevard n'accueillent que les auteurs classés, de qui les noms sont à peu près à coup sûr

synonymes de succès. Il y a parfois de désagréables surprises, comme celle qu'a éprouvée le Théâtre des Variétés en fin de saison avec *le Martyre de l'obèse* de M. Savoir ; mais enfin, en règle générale, une pièce signée de MM. de Flers et de Croisset dans le genre léger, ou de M. Méré dans le genre dramatique, est toujours assurée d'un succès. *Le Docteur Miracle* et *le Lit nuptial* n'ont pas cette année fait exception à la règle.

Dans cette catégorie, l'événement le plus marquant a été la carrière heureuse de la pièce de M. Bourdet, *la Prisonnière.* Jusqu'alors, M. Bourdet avait donné des comédies légères, qui étaient bien faites et qui plaisaient ; cette année, il a voulu s'élever à un grand sujet scabreux, et l'attrait dudit sujet, non moins que les mérites de la pièce, son habileté et sa prudence, l'ont maintenue sur l'affiche jusqu'à la fin de la saison.

Dans cette seconde catégorie, nous placerons les auteurs de qui l'on pourrait dire qu'ils sont en train d'arriver. Ceux de qui nous avons parlé jusqu'ici sont tout à fait arrivés. A l'autre bout, il y a les débutants. Toute la difficulté dans l'art dramatique consiste à passer de la catégorie de ceux qu'on appelle *les jeunes* dans celle des auteurs à qui sont ouvertes les grandes scènes régulières. On peut dire que trois jeunes ont réalisé cette année le tour de force.

Le premier est M. Amiel, qui a connu le succès avec *M. et Mme Un Tel.* Le second est M. Jean Sarment : ses débuts avaient été salués avec enthousiasme dans le monde des littérateurs, mais il n'avait pas encore touché le grand public ; il l'a fait cette année pour la première fois avec une comédie d'une qualité exquise, *Les plus beaux yeux du monde.* Le troisième est le rude et âpre M. Zimmer : après deux tentatives dans les théâtres dits d'avant-garde, il a, lui aussi, passé le Rubicon avec une comédie forte et originale, *Bava l'Africain.* En voilà trois qui sont au port. Les deux premiers ont déjà eu des ouvrages représentés à la Comédie-Française, et si M. Amiel, en compagnie de son ancien collaborateur M. Obey, a joué de malheur avec l'aventure de *la Carcasse,* on a soutenu couramment que la Comédie-Française leur devait à titre de compensation d'inscrire *la Souriante Madame Beudet* à son répertoire.

*
* *

Les arbres, disons-nous, portent normalement leurs fruits, haut par-dessus les broussailles. Fort bien. Mais il est à la portée de tout le monde de constater leur croissance et leur ampleur, et ils sont de taille à se passer de soins. Autour d'eux, négligeons les broussailles. L'intéressant, ce sont les plants neufs, les jeunes pousses encore en pépinière. Or, précisément, et c'est bien là l'inquiétant, les pépinières sont mal en point. L'événement le plus clair de ces dernières saisons est le fléchissement des compagnies littéraires.

Au temps du renouveau qui avait suivi immédiatement la guerre, elles avaient été nombreuses et florissantes, signe évident d'une activité bienfaisante. M. Copeau marchait à la pointe du mouvement, suscitant des initiatives par émulation ou par rivalité. Tout semblait entraîné par sa décision, son succès, son pas hardi.

Nous ne disons pas que tout va mal depuis qu'il a disparu et parce qu'il a disparu, nous constatons qu'il a disparu au moment où tout commençait à aller mal. Le Vieux-Colombier n'a pas disparu pour des raisons matérielles, il a sombré dans une crise intellectuelle. La chute du Vieux-Colombier est un des signes visibles du désordre ; depuis lors, le mouvement est brisé, épars, tout va n'importe comment, sans qu'on puisse percevoir une direction, et dans des conditions matérielles qui, nulle part, ne sont heureuses.

M. Copeau avait légué sa troupe à son lieutenant M. Jouvet ; celui-ci n'a fait que diriger un théâtre où l'on joue les œuvres de M. Jules Romains et des amis de M. Jules Romains. Elles ont assurément un intérêt littéraire mais on ne peut pas dire que, dans ces conditions, la Compagnie des Champs-Élysées soit une entreprise littéraire.

M. Copeau parti, le premier rang revenait à M. Dullin. On commence à voir dans ses grandes lignes l'histoire du Théâtre de l'Atelier. M. Dullin, parti de rien, travailla beaucoup et finit par réussir. Dès lors, il travailla moins. Pendant deux saisons, il se reposa à demi, exploitant quelques beaux succès. Cette année, il avait annoncé un programme magnifique ; on devait jouer à l'Atelier, au cours de la campagne, quatorze pièces d'auteurs nouveaux. En fait, il a été joué dans l'année à l'Atelier une pièce où il y avait quelques ténébreuses promesses, *la Lampe sourde*, et une bonne pièce ; mais celle-ci était de M. Pirandello.

C'est celui-ci encore qui a, en fin de saison, au Théâtre des Arts, donné un chef-d'œuvre comme on n'en voit pas tous les ans, *Comme ci ou comme ça;* mais enfin, il semble difficile de classer M. Pirandello parmi les jeunes auteurs français. L'an dernier, le succès du Théâtre des Arts a été pour la *Sainte Jeanne* d'un auteur anglais, M. Shaw. On sait, du reste, que ce Théâtre des Arts est dirigé par M. Darzens, qui vient de Moscou, avec le concours de M. et Mme Pitoeff, qui viennent non moins de Russie, après avoir fait un crochet par la Suisse. Il se trouve que le théâtre ainsi dirigé est, cette saison, devant l'Atelier lui-même, la plus active, la plus féconde, la plus curieuse de toutes les compagnies littéraires. Elle a monté une pièce de M. de Curel, une de M. Lenormand, une de M. Jean-Jacques Bernard. Les jeunes auteurs français seront-ils donc réduits à avoir recours aux Moscovites?

Nous employons ce mot sans mauvaise intention, Mme et M. Pitoeff ont largement gagné chez nous leurs lettres de naturalisation par l'honnêteté et l'intelligence de leurs services. Mais voici

le plus grave : on prête à M. Pitoeff le propos suivant : « J'ai joué ces temps derniers deux pièces d'auteurs français, j'ai eu deux tapes ; j'ai eu deux succès avec deux pièces d'auteurs étrangers. »

Voilà qui est tout à fait grave et qui nous amène à regarder en face l'événement littéraire qui domine la saison, l'échec du Théâtre des Jeunes Auteurs. Le désordre frappait les esprits d'une manière si vive que *Comœdia* entreprit de doter l'art ainsi menacé de l'instrument dont le manque se faisait sentir. Sous l'impulsion de M. André Lang, ce journal convia tous les jeunes auteurs à former sous ses auspices une société qui prendrait le titre de Théâtre des Jeunes Auteurs. On obtenait une salle, celle de l'ancien Vieux-Colombier. On trouve toujours facilement pour ces besognes des acteurs qui n'ont rien de mieux à faire, si bien que tout ce qui dans la gent qui tient le porte-plume avait dans ses tiroirs quelque chef-d'œuvre méconnu, afflua au point de ralliement.

Il était aisé à tout esprit un peu réfléchi de prévoir ce qui allait sortir de ce beau désordre. On eut beau aller chercher comme garant, et si l'on ose s'exprimer ainsi, comme garde-fou, M. Henry Bidou, qui est à n'en pas douter un des hommes les plus intelligents et les mieux informés qui soient dans le monde de l'art dramatique, il ne sortit du Théâtre des Jeunes Auteurs qu'une cacophonie sans nom.

Un fait permettait d'augurer sous quel signe naissait l'entreprise. M. Amiel apportait cette année deux pièces. L'une, *M. et Mme Un Tel*, était de telle nature qu'elle devait avoir un succès de public. M. Amiel la porta à un théâtre du boulevard. L'autre, *Café-Tabac*, poussait à l'extrême les théories de l'école du silence au point qu'elle devenait un jeu littéraire sans aucun intérêt pour le public, M. Amiel la porta au Théâtre des Jeunes Auteurs.

On demeure émerveillé qu'un esprit aussi subtil que M. Henry Bidou ait pu croire qu'on pourrait tirer quelque chose de ce qui était par définition l'image de l'inorganique. Au point de vue littéraire, toutes les théories étaient représentées à ce théâtre : l'école du silence par MM. Amiel et Bernard, l'école cynique par MM. André Lang et Passeur, ce qu'on pourrait appeler l'école du succès sans théories par M. Henri Clerc. Pour tirer quelque chose de ces éléments contradictoires, il eût fallu à tout le moins une ferme volonté ; M. Bidou est, au contraire, un esprit merveilleusement agile et disposé à accepter n'importe quoi par ductilité de l'intelligence. En fait, on joua à la file au Théâtre des Jeunes Auteurs des pièces contradictoires ; l'une appelait une portion du public, l'autre s'adressait à une catégorie différente de spectateurs ; personne n'y comprit rien et chacun resta chez soi.

Il est pourtant clair qu'en ces matières, on ne réussit qu'à condition d'arriver avec des partis pris féroces. M. Antoine, jadis, a réussi. Il a réussi, puisque pendant trente ans il a exercé une influence

extrêmement vigoureuse. Il a réussi parce qu'il savait ce qu'il voulait. De nos jours, M. Copeau a ce qu'il faut pour réussir parce qu'il sait ce qu'il veut. On n'aboutit jamais que par des partis pris qui délimitent strictement, qui soulèvent autour de vous des amitiés passionnées et des haines féroces. On n'aboutit jamais en accueillant tout le monde.

Du plus humble point de vue matériel même, comment une telle entreprise eût-elle pu réussir? Les dirigeants, M. Bidou à part, étaient juge et partie ; ils n'avaient en commun qu'un désir, celui de se faire jouer. Aussi bien, s'ils accueillaient la pièce à succès d'un rival, celle-ci eût tenu l'affiche et empêché la leur de passer. Ils ne pouvaient donc, par le penchant même du cœur humain, que souhaiter l'insuccès d'autrui. En vérité, cette société se présentait avec tout le visage de l'anarchie.

Aussi bien, est-il superflu de dire qu'elle a fait de mauvaises affaires et qu'elle a rapidement fermé ses portes. Les Jeunes Auteurs se sont retrouvés comme devant dans l'impossibilité de faire jouer leurs chefs-d'œuvre, qu'ils ont mélancoliquement renfermés dans leurs tiroirs.

LUCIEN DUBECH.

La Musique : Opéras et Ballets.

Cette fin de saison où se bousculèrent toutes les nations et toutes les esthétiques nous a permis d'assister à la lutte, sans cesse renaissante, du vieil opéra et du jeune ballet. Survint un troisième larron qui remporta la palme : Rossini.

Avec la reprise de *Scemo* dont il dirigea lui-même à l'Opéra-Comique la partition aussi ardente qu'ardue, Alfred Bachelet a remporté un succès personnel de bel éclat. La carrière de l'œuvre, interrompue par la guerre à l'Opéra où elle avait fait grande impression, est désormais reprise, assurée de l'approbation d'un public pour lequel elle est écrite. Elle est conçue et agencée, pour le théâtre, par un excellent musicien de théâtre. L'action du drame se passe en Corse. Scemo (le Fou) est le surnom donné à un berger à qui l'on prête le pouvoir maléfique de jeter des sorts. Il a le mauvais œil. M. Charles Méré ne lésine pas sur la dose : un vieillard qui devient fou et rend l'âme ; Scemo que l'on ficelle à un arbre, les pieds sur un bûcher auquel sa bonne amie doit mettre le feu ; le même Scemo qui s'arrache les yeux ; des pleureuses qui vocifèrent ; des accès de fièvre chaude, des hallucinations, des serments par la Madone, des poignards qu'on se passe de main en main ; une miraculeuse abondance de glas et de cloches de Pâques ; des paysages d'opéra-comique ; et d'excellents chanteurs aux prises avec des rôles de cinéma. M. Méré avait raison d'écrire,

en 1914, à la louange de son musicien : « Tout ce qui est l'inexprimable même, le mystère, et aussi l'infini de la douleur, de la foi, de la passion, que les mots sont impuissants à exprimer, la musique, art d'infini, l'a dit. » Aujourd'hui — douze ans après — la haute estime que l'on doit au talent puissant et touffu de l'auteur de *Quand la cloche sonnera*, pour la richesse et les audaces toujours mesurées de la polyphonie, pour l'équilibre des plans où se meut son orchestre, pour la sûreté avec laquelle il traduit, sans en desservir aucune, les multiples intentions scéniques, fait souhaiter qu'il se rencontre, un jour prochain, avec une forme d'art moins éprouvée, moins sûre d'effets que l'on peut déjà dire « historiques », tant est rapide la course de la fatalité qui entraîne vers l'histoire tout ce que le grand drame lyrique enveloppe de ses larges plis de pourpre. *Scemo* allonge son paraphe immense et fleuri d'arabesques au bas d'un des plus grands chapitres de la musique de théâtre française, d'un chapitre où l'on a vu *le Rêve*, *Werther*, *Louise*, incrire leurs griffes diverses mais profondes. Encore un regard sur cette gloire et que tourne la page. La suivante est presque vierge encore. C'est sur elle que l'on voudrait voir resplendir, comme ils se le doivent, comme ils y ont droit, les dons d'Alfred Bachelet.

Le même vœu, nous le fîmes après l'*Orphée* de Roger Ducasse. Déjà l'on avait pu en apprécier l'ampleur, quand furent exécutés, en 1914, sous la direction de Chevillard, les deux fragments de *l'Evocation du dieu Hymen* et de *la Course du flambeau*. Des échos parvenus vers la même époque de Russie, où l'œuvre avait été exécutée tout entière, en avaient souligné la véhémence. *Orphée* devait même être mis en scène là-bas, au théâtre Marie : la chorégraphie avait été établie par Fokine qui s'était réservé le rôle d'Orphée ; les décors de Bakst étaient prêts. La guerre ruina ce projet, Ida Rubinstein l'a repris, avec une sobre magnificence, où son geste a plus d'éloquence que tout le lyrisme des chœurs. Le musicien a conçu son œuvre comme l'illustration mimée du récit virgilien. Les personnages sont tous muets ; seul le chœur, à l'antique, commente longuement les scènes par ses acclamations ou par ses plaintes. Dans ce déchaînement choral, le lyrique empiète sur le dramatique jusqu'à effleurer le style de la cantate, au détriment de l'intérêt. Ce n'est pas un ballet, ce n'est pas un opéra : c'est une fresque dont l'élément dramatique s'est réfugié dans l'orchestre. Nul instrument n'y reste en repos ; tous les timbres y parent toutes les voix, et cet excès de richesse ne laisse pas à l'ouïe assez de répit pour lui permettre d'accueillir l'apothéose finale comme elle souhaiterait de l'être.

Les ballets russes ont moins de richesse, mais plus de vie. Il serait vain de se lamenter sur les splendeurs à jamais disparues des saisons d'avant-guerre. Aujourd'hui nous en sommes au « dépouillement » : il n'est que de s'en accommoder. Dépouillé, le petit ballet de Constant Lambert, *Romeo and Juliet*, l'est toutefois un peu trop. Ce tout

jeune Anglais, dont personne à Paris n'avait encore entendu une note, une prédilection marquée pour les « bois » qui donnent à sa musique une fraîcheur allègre et ingénue. Elle commente, sans autre prétention que d'être propice à la chorégraphie, l'histoire de deux jeunes danseurs qui répètent avec leurs camarades les scènes principales de *Roméo et Juliette* et qui s'étant découvert un mutuel penchant prennent la fuite en avion : prétexte à scènes mi-parodiques, mi-stylisées, où l'on retrouve la manière anguleuse et étriquée de Nijinska, mais sans le lyrisme gymnique de *Noces*.

Un autre « petit rien », mais un vrai ballet, ce fut le *Jack in the box* posthume d'Erik Satie ; dix minutes de pure danse et d'agrément pour l'œil. Point d'argument, point d'intrigue, mais des couleurs en mouvement. Au fond de la scène, un portique tout blanc à double panneau dont chaque fronton s'enfuit de biais, laisse passer la silhouette pirouettante de Jack, tacheté de vert, de rouge, de blanc, de bleu. C'est Idzikovski qui virevolte, saute comme une boule de bilboquet et pivote comme une toupie. Pour exciter la vitesse de ce toton, voici les grâces perverses de Doubrevska et de Tchernitcheva en costume mi-partie, chaque jambe blanche et bleu de Prusse, chaque perruque blanche à droite, noire à gauche. Jack est à point pour accueillir les élans de la négresse qui fait le grand écart et découpe sa sveltesse sauvage sur un paravent blanc promené par deux danseurs blancs. Et cette négresse acrobatique et sensuelle, c'est Danilova, dont la chaste rêverie pare de poésie *les Matelots*, dont la grâce mutine anime la tzigane jaune de *Petrouchka*. La musique de Satie que longtemps l'on crut perdue, et qui fut retrouvée dans un vieux veston du disparu, a été orchestrée avec une habileté extrême par Darius Milhaud : c'est la pensée même de Satie qui y préside, avec sa finesse goguenarde un peu vieillotte.

Même verve, mais plus jeune et plus franche dans *Barabau*. C'est l'œuvre du très jeune Italien Rieti, que connaissent bien tous les milieux musicaux d'Europe. Déjà Paris, grâce à la sympathie attentive de Walther Straram, on avait pu applaudir l'an dernier, à l'Exposition des Arts Décoratifs, une de ses œuvres d'orchestre et, cette année même, un fragment du ballet, *l'Arche de Noé*, qui fut une révélation au festival de Prague. Rieti n'a pas trompé les espoirs que la jeune musique européenne a mis en son talent. Ses dons sont solides, intelligents et jeunes ; ils ont mérité à bon droit le parrainage, auprès de la troupe Diaghilev, d'André Messager et de Francis Poulenc. Barabau, héros comique d'une vieille histoire populaire, est dans son potager avec sa fille aux solides mollets, avec des rustres en blouses bleues, avec des paysannes aux croupes bien fournies. Un chœur — le chœur de l'opinion publique dont on n'aperçoit que les têtes bourgeoises au-dessus d'une palissade — célèbre le bonheur domestique de Barabau avec la concision de bonne frappe qui fait le prix de cet art. Mais voici la soldatesque, et le jardin est dévasté. Barabau proteste. Mi-acrobate,

mi-paysan, il retrousse sa moustache de brigand pendant que le chœur l'encourage du geste et de la voix. Mais le coup est trop vif : Barabau tombe, accablé de douleur. Ses amis portent à l'église sa dépouille dérisoire aux accents d'une marche funèbre burlesque. Le chœur exhale sa douleur en une élégie à entrées fuguées selon les règles de la musique bouffe. Quand les soldats ont disparu, Barabau sort de l'église : il a encore bon pied, bon œil, pour la saltarelle finale.

Plus encore qu'il ne met en lumière les qualités personnelles de Rieti, ce rapide ballet symbolise une époque : celle de la netteté rapide, de la précision volontiers anguleuse. Et c'est tout justement où Auric est passé maître. Si l'an dernier, avec *les Matelots*, l'on pouvait encore songer à la filiation spirituelle de Chabrier, *la Pastorale* le libère des comparaisons et des rapprochements. Il a en main son style ; il est en possession de son art. Art de vitesse créatrice, qui va droit à l'intelligence de l'auditeur et touche discrètement sa sensibilité. C'est une vitesse sûre et sans heurts, aussi éloignée de la volubilité italienne que de la frénésie slave. Elle sait, quand il faut, trouver le temps de payer tribut à l'imagination. On songe à un solide coureur de fond qui serait poète. Il faut que cette suite d'orchestre qui renchérit en simplicité sur *les Matelots* soit solidement étayée pour ne pas s'effondrer sous les erreurs du scénario et les incertitudes de la chorégraphie. Le librettiste retourne à grands pas aux plus niaises fables de M. Scribe, à un temps où la narration faisait la loi du ballet et l'arrachait de son berceau naturel, la danse, pour l'ensevelir dans le feuilleton. Autant le musicien s'efforce à la musique de danse pure, autant l'affabulateur s'en éloigne. Le désaccord va si vite s'aggravant qu'il faut choisir : ou chercher à comprendre une histoire saugrenue ou écouter la musique. Le choix est bientôt fait.

Pendant ce temps, la *Petite Scène*, poursuivant sa mission de thaumaturge, ressuscitait un chef-d'œuvre délaissé par les grandes scènes nationales pourtant commises à ce soin. C'est à l'Opéra que fut créé en 1828 *le Comte Ory* de Rossini, qui précéda immédiatement *Guillaume Tell.* L'œuvre est charmante et légère, et tous les biographes s'accordent à constater que la tradition italienne, sans se laisser oublier, y cède le pas à celle de notre race. C'est l'éternelle histoire, en vers de Scribe (et même de scribouillard) des *Mousquetaires au couvent. Le Comte Ory* n'avait pas été joué à Paris depuis plus de quarante ans. « Pendant ce temps de sommeil (comme l'écrivait à l'occasion de cette reprise le hardi metteur en scène Xavier de Courville dans son placet au public), la partition s'est assez démodée pour acquérir du style et pour mériter de reparaître dans une robe neuve. Les airs gais ont gardé toute leur fraîcheur ; les airs tendres ont pris avec les années un charme un peu ridicule. Si le grand opéra prend chez nous un air d'opérette ou de parodie, tant pis, pourvu qu'il revive ! Et, si nos chanteurs ou nos musiciens accrochent quelques notes de leurs roucoulades, qu'on leur pardonne en pensant que Rossini avait

à sa disposition des virtuoses qui ne se font plus. » Ils sont tout pardonnés, car, sous son apparente nonchalance, l'œuvre, pour le chant et plus encore pour l'orchestre, est d'une mise au point si délicate que bien des orchestres professionnels n'en sauraient faire valoir tous les détails. L'art rossinien est le comble de l'artifice, et d'être artificieuse, c'est tout justement ce dont la *Petite Scène* à bon droit se défend.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les débats financiers. — L'accord franco-britannique. — *Les experts tiennent leur dernière séance le 3 juillet. On publie leurs « recommandations » pour la restauration monétaire et la stabilisation du franc. Ils préconisent la ratification des accords de Washington et le recours à des crédits étrangers.*

Le débat financier s'engage à la Chambre du 6 au 10 juillet. M. Caillaux expose la situation financière et la détresse du pouvoir. Il demande les pleins pouvoirs. M. Léon Blum préconise à nouveau un prélèvement sur le capital. La Chambre les applaudit l'un et l'autre.

M. Caillaux jette du lest : le débat sur les accords de Washington est ajourné. Le gouvernement obtient néanmoins difficilement une majorité de 22 voix (10 juillet).

— M. Caillaux se rend à Londres. Un accord franco-britannique est signé le 12 juillet. Il nous accorde une réduction de 60 pour 100 sur nos dettes et quelques satisfactions. Grâce à lui, le cabinet français va se représenter devant le Parlement en posture moins défavorable.

France. — *Les négociations franco-soviétiques relatives à la dette russe sont suspendues. Elles seront reprises en octobre ou novembre (2 juillet).*

— La Conférence des ambassadeurs, sur avis du Comité de Versailles, demande des éclaircissements à Berlin sur la question de l'augmentation du budget de la Reichswehr (4 juillet).

— L'ex-capitaine Sadoul est rayé du barreau de Paris (7 juillet).

— Signature de l'accord franco-espagnol relatif à la pacification du Maroc (10 juillet.

— Manifestation à Paris des anciens combattants contre les accords de Washington (11 juillet).

— Le gouvernement français décide l'internement d'Abd el Krim à la Réunion (12 *juillet*).

— Le général Primo de Rivera et le sultan Moulay-Youssef assistent à la revue du 14 *juillet.*

— Offensive française contre les derniers dissidents de la poche de Taza (14 *juillet*).

BELGIQUE. — *La chute du franc s'accentue. La Chambre vote la transmission des pouvoirs au roi* (14 *juillet*).

TURQUIE. — *Treize députés turcs qui avaient comploté la mort de Mustapha-Kemal sont pendus à Smyrne* (14 *juillet*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 33954.